John Adams
Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
232.2
v.2

PIÉCES

DÉTACHÉES.

TOME SECOND.

ADAMS 232.2
v.2

PIÉCES

DÉTACHÉES,

ATTRIBUÉES

A

DIVERS HOMMES CÉLÈBRES.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXV.

PIÉCES
DÉTACHÉES, ATTRIBUÉES
A DIVERS HOMMES CÉLÈBRES.

SECONDE PARTIE.

L'ÉPITRE
AUX ROMAINS,

Traduite de l'italien de Mr. le comte de CORBERA.

ARTICLE PREMIER.

ILLUSTRES Romains, ce n'eſt pas l'apôtre Paul qui a l'honneur de vous écrire, ce n'eſt pas le digne Juif né à Tarſis ſelon les actes des apôtres; & à Giſcala ſelon Jérôme & d'autres pères; diſpute qui a fait croire ſelon quelques docteurs qu'on peut être né en deux endroits à la fois, comme il y a chez vous de certains corps qui ſont créés tous les matins avec des mots latins, & qui ſe trouvent en cent mille lieux au même inſtant.

Ce n'eſt pas cette tête chaude & chauve, au long &

large nez, aux sourcils noirs, épais & joints, aux grosses épaules, aux jambes torses; (*a*) lequel ayant enlevé la fille de Gamaliel son maître, & étant mécontent d'elle la première nuit de ses nôces, (*b*) la répudia, & se mit par dépit à la tête du parti naissant des disciples de JESUS, si nous en croyons les livres juifs contemporains.

Ce n'est pas ce Saül Paul, qui lorsqu'il était domestique de Gamaliel, fit massacrer à coups de pierres le bon Stephano patron des diacres & des lapidés, & qui pendant ce tems gardait les manteaux des bourreaux, digne emploi de valet de prêtre. Ce n'est pas celui qui tomba de cheval, aveuglé par une lumière céleste en plein midi, & à qui DIEU dit en l'air, comme il dit tous les jours à tant d'autres, *pourquoi me persécutes-tu?* Ce n'est pas celui qui écrivit aux demi-juifs, demi-chrétiens, des boutiques de Corinthe, *n'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens, & d'amener avec nous une femme?* (*c*) *Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens?* belles paroles dont le révérend père Menou jésuite, apôtre de Lorraine, a si bien profité, qu'elles lui ont valu à Nancy vingt-quatre mille livres de rente, un palais & plus d'une belle femme.

Ce n'est pas celui qui écrivit au petit troupeau de Thessalonique que l'*univers allait être détruit* (*d*), moyennant quoi, ce n'était pas la peine, *ce n'était pas métier*, comme vous dites en Italie, de garder de l'argent chez soi; car Paul disait (*e*) « aussi-tôt que l'ar-» change aura crié, & que la trompette de DIEU aura

(*a*) Voyez les actes de Ste. Thècle, écrits dès le premier siècle par un disciple de St. Paul, reconnus pour canoniques par Tertullien, par St. Cyprien, par Grégoire de Nazianze, St. Ambroise, &c.

(*b*) Anciens actes des apôtres, chap. XXI.

(*c*) I. aux Corinthiens, ch. XIX, v. 4 & 5.

(*d*) I. aux Thessal. chap. IV, v. 16, 17.

(*e*) I. Thessal. chap. IV.

» sonné, JESUS descendra du ciel. Les morts qui sont » à CHRIST ressuscîteront les premiers, & nous qui » vivons & qui vivrons jusqu'à ce tems-là, nous serons » emportés en l'air au-devant de JESUS. »

Et remarquez, généreux Romains, que Saül Paul n'annonçait ces belles paroles aux fripiers & épiciers de Thessalonique, qu'en conséquence de la prédiction formelle de Luc, qui avait assuré publiquement, (*a*) c'est-à-dire, à quinze ou seize élus de la populace, que la génération ne passerait pas sans que le fils de l'homme vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté. O Romains! si JESUS ne vint pas dans les nuées avec une grande puissance, du moins les papes ont eu cette grande puissance; & c'est ainsi que les prophéties s'accomplissent.

Celui qui écrit cette épître aux Romains, n'est pas encore une fois ce Saül Paul, moitié juif, moitié chrétien, qui ayant prêché JESUS & ayant annoncé la destruction de la loi mosaïque, alla non-seulement judaïser dans le temple de Hershalaïm, nommé vulgairement Jérusalem, mais encore y observer d'anciennes pratiques rigoureuses par le conseil de son ami Jacques; (*b*) & qui fit précisément ce que la sainte inquisition chrétienne punit aujourd'hui de mort.

Celui qui vous écrit n'a été ni valet de prêtre, ni meurtrier, ni gardeur de manteaux, ni apostat, ni faiseur de tentes, ni englouti au fond de la mer comme Jonas pendant vingt-quatre heures, ni emporté au troisième ciel comme Elie, sans savoir ce que c'est que ce troisième ciel.

Celui qui vous écrit est plus citoyen que ce Saül Paul, qui se vante, dit-on, de l'être, & qui certainement ne l'était pas; car s'il était de Tarsis, cette ville ne fut colonie romaine que sous Caracalla; s'il était né en

(*a*) Luc, chap. XXI. (*b*) Actes, ch. XXI.

Giſcala en Galilé, ce qui eſt bien plus vraiſemblable puiſqu'il était de la tribu de Benjamin, on ſait aſſez que ce bourg juif n'était pas une ville romaine; on ſait que ni à Tarſis, ni ailleurs on ne donnait pas la bourgeoiſie romaine à des Juifs. L'auteur des actes des apôtres (*a*) avance que ce Juif Paul & un autre Juif nommé Silas furent ſaiſis par la juſtice dans la ville de Philippe en Macédoine (ville fondée par le père d'Alexandre, & près de laquelle la bataille entre Caſſius & Brutus d'un côté, & Antoine & Octave de l'autre, décida de votre empire); Paul & Silas furent fouettés pour avoir ému la populace; & Paul dit aux huiſſiers (*b*), *on nous a fouettés, nous qui ſommes citoyens romains.* Les commentateurs avouent bien que ce Silas n'était pas citoyen romain. Ils ne diſent pas que l'auteur des actes en a menti; mais ils conviennent qu'il a dit la choſe qui n'eſt pas; & j'en ſuis fâché pour le St. Eſprit qui a ſans doute dicté les actes des apôtres.

Enfin celui qui écrit aux deſcendans des Marcellus, des Scipions, des Catons, des Cicerons, des Titus, des Antonins, eſt un gentilhomme romain, d'une ancienne famille tranſplantée, mais qui chérit ſon antique patrie, qui gémit ſur elle, & dont le cœur eſt au capitole.

Romains, écoutez votre concitoyen, écoutez Rome & votre ancien courage.

L'Italico valor non è ancor morto.

(*b*) Chap. XVI. v. 37.

(*b*) Actes, chap. XVI, v. 37.

ARTICLE SECOND.

J'Ai pleuré dans mon voyage chez vous, quand j'ai vu des Zocolanti occuper ce même capitole où Paul Emile mena le roi Perſée, le deſcendant d'Alexandre lié à ſon char de triomphe; ce temple où les Scipions firent porter les dépouilles de Carthage, où Pompée triompha de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe; mais j'ai verſé des larmes plus amères quand je me ſuis ſouvenu du feſtin que donna Céſar à nos ancêtres, ſervi à vingt-deux mille tables, & quand j'ai comparé ces congiaria, les diſtributions immenſes de froment avec le peu de mauvais pain que vous mangez aujourd'hui, & que la chambre apoſtolique vous vend fort cher. Hélas! il ne vous eſt pas permis d'enſemencer vos terres ſans les ordres de ces apôtres; mais avec quoi les enſemenceriez-vous? Il n'y a pas un citadin parmi vous, excepté quelques habitans du quartier Tranſtevère, qui poſsède une charrue. Votre DIEU a nourri cinq mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, avec cinq pains & deux gougeons, ſelon St. Jean, & quatre mille hommes, ſelon Matthieu. (*a*) Pour vous, Romains, on vous fait avaler le gougeon ſans vous donner du pain; & les ſucceſſeurs de Lucullus ſont réduits à la ſainte pratique du jeune.

Votre climat n'a guère changé, quoiqu'on en diſe. Qui donc a pu changer à ce point votre terrain, vos fortunes & vos eſprits? D'où vient que la campagne

(*a*) Matthieu au chapitre XIV compte cinq mille hommes & cinq pains, & au chapitre XV quatre mille hommes & cinq pains; apparemment ce ſont deux miracles qui font en tout neuf mille hommes & neuf mille femmes pour le moins; & ſi vous y ajoutez neuf mille petits enfans, le tout ſe monte à vingt-ſept mille déjeûnés; cela eſt conſidérable.

depuis les portes de Rome à Oſtie n'eſt remplie que de reptiles ? Pourquoi de Monteſiaſcone à Viterbe, & dans tout le terrain par lequel la voie Appienne vous conduit encore à Naples, un vaſte déſert a-t-il ſuccédé à ces campagnes autrefois couvertes de palais, de jardins, de moiſſons & d'une multitude innombrable de citoyens ? J'ai cherché le Forum Romanum de Trajan, cette place pavée de marbre en forme de rézeau, entourée d'un périſtile à colonades, chargé de cent ſtatues ; j'ai trouvé Campo Vacino, le marché aux vaches, & malheureuſement aux vaches maigres & ſans lait. J'ai dit, où ſont ces deux millions de Romains dont cette capitale était peuplée ? J'ai vérifié qu'année commune il n'y naît aujourd'hui que 3500 enfans ; de ſorte que ſans les Juifs, les prêtres & les étrangers, Rome ne contiendrait pas cent mille habitans. Je demandais à qui appartient ce bel édifice que je vois entouré de maſures, on me répondit, à des moines ; c'était autrefois la maiſon d'Auguſte, ici logeait Ciceron, là demeurait Pompée : des couvens ſont bâtis ſur leurs ruines.

O Romains ! mes larmes ont coulé, & je vous eſtime aſſez pour croire que vous pleurez avec moi.

ARTICLE TROISIÈME.

ON m'a fait comprendre qu'un vieux prêtre élu pape par d'autres prêtres, ne peut avoir ni le tems, ni la volonté de ſoulager votre misère. Il ne peut ſonger qu'à vivre. Quel intérêt prendrait-il aux Romains ? Rarement eſt-il Romain lui-même ? Quel ſoin prendra-t-il d'un bien qui ne paſſera point à ſes enfans ? Rome n'eſt pas ſon patrimoine comme il était devenu celui des Céſars, c'eſt un bénéfice eccléſiaſtique : la papauté eſt une eſpèce d'abbaye commendataire, que chaque abbé

ruine pendant sa vie : les Césars avaient un intérêt réel à rendre Rome florissante, les patriciens en avaient un bien plus grand du tems de la république : on n'obtenait les dignités qu'en charmant le peuple par des bienfaits, en forçant ses suffrages par l'apparence des vertus, en servant l'état par des victoires ; un pape se contente d'avoir de l'argent & du pain azime, & ne donne que des bénédictions à ce peuple qu'on appellait autrefois *le peuple roi*.

Votre premier malheur vient de la translation de l'empire de Rome à l'extrêmité de la Thrace. Constantin élu empereur par quelques cohortes barbares au fond de l'Angleterre, triompha de Maxence élu par vous. Maxence noyé dans le Tibre au fort de la mêlée, laissa l'empire à son concurrent ; mais le vainqueur alla se cacher au rivage de la mer Noire ; il n'aurait pas fait plus s'il avait été vaincu. Souillé de débauches & de crimes, assassin de son beau-père, de son beau-frère, de son neveu, de son fils & de sa femme, en horreur aux Romains, il abandonna leur ancienne religion sous laquelle ils avaient conquis tant d'états, & se jeta dans les bras des chrétiens qui lui avaient fourni l'argent auquel il était redevable du diadême ; ainsi il trahit l'empire dès qu'il en fut possesseur ; & en transplantant sur le Bosphore ce grand arbre qui avait ombragé l'Europe, l'Afrique & l'Asie mineure, il en dessécha les racines. Votre seconde calamité fut cette maxime ecclésiastique, citée dans un poëme français très-célèbre, intitulé le Lutrin, mais trop sérieusement véritable.

Abyme tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.

L'église combattit l'ancienne religion de l'empire en déchirant elle-même ses entrailles, en se divisant avec autant de fureur que d'imprudence sur cent questions incompréhensibles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Les sectes chrétiennes se poursuivant l'une

l'autre à feu & à ſang pour des chimères métaphyſiques, pour des ſophiſmes de l'école, ſe réuniſſaient pour ravir les dépouilles des prêtres fondés par Numa; ils ne ſe donnèrent point de repos qu'ils n'euſſent détruit l'autel de la Victoire dans Rome.

St. Ambroiſe de ſoldat devenu évêque de Milan ſans avoir été ſeulement diacre, & votre Damaſe, devenu par un ſchiſme évêque de Rome, jouirent de ce funeſte ſuccès. Ils obtinrent qu'on démolît l'autel de la Victoire élevé dans le capitole depuis près de huit cents ans; monument du courage de vos ancêtres, qui devait perpétuer la valeur de leurs deſcendans. Il s'en faut bien que la figure emblématique de la Victoire fût une idolâtrie comme celle de votre Antoine de Padoue, qui *exauce ceux que* DIEU *n'exauce pas*; celle de François d'Aſſiſe, qu'on voyait dans l'égliſe de Rheims en France avec cette inſcription, *A François &* JESUS *tous deux crucifiés :* celle de St. Crépin, de Ste. Barbe & tant d'autres, & le ſang d'une vingtaine de ſaints qui ſe liquéfie dans Naples à jour nommé, à la tête deſquels eſt le patron Gennaro inconnu au reſte de la terre, & le prépuce & le nombril de JESUS, & le lait de ſa mère, & ſon poil, & ſa chemiſe, ſuppoſé qu'elle en eût, & ſon cotillon. Voilà des idolâtries auſſi plates qu'avérées; mais pour la Victoire poſée ſur un globe & déployant ſes aîles, une épée dans la main, & des lauriers ſur la tête, c'était la noble deviſe de l'empire Romain, le ſymbole de la vertu. Le fanatiſme vous enleva le gage de votre gloire.

De quel front ces nouveaux énergumènes ont-ils oſé ſubſtituer des Rochs, des Fiacres, des Euſtaches, des Urſules, des Nicaiſes, des Scholaſtiques, à Neptune qui préſidait aux mers, à Mars le dieu de la guerre, à Junon dominatrice des airs ſous l'empire du grand Zeus, de l'éternel Demiourgos, maître des élémens, des dieux & des hommes? Mille fois plus idolâtres que vos an-

cêtres, ces insensés vous ont fait adorer des os de morts Ces plagiaires de l'antiquité ont pris l'eau lustrale des Romains & des Grecs, leurs processions, la confession pratiquée dans les mystères de Cérès & d'Isis, l'encens, les libations, les hymnes, tout, jusqu'aux habits des prêtres. Ils dépouillèrent l'ancienne religion & se parèrent de ses vêtemens. Ils se prosternent encore aujourd'hui devant des statues & des images d'hommes ignorés, en reprochant continuellement aux Périclès, aux Solons, aux Miltiades, aux Cicerons, aux Scipions, aux Catons d'avoir fléchi les genoux devant les emblêmes de la divinité.

Que dis-je! y a-t-il un seul événement dans l'ancien & le nouveau testament qui n'ait été copié des anciennes mythologies indiennes, caldéennes, égyptiennes & grecques? Le sacrifice d'Idoménée n'est-il pas visiblement l'origine de celui de Jephté? La biche d'Iphigénie n'est-elle pas le belier d'Isaac? Ne voyez-vous pas Euridice dans Edith, femme de Loth? Minerve & le cheval Pégase en frappant des rochers en firent sortir des fontaines; on attribue le même prodige à Moïse; Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec avant lui; & il avait arrêté le soleil & la lune avant Josué. Mêmes fables, mêmes extravagances de tous les côtés.

Il n'y a pas un seul fait miraculeux dans les évangiles que vous ne trouviez dans des écrivains bien antérieurs. La nymphe Amalthée avait sa corne d'abondance avant qu'on eût dit que JESUS avait nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes, avec deux poissons. Les filles d'Anius avaient changé l'eau en vin & en huile, quand on n'avait pas encore parlé des noces de Cana. Athalide, Hippolite, Alceste, Pélops, Hérès étaient ressuscités quand on ne parlait pas encore de la résurrection de JESUS; & Romulus était né d'une vestale plus de sept cents ans avant que JESUS passât pour être né d'une vierge. Comparez & jugez.

ARTICLE QUATRIÈME.

QUAND on eut détruit votre autel de la Victoire, les barbares vinrent qui achevèrent ce que les prêtres avaient commencé. Rome devint la proie & le jouet des nations qu'elle avait si long-tems ou gouvernées, ou réprimées.

Toutefois vous aviez encore des consuls, un sénat, des loix municipales, mais les papes vous ont ravi ce que les Huns, les Hérules, les Goths vous avaient laissé.

Il était inoui qu'un prêtre osât affecter les droits régaliens dans aucune ville de l'Empire. On sait assez dans toute l'Europe, excepté dans votre chancelerie, que jusqu'à Grégoire VII, votre pape n'était qu'un évêque métropolitain, toujours soumis aux empereurs Grecs, puis aux empereurs Francs, puis à la maison de Saxe, recevant d'eux l'investiture, obligés d'envoyer leur profession de foi à l'évêque de Ravenne & à celui de Milan, comme on le voit expressément dans votre *Diarium Romanum*. Son titre de patriarche en Occident lui donnait un très-grand crédit, mais aucun droit à la souveraineté. Un prêtre roi était un blasphême dans une religion dont le fondateur a dit en termes exprès dans l'évangile, *il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Romains, pesez bien ces autres paroles qu'on met dans la bouche de JESUS : (*a*) *Il ne dépend pas de moi de vous mettre à ma droite ou à ma gauche, mais seulement de mon père, &c.* Sachez d'ailleurs que tous les Juifs appellaient & qu'ils appellent encore fils de DIEU, un homme juste ; demandez-le aux huit mille Juifs qui vendent des haillons parmi vous, comme ils en ont toujours vendu,

(*a*) Matthieu, chap. XX. v. 23.

& obſervez avec toute votre attention les paroles ſuivantes : (*a*) *que celui qui voudra devenir grand parmi vous ſoit réduit à vous ſervir. Le fils de l'homme n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir.*

En vérité ces mots clairs & précis ſignifient-ils, que le pape Boniface VIII a du écraſer la maiſon Colonne? qu'Alexandre VI a dû empoiſonner tant de barons romains ; & qu'enfin l'évêque de Rome a reçu de DIEU dans des tems d'Anarchie le duché de Rome, celui de Ferrare, le Bolonais, la marche d'Ancone, le duché de Caſtro & Ronciglione ; & tout le pays depuis Viterbe juſqu'à Terracine, contrées ravies à leurs légitimes poſſeſſeurs? Romains, ſerait-ce pour le ſeul Rezzonico que JESUS aurait été envoyé de DIEU ſur la terre?

ARTICLE CINQUIÈME.

VOUS m'allier demander par quels reſſorts cette étrange révolution s'eſt pu opérer contre toutes les loix divines & humaines? Je vais vous le dire, & je défie le plus emporté fanatique, auquel il reſtera une étincelle de raiſon, & le plus déterminé fripon qui aura conſervé dans ſon ame un reſte de pudeur, de réſiſter à la force de la vérité, s'il lit avec l'attention que mérite un examen ſi important.

Il eſt certain & perſonne n'en doute, que les premières ſociétés galiléennes, nommées depuis chrétiennes, furent cachées dans l'obſcurité, & rampèrent dans la fange ; il eſt certain que lorſque les chrétiens commencèrent à écrire, ils ne confiaient leurs livres qu'à

(*a*) Matthieu, v. 26, 27 & 28.

des initiés à leurs myſtères ; on ne les communiquait pas même aux cathécumènes, encore moins aux partiſans de la religion impériale. Nul Romain ne ſut juſqu'à Trajan qu'il y avait des évangiles : aucun auteur grec ou romain n'a jamais cité ce mot évangile ; Plutarque, Lucien, Pétrone, Apulée, qui parlent de tout, ignorent abſolument qu'il y eût des évangiles ; & cette preuve parmi cent autres preuves démontrent l'abſurdité des auteurs qui prétendent aujourd'hui, ou plutôt qui feignent de prétendre que les diſciples de JESUS moururent pour ſoutenir la vérité de ces évangiles dont les Romains n'entendirent jamais parler pendant deux cents années. Les Galiléens demi-juifs, demi chrétiens, ſéparés des diſciples de Jean, des thérapeutes, des eſſéniens, des judaïtes, des hérodiens, des ſaducéens & des phariſiens, groſſirent leur petit troupeau dans le bas peuple, non pas aſſurément par le moyen des livres, mais par l'aſcendant de la parole, mais en catéchiſant des femmes, (*a*) des filles, des enfans, mais en courant de bourgade en bourgade ; en un mot, comme toutes les ſectes s'établiſſent.

En bonne foi, Romains, qu'auraient répondu vos ancêtres ſi St. Paul, ou Simon Barjone, ou Mathias, ou Matthieu, ou Luc avaient comparu devant le ſénat, s'ils avaient dit : notre DIEU JESUS qui a paſſé toute ſa vie pour le fils d'un charpentier, eſt né l'an 752 de la fondation de Rome, ſous le gouvernement de Cirénius (*b*), dans un village juif nommé Bethléem, où ſon père Joſeph & ſa mère Mariah étaient venus ſe faire inſcrire, quand Auguſte ordonna le dénombrement de l'univers. DIEU naquit dans une étable entre un bœuf & un âne, (*c*) les anges deſcendirent du ciel à ſa naiſ-

(*a*) Actes, chap. XVI, v. 13 & 14.

(*b*) Luc, chap. II, v. 1, 2, 3, &c.

(*c*) Il eſt reçu dans toute la chrétienté que JESUS naquit entre un bœuf & un âne : cependant il n'eſt pas dit un mot dans

ſance, & en avertirent tous les payſans; une étoile nouvelle éclata dans les cieux & conduiſit vers lui trois rois ou trois mages d'Orient, qui lui apportèrent en tribut de l'encens, de la myrrhe & de l'or; & malgré cet or il fut pauvre toute ſa vie. Hérode, qui ſe mourait alors, Hérode que vous aviez fait roi, ayant appris que le nouveau né était roi des Juifs, fit égorger quatorze mille enfans nouveaux nés des environs, afin que ce roi fût compris dans leur nombre (*a*). Cependant un de nos écrivains inſpirés de DIEU dit (*b*) que l'enfant DIEU & roi s'enfuit en Egypte, & un autre écrivain non moins inſpiré de DIEU dit que l'enfant reſta à Bethléem (*c*) : un des mêmes écrivains ſacrés & infaillibles lui fait une généalogie royale ; un autre écrivain ſacré lui compoſe une généalogie royale entiérement contraire. JESUS prêche des payſans : JESUS garçon de la noce change l'eau en vin pour des payſans déjà ivres (*d*). JESUS eſt emporté par le diable ſur une montagne, JESUS chaſſe les diables & les envoie dans le corps de deux mille cochons dans la Galilée où il n'y eut jamais de cochons. JESUS dit des injures atroces aux magiſtrats. Le préteur Pontius le fait pendre. Il manifeſte ſa divinité auſſitôt qu'il eſt pendu, la terre tremble, tous les morts ſortent de leurs tombeaux, & ſe promènent dans la ville aux yeux de Pontius. Il ſe fait une éclipſe centrale du ſoleil en plein midi, dans la pleine lune, quoique la choſe ſoit impoſſible. JESUS reſſuſcite ſecrétement, monte au ciel, & envoie publiquement un

les évangiles ; c'eſt une imagination de Juſtin : Lactance en parle, ou du moins l'auteur d'un mauvais poëme ſur la paſſion attribué à ce Lactance.

Hi mihi fuſa dedit bruta inter inertia primum.
Arida in anguſtis præſepibus herba cubile.

(*a*) Matth. ch. II. v. 16.
(*b*) Idem, v. 14.
(*c*) Luc. chap. II. v. 39.
(*d*) Jean, ch. II. v. 10.

autre DIEU, qui tombe en plusieurs langues de feu sur les têtes de ses disciples. Que ces mêmes langues tombent sur vos têtes, pères conscrits, faites-vous chrétiens.

Si le moindre huissier du sénat avait daigné répondre à ce discours, il leur aurait dit, vous êtes des fourbes insensés, qui méritez d'être renfermés dans l'hôpital des fous. Vous en avez menti quand vous dites que votre DIEU naquit en l'an de Rome sept cent cinquante-deux sous le gouvernement de Cirénius proconsul de Syrie; Cirénius ne gouverna la Syrie que plus de dix ans après; nos registres en font foi: c'était Quintilius Varus, qui était alors proconsul de Syrie.

Vous en avez menti quand vous dites qu'Auguste ordonna le dénombrement de l'univers. Vous êtes des ignorans qui ne savez pas qu'Auguste n'était pas le maître de la dixième partie de l'univers. Si vous entendez par l'univers l'empire romain, sachez que ni Auguste, ni personne n'a jamais entrepris un tel dénombrement. Sachez qu'il n'y eut qu'un seul cens des citoyens de Rome & de son territoire sous Auguste, & que ce cens se monta à quatre millions de citoyens; & à moins que votre charpentier Joseph & sa femme Mariah n'aient fait votre DIEU dans un fauxbourg de Rome, & que ce charpentier juif n'ait été un citoyen romain, il est impossible qu'il ait été dénombré.

Vous en avez ridiculement menti avec vos trois rois & la nouvelle étoile, & les petits enfans massacrés, & avec vos morts ressuscités & marchant dans les rues à la vue de Pontius Pilatus, qui ne nous en a jamais écrit un seul mot, &c. &c.

Vous en avez menti avec votre éclipse de soleil en pleine lune: notre préteur Pontius Pilatus nous en aurait écrit quelque chose, & nous aurions été témoins de cette éclipse avec toutes les nations de la terre. Retournez à vos travaux journaliers, payſans fanatiques, & rendez graces au sénat, qui vous mépriſe trop pour vous punir.

ARTICLE SIXIÈME.

IL eſt clair que les premiers chrétiens demi-juifs, ſe gardèrent bien de parler aux ſénateurs de Rome, ni à aucun homme en place, ni à aucun citoyen au-deſſus de la lie du peuple. Il eſt avéré qu'ils ne s'adreſsèrent qu'à la plus vile canaille; c'eſt devant elle qu'ils ſe vantèrent de guérir les maladies des nerfs, les épilepſies, les convulſions de matrice, que l'ignorance regardait partout comme des ſortilèges, comme des obſeſſions des mauvais génies, chez les Romains ainſi que chez les Juifs, chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Syriens. Il était impoſſible qu'il n'y eût quelque malade de guéri; les uns l'étaient au nom d'Eſculape; & l'on a même retrouvé depuis peu à Rome un monument d'un miracle d'Eſculape avec les noms des témoins: les autres étaient guéris au nom d'Iſis ou de la déeſſe de Syrie, les autres au nom de JESUS, &c. La canaille guérie en ce nom croyait à ceux qui l'annonçaient.

ARTICLE SEPTIÈME.

LES chrétiens s'établiſſaient parmi le peuple par ce moyen qui ſéduit toujours le vulgaire ignorant; ils avaient encore un reſſort bien plus puiſſant; ils déclamaient contre les riches; ils prêchaient la communauté des biens; dans leurs aſſociations ſecrètes ils engageaient leurs néophites à leur donner le peu d'argent gagné à la ſueur de leur front; ils citaient le prétendu exemple de Saphira & d'Anania, (*a*) que Simon Barjone

(*a*) Actes, chap. V. v. 1 juſqu'au 11.

ſurnommé Céphas, qui ſignifie Pierre, avait fait mourir de mort ſubite pour avoir gardé un écu, premier & déteſtable exemple des rapines eccléſiaſtiques.

Mais ils n'auraient pu parvenir à tirer ainſi l'argent de leurs néophites, s'ils n'avaient prêché la doctrine des philoſophes cyniques, qui était l'eſprit de déſappropriation; cela ne ſuffiſait pas encore pour établir un troupeau nombreux; il y avait long-tems que la fin du monde était annoncée; vous la trouverez dans Epicure, dans Lucrèce, ſon plus illuſtre diſciple: Ovide du tems d'Auguſte avait dit:

Eſſe quoque in fatis meminiſceret adfore tempus,
Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli
Ardeat & mundi moles operoſa laboret.

Selon les autres un concours fortuit d'atomes avait formé le monde, un autre concours fortuit devait le démolir.

Quod ſupereſt nunc me huc rationum detulit ordo
Ut mihi, mortali, conſiſtere corpore mundum
Nativumque ſimul ratio reddenda ſit eſſe.

Cette opinion venait originairement des bracmanes de l'Inde; pluſieurs Juifs l'avaient embraſſée du tems d'Hérode; elle eſt formellement dans l'évangile de Luc, comme vous l'avez vu; elle eſt dans les épîtres de Paul, elle eſt dans tous ceux qu'on appelle pères de l'égliſe. Le monde allait donc être détruit; les chrétiens annonçaient une nouvelle Jéruſalem qui paraiſſait dans les airs pendant la nuit (*a*). On ne parlait chez les Juifs que d'un nouveau royaume des cieux, c'était le ſyſtême de Jean-Baptiſte, qui avait remis en vogue dans le Jourdain l'ancien

(*d*) Voyez l'apocalypſe attribué à Jean, à Juſtin & à Tertullien.

l'ancien baptême des Indiens dans le Gange, baptême reçu chez les Egyptiens, baptême adopté par les Juifs. Ce nouveau royaume des cieux où les seuls pauvres devaient aller, & dont les riches étaient exclus, fut prêché par JESUS & ses adhérens, on menaçait de l'enfer éternel ceux qui ne croiraient pas au nouveau royaume des cieux : cet enfer inventé par le premier Zoroastre fut ensuite un point principal de la théologie égyptienne ; c'est d'elle que vinrent la barque à Caron, Cerbère, le fleuve léthé, le tartare, les furies ; c'est d'Egypte que cette idée passa en Grèce, & delà chez les Romains ; les Juifs ne la connurent jamais jusqu'au tems où les Pharisiens la prêchèrent un peu avant le règne d'Hérode ; une de leurs contradictions était d'admettre un enfer en admettant la métempsycose ; mais peut-on chercher du raisonnement chez les Juifs ? ils n'en ont jamais eu qu'en fait d'argent. Les saducéens, les samaritains rejettèrent l'immortalité de l'ame, parce qu'en effet elle n'est dans aucun endroit de la loi mosaïque.

Voilà donc le grand ressort dont les premiers chrétiens tous demi-juifs, se servirent pour donner de l'activité à la machine nouvelle, communauté de biens, repas secrets, mystères cachés, évangiles lus aux seuls initiés, paradis aux pauvres, enfer aux riches, exorcismes de charlatans ; voilà, dis-je, dans l'exacte vérité, les premiers fondemens de la secte chrétienne. Si je me trompe, ou plutôt si je veux tromper, je prie le DIEU de l'univers, le DIEU de tous les hommes, de sécher ma main qui écrit ce que je pense, de foudroyer ma tête convaincue de l'existence de ce DIEU bon & juste, & de m'arracher un cœur qui l'adore.

ARTICLE HUITIÈME.

ROMAINS, développons maintenant les artifices, les fourberies, les actes de fauſſaires que les chrétiens eux-mêmes ont appellés fraudes pieuſes, fraudes qui vous ont enfin coûté votre liberté & vos biens, & qui ont plongé les vainqueurs de l'Europe dans l'eſclavage le plus déplorable. Je prends encore DIEU à témoin, que je ne vous dirai pas un ſeul mot qui ne ſoit prouvé. Si je voulais employer toutes les armes de la raiſon contre le fanatiſme, tous les traits perçans de la vérité contre l'erreur, je vous parlerais d'abord de cette quantité prodigieuſe d'évangiles qui ſe ſont contredits, & qu'aujourd'hui vos papes mêmes reconnaiſſent pour faux: ce qui démontre qu'au moins il y a eu des fauſſaires parmi les premiers chrétiens; mais c'eſt une choſe aſſez connue. Il faut vous montrer des impoſtures plus communément ignorées, & mille fois plus funeſtes.

PREMIÈRE IMPOSTURE.

C'eſt une ſuperſtition bien ancienne que les dernières paroles des vivans étaient des prophéties, ou du moins des maximes ſacrées, des préceptes reſpectables. On croyait que l'ame prête à ſe dégager des liens du corps & à moitié réunie avec la divinité, voyait l'avenir & la vérité qui ſe montraient alors ſans nuage. Suivant ce préjugé, les judeo-chriſtocoles forgent dès le premier ſiècle de l'égliſe, *le teſtament des douze patriarches*, écrit en grec, qui doit ſervir de prédiction & de préparation au nouveau royaume de JESUS. On trouve dans le teſtament de Ruben ces paroles: *proskuneisetai tou ſpermati autou; oti uper*

umon apodaneitai, en polemois oratois, kai aorotois kai eſtai en umon baſileus aiônon. Adorez ſon ſperme ; car il mourra pour vous dans des guerres viſibles & inviſibles, & il ſera votre roi éternellement. On applique cette prophétie à Jesus, ſelon la coutume de ceux qui écrivent cinquante-quatre évangiles en divers lieux, & qui preſque tous tâchèrent de trouver dans les écrivains juifs, & ſurtout dans ceux qu'on appelle prophêtes, des paſſages qu'on pouvait tordre en faveur de Jesus ; ils en ſupposèrent même pluſieurs évidemment reconnus pour faux. L'auteur de ce teſtament des patriarches eſt donc le plus effronté & le plus mal-adroit fauſſaire qui ait jamais barbouillé du papier d'Egypte : car ce livre fut écrit dans Alexandrie, dans l'école d'un nommé Marc.

Seconde imposture principale.

Ils ſupposèrent des lettres du roi d'Edeſſe à Jesus, & de Jesus à ce prétendu prince, tandis qu'il n'y avait point de roi à Edeſſe, ville ſoumiſe au gouvernement de Syrie, & que jamais le petit prince d'Edeſſe ne prit le titre de roi ; tandis qu'enfin il n'eſt dit dans aucun évangile que Jesus sût écrire ; tandis que s'il avait écrit, il en aurait laiſſé quelque témoignage à ſes diſciples. Auſſi ces prétendues lettres ſont aujourd'hui déclarées actes de fauſſaires par tous les ſavans.

Troisième imposture principale, qui en contient pluſieurs.

On forge des actes de Pilate, des lettres de Pilate, & juſqu'à une hiſtoire de la femme de Pilate ; mais ſurtout les lettres de Pilate ſont curieuſes : les voici.

« Il eſt arrivé depuis peu, & je l'ai vérifié, que les » Juifs, par leur envie ſe ſont attirés une cruelle con-

» damnation ; leur DIEU leur ayant promis de leur » envoyer ſon ſaint du haut du ciel, qui ſerait leur roi à » bien juſte titre, & ayant promis qu'il ſerait fils d'une » vierge ; le DIEU des Hébreux l'a envoyé en effet, moi » étant préſident en Judée. Les principaux des Juifs me » l'ont dénoncé comme un magicien, je l'ai cru, je l'ai » bien fait fouetter, je le leur ai abandonné, ils l'ont » crucifié ; ils ont mis des gardes auprès de ſa foſſe ; il eſt » reſſuſcité le troiſième jour. »

Je joins à cette ſuppoſition celle du reſcrit de Tibère au ſénat, pour mettre JESUS au rang des dieux de l'empire, & les ridicules lettres du philoſophe Sénèque à Paul, & de Paul à Sénèque, écrites en un latin barbare ; & les lettres de la vierge Marie à St. Ignace, & tant d'autres fictions groſſières dans ce goût : je ne peux pas trop étendre ce dénombrement d'impoſtures, dont la liſte vous effraierait, ſi je les comptais une à une.

QUATRIÈME IMPOSTURE.

La ſuppoſition la plus hardie peut-être & la plus groſſière eſt celle des prophéties attribuées aux ſibylles qui prédiſent l'incarnation de JESUS, ſes miracles & ſon ſupplice en vers acroſtiches. Ces bêtiſes ignorées des Romains, étaient l'aliment de la foi des catéchumènes. Elles ont eu cours pendant huit ſiècles parmi nous, & nous chantons encore dans une de nos hymnes, *teſte David cum ſibyllâ*, témoin David & la ſibylle.

Vous vous étonnez ſans doute qu'on ait pu adopter ſi long-tems ces mépriſables facéties, & mener les hommes avec de pareilles brides ; mais les chrétiens ayant été plongés quinze cents ans dans la plus ſtupide barbarie, les livres étant très-rares, les théologiens étant très-fourbes, on a tout oſé dire à des malheureux capables de tout croire.

CINQUIÈME IMPOSTURE.

Illuſtres & infortunés Romains, avant d'en venir aux funeſtes menſonges qui vous ont coûté votre liberté, vos biens, votre gloire, & qui vous ont mis ſous le joug d'un prêtre, & avant de vous parler du prétendu pontificat de Simon Barjone, qui ſiégea, dit-on, à Rome pendant vingt-cinq années, il faut que vous ſoyez inſtruits des *conſtitutions apoſtoliques*, c'eſt le premier fondement de cette hiérarchie qui vous écraſe aujourd'hui.

Au commencement du ſecond ſiècle il n'y avait point de ſurveillant, d'épiſcopos, d'évêque revêtu d'une dignité réelle pour ſa vie, attaché irrévocablement à un certain ſiége, & diſtingué des autres hommes par ſes habits; tous les évêques mêmes furent vêtus comme des laïques juſqu'au milieu du cinquième ſiècle. L'aſſemblée était dans la ſalle d'une maiſon retirée. Le miniſtre était choiſi par les initiés, & exerçait tant qu'on était content de ſon adminiſtration. Point d'autel, point de cierge, point d'encens: les premiers pères de l'égliſe ne parlent qu'avec horreur des autels & des temples. (*a*) On ſe contentait de faire des collectes d'argent & de ſouper enſemble. La ſociété chrétienne s'étant ſecrétement multipliée, l'ambition voulut faire une hiérarchie; comment s'y prend-on? les fripons qui conduiſaient les enthouſiaſtes, leur font accroire qu'ils ont découvert les conſtitutions apoſtoliques écrites par St. Jean & par St. Matthieu, *quæ ego Matheus & Johannes vobis tradidimus.* (*b*) C'eſt-là qu'on fait dire à Matthieu: *gardez-vous de juger votre évêque; car il n'eſt donné qu'aux prêtres d'être juges.* (*c*) C'eſt-là où Matthieu & Jean diſent; *autant que l'ame eſt au-deſſus du corps, autant le ſacerdoce l'emporte ſur la royauté*:

(*a*) Juſtin & Tertullien.
(*b*) Conſtitutions apoſtoliques, liv. II, ch. LVII.
(*c*) Liv. II, ch. XXXVI.

regardez votre évêque comme un roi, comme un maître absolu, Dominum: *donnez-lui vos fruits, vos ouvrages, vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les prémices, les décimes de votre vin, de votre huile, de vos bleds, &c.* (*a*) *Que l'évêque soit un dieu pour vous, & le diacre un prophète.* (*b*) *Dans les festins, que le diacre ait double portion, & le prêtre, le double du diacre; & s'ils ne sont pas à table, qu'on envoie les portions chez eux.* (*c*)

Vous voyez, Romains, l'origine de l'usage où vous êtes de mettre la nappe pour donner des indigestions à vos pontifes; & plût-à-DIEU qu'ils ne s'en fussent tenus qu'au péché de la gourmandise!

Au reste, dans cette imposture des constitutions des apôtres, remarquez bien attentivement que c'est un monument authentique des dogmes du second siècle, & que cet ouvrage de faussaire rend hommage à la vérité, en gardant un silence absolu sur des innovations qu'on ne pouvait prévoir, & dont vous avez été inondés de siècle en siècle. Vous ne trouverez dans ce monument du second siècle ni trinité, ni consubstantiabilité, ni transsubstantiation, ni confession auriculaire. Vous n'y verrez point que la mère de JESUS soit mère de DIEU, que JESUS eût deux natures & deux volontés, que le St Esprit procède du père & du fils. Tous ces singuliers ornemens de fantaisie, étrangers à la religion de l'évangile, ont été ajoutés depuis au bâtiment grossier que le fanatisme & l'ignorance élevaient dans les premiers siècles.

Vous y trouverez bien trois personnes, mais jamais trois personnes en un seul DIEU. Lisez avec la sagacité de votre esprit, seule richesse que vos tyrans vous ont laissée; lisez la prière commune que les chrétiens faisaient dans leurs assemblées au second siècle par la bouche de l'épiscope.

(*a*) Liv. II, ch. XXXIV.
(*b*) Idem, ch XXX.
(*c*) Idem, ch. XXXVIII.

» O DIEU tout-puissant, inengendré, inaccessible, » seul vrai DIEU, & père de CHRIST, ton fils unique, » DIEU au paraclet, DIEU de tous, toi qui as constitué » docteurs les disciples par CHRIST, &c. (*a*) »

Voilà clairement un seul DIEU qui commande à CHRIST & au paraclet. Jugez si cela ressemble à la trinité, à la consubstantiabilité, établie depuis à Nicée, malgré la réclamation constante de dix-huit évêques & de deux mille prêtres. (*b*)

Dans un autre endroit, le même auteur, qui est probablement un évêque secret des chrétiens à Rome, dit formellement, le père est DIEU par-dessus tout. (*c*)

C'était la doctrine de Paul, qui éclate en tant d'endroits de ses épîtres. *Ayons la paix en* DIEU *par notre Seigneur* JESUS-CHRIST. (*d*)

Nous avons été réconciliés avec DIEU *par la mort du fils.* (*e*)

Si par le péché d'un seul plusieurs sont morts, le don de DIEU *s'en est plus répandu, graces à un seul homme qui est* JESUS-CHRIST. (*f*)

Nous sommes héritiers de DIEU, *& co-héritiers de* JESUS-CHRIST. (*g*)

Supportez-vous les uns les autres comme JESUS *vous a supporté pour la gloire de* DIEU. (*h*)

A DIEU *le seul sage honneur & gloire par* JESUS-CHRIST. (*i*)

JESUS *nous a été donné de* DIEU. (*k*)

Que le DIEU *de notre seigneur* JESUS-CHRIST, *le*

(*a*) Constitutions apostoliques, liv. VIII, chap. VI.
(*b*) Voyez l'histoire de l'église de Constantinople & d'Alexandrie, bibliothèque Bodléenne.
(*c*) Constitutions apostoliques, liv. III, chap, XVI.
(*d*) Epître aux Romains, chap. V.
(*e*) Idem.
(*f*) Idem.
(*g*) Chap. VIII
(*h*) Epît. aux Romains, chap. XV.
(*i*) Chap. XVI.
(*k*) Epître aux Galates, chap. I.

père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse. (*a*)

C'est ainsi que le juif chrétien Saül Paul s'explique toujours, c'est ainsi qu'on fait parler JESUS lui-même dans les évangiles. (*b*) *Mon père est plus grand que moi*, c'est-à-dire, DIEU fait ce que les hommes ne peuvent faire; car tous les Juifs, en parlant de DIEU, disaient mon père.

La patenôtre commence par ces mots: *notre père* JESUS dit: *nul ne le sait que le père. Nul autre que mon père ne sait ce jour, pas même les anges.* (*c*) *Cela ne dépend pas de moi, mais seulement de mon père.* (*d*) Il est encore très-remarquable que JESUS craignant d'être appréhendé au corps, & suant de peur sang & eau, s'écria: *mon père, que ce calice s'éloigne de moi.* (*e*) C'est ce qu'un poliſſon de nos jours appelle mourir en DIEU. Enfin aucun évangile ne lui a mis dans la bouche ce blasphême, qu'il était DIEU, consubstantiel à DIEU.

Romains, vous m'allez demander pourquoi, comment on en fit un DIEU dans la suite des tems? Et moi je vous demande pourquoi & comment on fit des dieux de Bacchus, de Persée, d'Hercule, de Romulus? encore ne pouſſa-t-on pas le sacrilège jusqu'à leur donner le titre de DIEU suprême, de DIEU créateur; ce blasphême était réservé pour la secte échappée de la secte juive.

SIXIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE.

Je passe sous silence les innombrables impostures des voyages de Simon Barjone, de l'évangile de Simon Barjone, de son apocalypse, de l'apocalypse de Cérinthe, ridiculement attribué à Jean, des épîtres de Barnabé, de l'évangile des douze apôtres, de leurs liturgies, des

(*a*) Epître aux Ephésiens, chae. I.
(*b*) Jean, ch. XIV, v. 28.
(*c*) Matthieu, chap. XXIV, v. 36.
(*d*) Idem, chap. XX, v. 23.
(*e*) Lué, ch. XXII, v. 44.

canons du concile des apôtres, de la confession du crédo par les apôtres, les voyages de Matthieu, les voyages de Thomas, & de tant de rêveries reconnues enfin pour être de la main d'un faussaire, qui les fit passer sous des noms révérés des chrétiens.

Je n'insisterai pas beaucoup sur le roman du prétendu pape St. Clément, qui se dit successeur immédiat de St. Pierre, je remarquerai seulement que Simon (*a*) Barjone & lui rencontrèrent un vieillard qui leur dit que sa femme l'a fait cocu, & qu'elle a couché avec son valet; Clément demande au vieillard comment il a su qu'il était cocu? par l'horoscope de ma femme, lui dit le bon homme; & encore par mon frère, avec qui ma femme a voulu coucher, & qui n'a point voulu d'elle. (*b*) A ce discours, Clément reconnaît son père dans le cocu, & ce même Clément apprend de Pierre qu'il est du sang des Césars: ô Romains! c'est donc par de pareils contes que la puissance papale s'est établie.

SEPTIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE.

Sur le prétendu pontificat de Simon Barjone, *surnommé* Pierre.

Qui a dit le premier que Simon, ce pauvre pécheur, était venu de Galilée à Rome, qu'il y avait parlé latin, lui qui ne pouvait savoir que son patois de son pays, & qu'enfin il avait été pape de Rome vingt-cinq ans? c'est un Syrien nommé Abdias, qui vivait sur la fin du premier siècle, qu'on dit évêque de Babylone, (c'est un bon évêché.) Il écrivit en syriaque; nous avons son ouvrage traduit en latin par Jules Africain. Voici ce que

(*a*) Récognitions de St. Clément, livre IX, num. 32, 33.

(*b*) Ibid. num. 34 & 35.

cet écrivain ſenſé raconte, il a été témoin oculaire ; ſon témoignage eſt irréfragable. Ecoutez bien.

Simon Barjone Pierre ayant reſſuſcité la Tabite, ou la Dorbas, couturière des apôtres ; ayant été mis en priſon par l'ordre du roi Hérode, quoiqu'alors il n'y eût point de roi Hérode ; & un ange lui ayant ouvert les portes de la priſon, ſelon la coutume des anges, ce Simon rencontra dans Céſarée l'autre Simon de Samarie, ſurnommé le magicien, qui faiſait auſſi des miracles ; & là ils commencèrent tous deux à ſe morguer. Simon le ſamaritain s'en alla à Rome auprès de l'empereur Néron ; Simon Barjone ne manqua pas de l'y ſuivre ; l'empereur les reçut on ne peut pas mieux. Un couſin de l'empereur vint à mourir : auſſi-tôt c'eſt à qui reſſuſcitera le défunt ; le ſamaritain a l'honneur de commencer la cérémonie ; il invoque DIEU, le mort donne des ſignes de vie & branle la tête. Simon Pierre invoque JESUS-CHRIST, & dit au mort de ſe lever ; le mort ſe lève & vient l'embraſſer. Enſuite vient l'hiſtoire connue des deux chiens : puis Abdias raconte comment Simon vola dans les airs, comment ſon rival Simon Pierre le fit tomber. Simon le magicien ſe caſſa les jambes, & Néron fit crucifier Simon Pierre la tête en bas, pour avoir caſſé les jambes de l'autre Simon. Cette arlequinade a été écrite non-ſeulement par Abdias, mais encore par je ne ſais quel Marcel, & par un Egéſippe qu'Euſèbe cite ſouvent dans ſon hiſtoire. Obſervez, judicieux Romains, je vous en conjure, comment ce Simon Pierre peut avoir régné ſpirituellement vingt-cinq ans dans votre ville ? il y vint ſous Néron, ſelon les plus anciens écrivains de l'égliſe ; il y mourut ſous Néron : & Néron ne régna que treize années.

Que dis-je ; liſez les actes des apôtres ; y eſt-il ſeulement parlé d'un voyage de Pierre à Rome ? il n'en eſt pas fait la moindre mention. Ne voyez-vous pas que lorſqu'on imagina que Pierre était le premier des apôtres, on voulut ſuppoſer, qu'il n'y avait eu que la ville

impériale digne de ſa préſence. Voyez avec quelle groſſiéreté on vous a trompés en tout : ſerait-il poſſible que le fils de DIEU, DIEU lui-même n'eût employé qu'une équivoque de poliſſon, une pointe, un quolibet abſurde pour établir Simon Barjone chef de ſon égliſe : tu es ſurnommé Pierre, & ſur cette Pierre j'établirai mon égliſe. Si Barjone s'était appellé Potiron, JESUS lui aurait dit : tu es Potiron, & Potiron ſera appellé le roi des fruits de mon jardin.

Pendant plus de trois cents ans le ſucceſſeur prétendu d'un payſan de Galilée fut ignoré dans Rome. Voyons enfin comment les papes devinrent vos maîtres.

HUITIÈME IMPOSTURE.

Il n'y a aucun homme inſtruit dans l'hiſtoire des égliſes grecque & latine, qui ne ſache que les ſiéges métropolitains établirent leurs principaux droits au concile de Calcédoine, convoqué en 451 par l'ordre de l'empereur Martian & de Pulchérie, compoſé de ſix cent trente évêques. Les ſénateurs qui préſidaient au nom de l'empereur, avaient à leur droite les patriarches d'Alexandrie & de Jéruſalem, & à leur gauche celui de Conſtantinople, & les députés du patriarche de Rome. Ce fut par les canons de ce concile que les ſiéges épiſcopaux participèrent à la dignité des villes dans leſquelles ils étaient ſitués. Les évêques des deux villes impériales, Rome & Conſtantinople, furent déclarés les premiers évêques avec des prérogatives égales, par le célèbre vingt-huitième canon.

Les pères ont donné avec juſtice des prérogatives au ſiége de l'ancienne Rome, comme à une ville régnante, & les 150 *évêques du premier concile de Conſtantinople, tres-chéris de* DIEU, *ont par la même raiſon attribué les mêmes privilèges à la nouvelle Rome ; ils ont juſtement jugé que cette ville, où réſide l'empire & le*

ſénat, doit lui être égale dans toutes les choſes eccléſiaſtiques.

Les papes ſe ſont toujours débattus contre l'authenticité de ce canon ; ils l'ont défiguré, ils l'ont tordu de tous les ſens. Que firent-ils enfin pour éluder cette égalité, & pour anéantir avec le tems tous les titres de ſujétion qui les ſoumettaient aux empereurs comme tous les autres ſujets de l'empire ? ils forgèrent cette fameuſe donation de Conſtantin, laquelle a été tenue pour ſi véritable pendant pluſieurs ſiècles, que c'était un péché mortel irrémiſſible d'en douter, & que le coupable encourait, *ipſo facto*, l'excommunication majeure.

C'était une choſe bien plaiſante que cette donation de Conſtantin à l'évêque Sylveſtre.

Nous avons jugé utile, dit l'empereur, *avec tous nos ſatrapes, & tout le peuple romain, de donner aux ſucceſſeurs de St. Pierre une puiſſance plus grande que celle de notre ſérénité.* Ne trouvez-vous pas, Romains, que le mot de ſatrape eſt bien placé là ?

C'eſt avec la même authenticité que Conſtantin dans ce beau diplôme dit : *qu'il a mis les apôtres Pierre & Paul dans de grandes chaſſes d'ambre, qu'il a bâti les égliſes de St. Pierre & de St. Paul, & qu'il leur a donné de vaſtes domaines en Judée, en Grece, en Thrace, en Aſie, &c.* pour entretenir le luminaire, qu'il a *donné au pape ſon palais de Latran, des chambellans, des gardes-du-corps, & qu'enfin il lui donne en pur don à lui & à ſes ſucceſſeurs, la ville de Rome, l'Italie & toutes les provinces d'Occident*, le tout *pour remercier le pape* Sylveſtre *de l'avoir guéri de la lâdrerie, & de l'avoir baptiſé*, quoiqu'il n'ait été baptiſé qu'au lit de la mort par Euſèbe, évêque de Nicomédie.

Il n'y eut jamais ni piéce plus ridicule d'un bout à l'autre, ni plus accréditée dans les tems d'ignorance où l'Europe a croupi ſi long-tems après la chûte de votre empire.

NEUVIÉME IMPOSTURE.

Je paſſe ſous ſilence un millier de petites impoſtures journalières, pour arriver vîte à la grande impoſture des décrétales.

Ces fauſſes décrétales furent univerſellement répandues dans le ſiècle de Charlemagne. C'eſt-là, Romains, que pour mieux vous ravir votre liberté, on en dépouille tous les évêques; on veut qu'ils n'aient pour juge que l'évêque de Rome. Certes, s'il eſt le ſouverain des évêques, il devait bientôt devenir le vôtre, & c'eſt ce qui eſt arrivé. Ces fauſſes décrétales aboliſſaient les conciles, elles abolirent bientôt votre ſénat, qui n'eſt plus qu'une cour de judicature, eſclave des volontés d'un prêtre. Voilà ſurtout la véritable origine de l'aviliſſement dans lequel vous rampez. Tous vos droits, tous vos privilèges, ſi long-tems conſervés par votre ſageſſe, n'ont pu vous être ravis que par le menſonge. Ce n'eſt qu'en mentant à DIEU & aux hommes qu'on a pu vous rendre eſclaves; mais jamais on n'a pu éteindre dans vos cœurs l'amour de la liberté. Il eſt d'autant plus fort que la tyrannie eſt plus grande. Ce mot ſacré de liberté ſe fait encore entendre dans vos converſations, dans vos aſſemblées, & juſques dans les antichambres du pape.

ARTICLE NEUVIÈME.

CESAR ne fut que votre dictateur; Auguſte ne fut que votre général, votre conſul, votre tribun. Tibère, Caligula, Néron vous laiſsèrent vos comices, vos prérogatives, vos dignités; les barbares même les reſpectèrent. Vous eûtes toujours votre gouvernement municipal. C'eſt par votre délibération, & non par l'autorité de

votre évêque Grégoire III, que vous offrîtes la dignité de patrice au grand Charles-Martel, maître de son roi & vainqueur des Sarrasins en l'année 741 de notre fautive ère vulgaire.

Ne croyez pas que ce fut l'évêque Léon III qui fit Charlemagne empereur ; c'est un conte ridicule du secretaire Eginard, vil flatteur des papes qui l'avaient gagné. De quel droit & comment un évêque sujet aurait-il fait un empereur qui n'était jamais créé que par le peuple, ou par les armées qui se mettaient à la place du peuple ?

Ce fut vous, peuple romain, qui usâtes de vos droits, vous qui ne voulûtes plus dépendre d'un empereur Grec, dont vous n'étiez pas secourus, vous qui nommâtes Charlemagne, sans quoi il n'eût été qu'un usurpateur. Les annalistes de ce tems conviennent que tout était arrangé entre Carolo & vos principaux officiers, (ce qui est en effet de la plus grande vraisemblance.) Votre évêque n'y eut d'autre part que celle d'une vaine cérémonie & la réalité de recevoir de grands présens. Il n'avait d'autre autorité légale dans votre ville que celle du crédit attaché à sa mitre, à son clergé & à son savoir faire.

En vous donnant à Charlemagne, vous restâtes les maîtres de l'élection de vos officiers ; la police fut entre leurs mains, vous demeurâtes en possession du môle d'Adrien, si ridiculement appellé depuis le château St. Ange, & vous n'avez été pleinement asservis que quand vos évêques se sont emparés de cette forteresse.

Ils sont parvenus pas-à-pas à cette grandeur suprême, si expressément proscrite pour eux par celui qu'ils regardent comme leur Dieu, & dont ils osent s'appeller les vicaires. Jamais sous les Othons ils n'eurent de juridiction dans Rome. Les excommunications & les intrigues furent leurs seules armes, & lorsque dans les tems d'anarchie ils ont été en effet souverains, ils n'ont jamais osé en prendre le titre. Je défie tous les gens habiles qui vendent chez vous des médailles aux étrangers, d'en

montrer une seule où votre évêque soit intitulé votre souverain. Je défie même les plus habiles fabricateurs de titres dont votre cour abonde, d'en montrer un seul où le pape soit traité de prince par la grace de DIEU. Quelle étrange principauté que celle qu'on craint d'avouer !

Quoi! les villes impériales d'Allemagne qui ont des évêques, sont libres ; & vous, Romains, vous ne l'êtes pas! quoi! l'archevêque de Cologne n'a pas seulement le droit de coucher dans cette ville, & votre pape vous permet à peine de coucher chez vous! il s'en faut beaucoup que le sultan des Turcs soit aussi despotique à Constantinople que le pape l'est devenu à Rome.

Vous périssez de misère sous de beaux portiques. Vos belles peintures dénuées de coloris, & dix ou douze chefs-d'œuvre de la sculpture antique ne vous procureront jamais ni un bon dîner ni un bon lit. L'opulence est pour vos maîtres, & l'indigence est pour vous : le sort d'un esclave des anciens Romains était cent fois au-dessus du vôtre ; car il pouvait acquérir de grandes fortunes ; mais vous nés serfs, vous mourrez serfs, & vous n'avez d'huile que celle de l'extrême-onction. Esclaves de corps, esclaves d'esprit, vos tyrans ne souffrent pas même que vous lisiez dans votre langue le livre sur lequel on dit que votre religion est fondée.

Eveillez-vous, Romains, à la voix de la liberté, de la vérité & de la nature. Cette voix éclate dans l'Europe, il faut que vous l'entendiez ; rompez les chaînes qui accablent vos mains généreuses, chaînes forgées par la tyrannie dans l'antre de l'imposture.

LE CATÉCHUMENE,

TRADUIT DU CHINOIS. (*a*)

DES affaires de commerce m'avaient engagé à faire un voyage sur mer ; j'étais déjà bien loin des côtes de ma patrie, lorsqu'une tempête affreuse nous fit perdre notre route. Nous passâmes plusieurs jours entre la vie & la mort ; enfin nous fûmes jetés sur une terre inconnue, & forcés de trouver un asyle contre la fureur des flots.

Je tombai entre les mains d'un peuple rempli d'humanité : je m'apperçus bientôt qu'il avait perfectionné tous les arts, qu'il pratiquait les vertus, & qu'il était doué des plus hautes lumières où l'homme puisse atteindre. Mon admiration égalait ma reconnaissance ; mais hélas ! il n'est que trop vrai que l'homme décèle toujours par quelqu'endroit la faiblesse de son être.

Ces gens-là avaient pris de l'amitié pour moi comme j'en avais pour eux ; leur douceur, leur honnêteté avaient gagné mon ame : ils me dirent un jour, de quelle religion êtes-vous ? Cette question me surprit ; je leur demandai s'il y en avait deux : ma réponse les fit sourire, & je vis qu'ils étaient étonnés de mon ignorance : ils ajoutèrent, adorez-vous des dieux de bois, de métal ou de pierre ? Je haussai les épaules ; ils prirent

[*a*] On est certain que cet ouvrage n'est pas ne Mr. de *V*, mais de Mr. de *B*. On a la copie écrite de sa main.

rent un air de satisfaction, & poursuivirent : croyez-vous à Moïse qui fit massacrer vingt-trois mille de ses concitoyens par ordre de DIEU ? Je fis un mouvement d'indignation ; ils continuèrent, & me demandèrent si j'étais disciple de Mahomet, qui fendit la lune en deux & qui la cacha dans sa manche ? Je ne répondis que par des signes de mépris, qui parurent les satisfaire infiniment : êtes vous chrétien, me dirent-ils enfin ? Je replique que je ne savais pas ce qu'ils voulaient dire ; ils parurent fort étonnés, & ils ajoutèrent qu'ils ne connaissaient dans le monde que quatre espèces de religion. Vous n'en avez donc point, me dirent-ils ? Je leur répondis vainement que j'étais né dans un pays où l'on adorait un seul Dieu, intélligence suprême & bienfaisante, qui a créé le monde & qui le gouverne, qui récompense dans une autre vie les bonnes actions que l'homme a faites dans celle-ci ; que notre culte consistait dans une reconnaissance & une soumission sans bornes, & dans l'exercice habituel des vertus, c'est-à-dire, de la modération, de la tempérance, de l'humanité, de la bienfaisance & de la justice. Est-ce tout, reprirent-ils ? Je leur dis que tout était renfermé dans ce peu de mots. Eh quoi ! votre DIEU, ajoutèrent-ils, n'a point fait de miracles ? Il a créé le ciel & la terre, répondis-je modestement ; que voulez-vous de plus ? Quoi ! point de mystères, de prêtres, de cérémonies ! Je baissai la tête, & leur dis que je ne les comprenais pas. Je les entendis alors s'écrier entr'eux : le pauvre homme ! dans quel excès d'aveuglement, d'ignorance & de barbarie il est plongé ! Mon ami, me dit l'un d'eux, nous avons pitié de votre état, nous voulons vous éclairer ; remerciez DIEU qui vous a conduit de sa main au milieu de nous, pour vous instruire & vous convaincre de notre sainte & admirable religion. Notre DIEU se nomme le CHRIST, nous nous appellons catholiques ; vous allez voir

DIEU. Mon étonnement ferait difficile à exprimer ; eh quoi ! vous me ferez voir DIEU ! Sans doute, répondirent-ils, vous le verrez tout comme nous ; nous n'avons pour cela que quatre pas à faire.

Je les suivis donc : nous approchions d'un édifice immense, ils me dirent que c'était le temple ; je me fis expliquer ce mot : j'appris avec la plus grande surprise, que c'était un bâtiment où résidait leur DIEU. Eh quoi ! leur dis-je, vous renfermez DIEU entre quatre murailles, cet être immense, infini, qui anime, pénètre, environne des mondes sans nombre ! ils me répondirent froidement : quand vous verrez notre DIEU, vous ne serez plus si surpris. J'apperçus des portes, des serrures & des clefs à l'entrée de l'édifice, j'en demandai l'explication. Quoi ! le DIEU du ciel & de la terre vous le tenez sous la clef ! Il le faut bien, dirent-ils, sans cela on pourrait le voler, le profaner. Voler DIEU, le profaner ! Je passais d'étonnement en étonnement.

Nous avancions dans ce qu'ils appellaient le temple ; je demandai où était le DIEU que l'on devait me faire voir. Un peu de patience, me dit-on ; on me conduisit à l'extrêmité de l'édifice.

Là sur une table élevée de quelques marches au-dessus du sol, on me montre une grande niche d'un travail riche & élégant : dans cette niche, un cercle tout rayonnant d'or & de pierreries attire mes regards. Ce qui m'étonnait, c'était de voir ce cercle rempli d'une espèce de morceau de papier blanc : je leur demandai ce que c'était ? c'est notre DIEU, dirent-ils, le voilà : à genoux, profane, adorez le DIEU de l'univers.

J'avoue que je n'y voyais pas beaucoup de vraisemblance : cependant comme j'ai toujours été avide de m'instruire, je pris la liberté de leur demander, pourquoi ils croyaient que le morceau de papier fût DIEU lui-même ?

Du papier, repliquèrent-ils, blasphémateur ? Ce que

vous voyez n'eſt point du papier, c'eſt un morceau de pâte travaillé avec la plus fine farine. Non moins étonné qu'auparavant, j'inſiſtai & fis la même demande à l'égard de la feuille de pâte.

Alors ils me dirent, vous ne ſavez donc pas, ignorant, que DIEU s'eſt fait homme? Je leur jurai que j'en apprenais la première nouvelle. Je leur demandai pourquoi il s'était fait homme? Il faut que vous ſachiez, reprirent-ils, que le premier homme mangea une pomme malgré la défenſe de DIEU, & que toute ſa poſtérité fut en conſéquence condamnée à des ſupplices éternels. Une autre fois les hommes ſe rendirent ſi coupables, que DIEU ſe repentit de les avoir créés; & dans un moment d'humeur, il les noya tous, à l'exception d'un très-petit nombre. La poſtérité de ceux-ci n'en devint pas meilleure: DIEU continuait à être irrité; il s'agiſſait de réconcilier le genre humain avec lui, & DIEU le fils ſe fit homme pour appaiſer DIEU le père.

Cette famille divine ne laiſſa pas que de m'étonner un peu; & la fille de DIEU, dis-je alors, qu'eſt-elle devenue? Ils répondirent gravement, DIEU n'a point de fille. -- Ha ha! il n'a que des garçons. Mais, dites-moi, à quoi vous connaiſſez le ſexe de ce fils. -- Ils répondirent, DIEU eſt incorporel, il n'a point de ſexe, il n'en peut avoir. -- Mais, inſiſtai-je, comment DIEU le père a-t-il produit le fils, qui ne peut être ni garçon ni fille? -- Il l'a engendré. -- DIEU le père a donc un ſexe? il a donc une femme? -- Rien de tout cela. -- Oh! mes amis, ne vous ſervez donc pas de termes qui déſignent une opération toute corporelle; mais paſſons là-deſſus. Quand eſt-ce que le père a engendré le fils? -- De toute éternité. -- Mes amis, il y a encore ici quelque contradiction, il n'y a pas moyen que l'engendreur & l'engendré ſoient préciſément auſſi anciens l'un que l'autre. Accordez-moi au moins une

minute. -- Nous ne vous accorderions pas une seconde. -- Eh bien, paſſons encore, je n'aime point à diſputer ſur ce que je n'entends pas; dites-moi à préſent : votre DIEU n'a-t-il point eu d'autres enfans? Non, mais il y a dans la famille une troiſième perſonne qui procède du père & du fils. Procède! -- Je ne comprends pas cela : elle n'eſt donc pas engendrée celle-là? -- Non vraiment, prenez garde à ce que vous dites, vous commettriez une héréſie. -- Eh bien, je vous paſſe encore votre proceſſion, quoique je n'y entende rien. -- Oh! monſieur, ce ſont des myſtères. -- Et qu'eſt-ce que des myſtères? -- Ecoutez bien, monſieur, ce ſont des choſes que DIEU lui-même a révélées aux hommes, tout exprès afin qu'ils n'y compriſſent rien du tout. -- A merveille, meſſieurs! -- Il a voulu humilier leur raiſon. -- C'eſt-à-dire, qu'il a voulu leur inſpirer du mépris pour le bien le plus précieux qu'ils tiennent de lui; & vous ne faites donc plus aucun uſage de votre raiſon. -- Pardonnez-moi, il nous eſt ordonné de l'employer dans toutes les choſes de la vie, excepté lorſqu'il s'agit de religion, alors ce ſerait un crime de la conſulter. --

Toujours de mieux en mieux, mais vous avez donc trois dieux? -- Point du tout; trois perſonnes, à la vérité, dont la première eſt le père, la ſeconde le fils, le verbe ou la parole, la troiſième l'eſprit; mais toutes les trois ne ſont qu'un ſeul DIEU; remarquez bien cela, car c'eſt une choſe importante. -- Comment! comment! meſſieurs trois qui ne ſont qu'un & un ſeul qui fait trois! Oui, cela eſt, à la vérité contre toutes les règles de l'arithmétique; mais vous concevez combien la théologie doit être au-deſſus de cette petite ſcience ſubalterne. -- Fort bien, & lorſque quelqu'un vous doit trois écus, êtes-vous contens s'il ne vous en donne qu'un? Oh! monſieur, vous voulez rire, mais ce n'eſt pas ici matière à plaiſanter; c'eſt encore un myſtère. -- Oh! tant. -- Vous n'êtes pas au bout,

c'eſt ce qui fait notre mérite, croire ce qui eſt abſurde ; voilà, voilà ce qui peut flatter notre DIEU : d'ailleurs nous ſommes venus à bout d'expliquer tout cela & d'en rendre raiſon. -- Ah ! pourriez-vous me faire voir ces explications ? Ah ! cela vous prendrait trop de tems. Il y a dix-ſept cents ans que nous compoſons ſans ceſſe des volumes d'explication ſur toutes ces matières ; & (le croiriez-vous ?) il y a encore des milliers d'incrédules que nous ne pouvons convaincre. -- Eh mais ! je vois un moyen de les ramener : menacez-les de leur jeter les volumes à la tête, je parie qu'ils viennent ſe ſoumettre à vos pieds.

Mais revenons à votre troiſième perſonne ; comment l'appeliez-vous ? -- Le St. Eſprit. -- S'eſt-il fait homme auſſi ? -- Point du tout, il s'eſt fait pigeon : -- Fort bien, mes amis ; l'un me paraît auſſi croyable que l'autre. -- Nous ne ſommes pas bien aſſurés que ce fût ſa forme naturelle ; mais toutes les fois qu'il s'eſt montré aux hommes, il n'a pas manqué de revêtir celle-là. -- Et vous tenez ſans doute ce DIEU-là dans un pigeonnier ? -- Point du tout, nous ne le tenons point du tout, non plus que DIEU le père, que vous voyez peint là-haut avec des cheveux blancs & une longue barbe. -- Vous peignez ſans doute le fils avec la même barbe & les mêmes cheveux blancs ? Oh ! non, vous le voyez-là ſous la figure d'un bel homme, d'âge viril, comme il convient. -- Mais s'ils ſont auſſi anciens l'un que l'autre, il me ſemble que le fils a autant de droit que le père à tous les vénérables ſignes de la vieilleſſe. -- Monſieur, il faut de l'ordre en toutes choſes : vous voudriez donc renverſer les loix de la nature & confondre le père avec le fils : celui-ci diſait toujours dans ſa courſe mortelle, que ſon père était plus grand que lui. -- Et vous le croyez pourtant ſon égal ? Sans doute, égal, plus grand ; quand on veut s'entendre, tout cela revient au même.

On ne peut mieux raisonner : Et le fils s'est fait homme sans doute de toute éternité ? -- Quelle pitié ! il n'y a que dix-sept cents ans. De qui, & comment est-il né ? Mon cher monsieur, il est né d'une vierge. -- Elle fut très-surprise sans doute ? -- Oh ! vous jugez bien ; mais un ange, un esprit céleste était venu heureusement pour la préparer, sans cela vous concevez qu'elle serait morte de frayeur & de honte en accouchant : vous allez être bien surpris encore, cette vierge était mariée. -- Ah ! pardonnez-moi, je le suis un peu moins que vous ne pensiez : ce mystère, à mon avis, se comprend un peu mieux que les autres. -- Ne plaisantez point, son mari ne couchait point avec elle ; c'est encore une révélation. -- Mais enfin comment cette vierge conçut-elle ? Par l'opération du St. Esprit. -- Eh bien, par exemple, voilà qui est clair, & l'expression est de plus fort honnête ; c'est-à-dire, que le pigeon qui procède du fils a ensuite produit le fils DIEU homme ? -- Vous y êtes précisément. Il faut que vous ayez un talent naturel pour débrouiller les généalogies. -- Le fils d'une vierge & d'un pigeon était véritablement un DIEU ? -- N'en doutez pas ; la chose est si claire, comme vous voyez. -- Et cet homme DIEU, de quelle espèce de femme naquit-il ? -- D'une charpentière. -- Ah ! j'en suis bien aise pour les charpentiers : & où naquit-il ? Dans une étable, entre un bœuf & un âne, au mois de Décembre, par un très-grand froid, mais DIEU n'abandonna pas son fils ; l'âne & le bœuf soufflaient sur lui & le réchauffaient. -- Et n'y avait-il qu'un âne ? -- Non, monsieur. -- Ah ! je conçois bien qu'ils n'étaient pas tous là : & quelle vie mena-t-il ensuite ? -- Il passa trente ans dans la boutique de son père, à qui il était d'un grand secours dans tous ses ouvrages. -- Vraiment je crois que c'était de la besogne bien faite : ah ! messieurs, les belles idées que vous avez de la divinité ! -- Au bout de ces trente ans,

il se mit à prêcher le peuple dans les campagnes, cela dura quelque tems, ensuite les magistrats se mirent de mauvaise humeur, parce qu'il disait dans ses sermons beaucoup de mal des gens riches & en place, & qu'il prétendait qu'ils iraient à tous les diables : il prévit qu'il allait être mis en prison, & il sua de peur sang & eau. -- Votre DIEU sua de peur ! eh bien, voilà encore un beau trait dans son histoire. -- On l'arrêta, & par sentence des magistrats, après qu'on lui eut craché au visage, il fut mis en croix entre deux voleurs. -- Franchement, voilà un DIEU en fâcheuse posture, ou en bien mauvaise compagnie ! Et il mourut ? -- Et il mourut. Et il fut enterré ? -- Et il fut enterré. -- Eh bien, messieurs, voilà donc qui est fini, votre DIEU est pendu, mort & enterré, voilà son histoire terminée : je la trouve, d'honneur, on ne peut pas plus amusante. -- Monsieur, monsieur, vous allez bien vîte ; il mourut, il est vrai, pour engager DIEU le père à pardonner aux hommes. -- En considération de ce qu'ils avaient tué son fils : rien de mieux imaginé en effet. -- Mais apprenez que pour témoignage de sa divinité, il se ressuscita lui-même trois jours après sa mort. -- En public ? -- Non, secrétement. Et quelle preuve en avez-vous ? -- Le récit de ses disciples. -- Et que disait tout le peuple ? -- Il niait le fait. -- Fort bien, messieurs, vous êtes aussi heureux en preuves qu'en raisonnemens : & avait-il fait d'autres miracles pendant sa vie ? -- Oh ! tant ! il guérissait tous les possédés, il séchait les figuiers, envoyait les diables dans des troupeaux de cochons, il remplissait de poissons les filets de ses disciples, il remettait très-proprement les oreilles coupées, il changeait l'eau en vin, lorsqu'il était prié d'assister à des noces ; car il faut vous dire qu'il ne se faisait pas une peine de se trouver à des festins lorsqu'on l'en priait. -- Vraiment pour un DIEU charpentier, il était tout-à-fait aimable, & de plus, je vois qu'il se

rendait utile dans les maisons : c'est fort bien fait à lui: & voyait-il des femmes? — Quelquefois, il était surtout fort indulgent pour les femmes adultères, & sa meilleure amie était une courtisanne publique : il avait gagné son ame au point qu'elle ne voyait plus que lui. -- Eh mais ? je suis assez content de ce miracle-là ; il marque du talent & un mérite caché. -- Ah ! vous dites bien, monsieur, il aimait tant à se cacher, que jamais dans sa vie il n'a dit qu'il était DIEU? -- Et pourrant vous le croyez DIEU? Sans doute : ses sectateurs ont disputé long-tems sur cet important article : il en a été de même du St. Esprit, & parce qu'il n'était point parlé de ces trois personnes divines dans les anciennes écrirures. Le St. Esprit n'a été reconnu qu'après douze cents ans : & quant à la divinité de JESUS, il n'a fallu que trois cents ans de disputes, de troubles, de massacres, pour décider la chose à son avantage. -- Ah! je suis charmé de cette fortune-là ; elle s'est un peu fait attendre, mais que diable il me semble qu'il doit le dire lui-même ; sans cela c'est sa faute aussi : lorsqu'un charpentier est DIEU, comment veut-il qu'on le devine? Il me semble que ce serait encore assez faire que de l'en croire sur sa parole ; en vérité, tous les charpentiers du monde n'en peuvent pas exiger davantage.

Mais puisque vous aimez tant ce DIEU-homme, sans doute il est né dans votre pays? Point du tout, il naquit, il vécut dans une autre partie du monde. -- Il me semble que vous cherchez vos dieux bien loin : apparemment il avait composé un corps de doctrine & de religion, que vous avez cru devoir adopter? -- Il n'a point fait de corps de doctrine, il n'a point enseigné de nouvelle religion ; il n'a rien composé, rien écrit ; ne vous avons nous pas dit qu'il aimait à cacher ses œuvres? mais à son défaut, quelques-uns de ses disciples ont écrit son histoire, ses discours, ses pensées. -- Et c'est ce qui forme le code de votre religion? elle y est annoncée, définie, prescrite

exactement ? -- Rien de tout cela, on n'y trouve que quelques faits de sa vie, accompagnés de quelques préceptes de morale, qu'il répandait çà & là dans ses discours : il y dit lui-même hautement & expressément, qu'il est venu accomplir la loi ancienne, & non la changer. -- Il y avait donc avant lui une religion particulière dans le pays où il prit naissance ? — Oui vraiment. — C'est donc cette religion que vous suivez ? -- Nullement ; la nôtre lui est opposée presque dans tous les points. -- Mais d'où vous est donc venue cette religion nouvelle que vous avouez vous-même n'avoir pas été annoncée ni enseignée par votre DIEU ? c'est donc vous qui l'avez faite. -- Nous avons expliqué, commenté, interprété sans cesse pendant dix-sept cents ans tous les discours de notre DIEU, & nous en avons tiré une belle suite de dogmes & de mystères tous nouveaux. -- Et vous êtes tous d'accord dans ces explications ? -- Ah ! il s'en faut bien, nous n'avons pas cessé de disputer, de combattre, de nous égorger pour ces diverses interprétations. -- Je suis fâché de vous le dire, mais voilà une religion qui ne paraît pas attirante ; vous ne vous entendez pas les uns les autres, & vous vous égorgez pour cela ! je suis fort mal édifié, je vous l'avoue ; il s'ensuivrait de vos principes que DIEU serait venu exprès parmi les hommes pour les engager à se massacrer mutuellement. Votre DIEU ne me plaît point du tout ; mais je vois ce qui vous a fait adopter une religion extraordinaire, c'est que les habitans où votre DIEU prêcha l'avaient tous embrassée ? -- C'est encore ce qui vous trompe ; notre DIEU n'y gagna qu'un très-petit nombre de disciples, tous de la lie du peuple : & ne vous avons-nous pas dit qu'il fut mis à mort par ordre des magistrats ? Quoi ! messieurs, ses discours n'ont pas été crus par la nation qu'il instruisait ? — Non, monsieur. -- Ses miracles n'ont pas persuadé ceux qui en étaient témoins ! Non, monsieur. -- Et vous croyez

à toutes ces choſes, vous qui êtes à mille lieues & à dix-ſept cents ans de diſtance? Oh! monſieur, il y a explication à tout. Il faut que vous ſachiez que DIEU avait envoyé exprès ſon fils chez ce peuple, & qu'il avait exprès endurci le cœur de ce peuple pour qu'il ne crût pas à ſon fils -- Bien expliqué! En honneur, voilà qui me paraît ſatisfaiſant à l'excès. Faites-moi le plaiſir de me dire quel était le nom de ce peuple? -- On l'appellait le peuple Juif. -- Je ne le connais point. -- Oh! je le crois; il occupait un ſi petit & ſi pauvre pays, que ſa réputation n'a pu faire beaucoup de chemin; mais il n'en était pas moins autrefois le premier peuple de la terre. DIEU l'avait choiſi parmi tous les autres pour en faire ſa nation favorite: il le gouvernait par lui-même, il parlait ſouvent à ſes chefs, il ne leur montrait que ſon derrière. Nous ne finirions pas, ſi nous voulions vous raconter tous les prodiges qu'il ne ceſſait d'opérer en leur faveur.

Une fois entr'autres qu'ils étaient au nombre de ſix cent mille combattans, il leur donna les moyens de ſe ſauver des mains des ennemis qui les pourſuivaient pour les avoir volés par ordre de DIEU. -- Ah! monſieur, le beau miracle! Six cent mille combattans qui s'enfuyent! L'admirable idée que vous me donnez de cette brave nation & de ſon DIEU! Il la chériſſait à tel point, qu'à la moindre faute qu'elle commettait, il la livrait en proie aux peuples voiſins, qui la réduiſaient en eſclavage, ou la maſſacraient ſans pitié; quelquefois auſſi par pure tendreſſe pour les Juifs, il leur ordonnait de s'égorger mutuellement, & il y en eut une fois vingt-trois mille mis à mort par leurs propres concitoyens: & cela par les ordres de DIEU même. Il commanda à un de leurs rois de maſſacrer juſqu'au dernier homme d'une nation vaincue. Celui-ci eut l'audace de ne pas égorger des hommes hors d'état de ſe défendre, il en fut puni: un fils de ce roi mangea un peu de miel un jour de ba-

taille, il fut condamné à la mort. Le père & le fils furent proscrits par leur DIEU justement irrité, qui choisit exprès de sa main un nouveau roi. Celui-ci à la vérité coucha avec la femme d'un de ses généraux, & fit massacrer le mari.

Il eut de cette femme adultère un fils qui rassembla sept cents femmes dans son serrail : mais DIEU les chérit toujours l'un & l'autre. Tous deux furent comblés de bénédictions célestes. Notre DIEU-homme avait l'honneur de descendre en droite ligne de cette femme adultère. -- Ah ! messieurs, vous me faites frémir. -- Ne vous avons-nous pas déjà dit que la conduite de ce DIEU fut toujours mystérieuse, & qu'il s'est proposé pour objet d'humilier la raison humaine ? Le premier législateur de ce peuple, & qui lui fut donné pour chef par DIEU même était un assassin ; il n'en eut pas moins le don de faire des miracles sans nombre. Il composa un très-grand corps de loix civiles & religieuses, que nous conservons encore, & que nous révérons comme certainement inspirées par la divinité. -- Et vous ne le suivez pas ? -- Non vraiment, nous les avons en horreur ainsi que ceux qui les pratiquent. Il est vrai que ce peuple avait d'abord été choisi de DIEU, & tout le reste de la terre rejetté : ensuite toute la terre a été appellée, & ce même peuple proscrit. N'admirez-vous pas, monsieur, la sagesse du DIEU que nous adorons ? Nous voulons aussi vous faire admirer sa bonté : il avait défendu au peuple Juif, sous les plus grandes peines, de manger du cochon, & DIEU s'est fait homme tout exprès pour changer cela. Depuis dix-sept cents ans, nous mangeons du cochon tant qu'il nous plaît, & par reconnaissance nous brûlons ceux qui n'en mangent pas. --

A merveille : mais expliquez-moi, je vous prie, ces mots *proscrits*, *rejettés*, que je n'entends pas bien -- Ils signifient que tous ceux qui n'adorent pas notre DIEU, & qui ne lui rendent pas le même culte que nous, sont condamnés dans l'autre vie à des flammes éternelles.

— Je comprends : mais puiſque tous les hommes ont été appellés à votre nouvelle religion, pourquoi n'a-t-elle jamais été connue dans le pays où je ſuis né ? -- Myſtère, monſieur, myſtère ! Et croyez-vous être le ſeul qui n'ayez point connaiſſance de cette nouvelle religion ? -- Je l'imagine du moins d'après vos principes. -- Apprenez que le chriſtianiſme a rampé d'abord ſur la terre pendant pluſieurs ſiècles, ignoré, caché, répandu lentement dans le peuple. Quelques ſouverains l'adoptèrent : alors ſes progrès ſe firent plus rapidement & d'une manière éclatante : mais dans ſon plus haut point de grandeur, jamais il n'eſt parvenu à occuper la quinzième partie de la terre. -- Et les quatorze autres parties de la terre ne produiſent que des damnés ? -- Rien n'eſt plus certain, & gardez-vous bien d'en douter, vous ſeriez damné vous-même. -- Cela me paraît bien dur, mais ſans doute votre DIEU, votre religion ont été annoncés à tous les peuples : c'eſt leur faute, s'ils perſiſtent dans l'erreur. -- Vous vous preſſez toujours trop tôt de juger : apprenez que les trois quarts de la terre n'ont jamais pu ni dû avoir connaiſſance de notre religion ; du moins pendant quinze cents ans, nous ignorions encore l'art de la navigation, nous ne pouvions traverſer les mers immenſes qui nous ſéparaient d'eux, pour aller les inſtruire de nos dogmes & de notre culte. -- Et ces gens-là étaient damnés pour n'avoir pas connu ce qu'ils ne pouvaient pas connaître ? -- Sans doute : depuis trois ſiècles l'art de naviger nous a mis à portée d'aller inſtruire quelques-uns de ces peuples, ſeulement ſur les côtes ; car il était impoſſible de pénétrer bien avant dans les terres. Nous avons fait quelques proſélytes. -- Et ceux qui ne peuvent croire que trois ne ſont qu'un ? -- Monſieur, nous les égorgeons, toutes les fois que nous ſommes les plus forts. -- Ah ! barbares ! -- Prenez garde à ce que vous dites : nous vengeons notre DIEU, qu'ils ne veulent pas reconnaître : nous voulons lui

gagner des ames : elles réſiſtent : il faut bien punir leur obſtination. -- Meſſieurs, croyez-vous votre DIEU tout-puiſſant ? -- Certainement. -- Il eſt tout puiſſant, & vous penſez qu'il a beſoin de votre ſecours pour gagner des ames ; & vous vous chargez du ſoin de punir pour lui, & de le venger ! Quelle terrible inconſéquence ! Et votre DIEU vous a-t-il ordonné expreſſément d'égorger vos frères en ſon nom ? -- Non pas préciſément ; mais nous avons l'art d'interpréter ſes volontés. On voit bien que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le zèle de la gloire de DIEU, & l'extrême envie de lui plaire. -- Et le moyen que vous choiſiſſez, c'eſt de maſſacrer ſes créatures.

Je frémiſſais de tant d'abſurdités & d'horreurs ; mais, faiſant effort ſur moi même, pour achever de m'inſtruire, je leur demandai quel était leur culte. Ils me dirent, vous l'allez voir, voilà le prêtre qui monte à l'autel, ſuivez les cérémonies.

Je vis en effet cet homme ſinguliérement & richement vêtu, ſe courber, ſe relever, ſe promener d'un côté à l'autre, liſant, marmottant des paroles que je n'entendais pas : je leur dis, cet homme ne parle donc pas votre langue ? -- Vraiment non, répondirent-ils ; toutes nos prières ſont dans une langue étrangère, qui n'eſt guère entendu que de la millième partie de la nation, & la plupart même des livres de notre religion ſont écrits dans un langage ſi ancien, que perſonne ne le comprend plus. -- Je témoignai ma ſurpriſe, mais on me répéta doucement, ſuivez les cérémonies. Je vis alors le prêtre prendre entre ſes mains une grande feuille de pâte. Je leur dis : eſt-ce encore votre DIEU ? pas encore, me repliqua-t-on ; mais vous n'attendrez pas long-tems. -- Je redoublai d'attention, pour voir comme on devenait DIEU. Le prêtre s'inclina, marmota quelques mots, leva le morceau de pate par-deſſus ſa tête : tout le monde était proſterné, on m'obligea d'en faire

autant. Je ne comprenais rien à tout cela. Cependant le prêtre prit une coupe d'argent, dans laquelle je lui avais vu mettre de l'eau & du vin; il s'inclina encore, prononça des paroles, leva la coupe par-dessus sa tête. Interdit, étonné, je demandai l'explication de ce que je voyais. On me répondit, ce morceau de pâte que vous avez vu d'abord, & que vous voyez encore, ce vin & cette eau qui sont renfermés dans cette coupe, existaient tout-à-l'heure, & n'existent plus. Comment! ils n'existent plus, & je les vois comme je les voyais auparavant! -- N'importe, me dit-on, vos sens vous trompent: d'abord, c'était en effet de la pâte, c'était du vin & de l'eau, à présent par le moyen des paroles que le prêtre vient de prononcer, cette pâte s'est anéantie, elle est devenue le corps même de notre DIEU: cette eau & ce vin ont cessé d'être, ils sont devenus le sang de DIEU. Etes-vous au fait à présent? Convenez que voilà un beau mystère. -- Admirable en effet! le corps de Dieu d'un côté & son sang de l'autre! que cela est heureusement imaginé! Mais, messieurs, êtes-vous bien assurés de ce que vous me dites? -- Comment en pouvez-vous douter? Le prêtre a dit les paroles. -- Et votre DIEU est obligé de s'y soumettre, & de se rendre là à point nommé? -- Sans doute. -- J'ai ouï dire que DIEU avait créé l'homme, & ici c'est l'homme qui crée DIEU. -- Oui, monsieur. -- Et vous pouvez tous opérer ce prodige? -- Oh! non, il n'y a parmi nous que les prêtres qui aient ce pouvoir. -- Et qu'est-ce que les prêtres? -- Ce sont des hommes qui embrassent cet état pour vivre, & à qui l'on donne dix sols pour faire ce prodige. -- Cela ne me paraît pas cher, & ils ne le font apparemment qu'une seule fois dans leur vie? -- Point du tout, ils le peuvent à toute heure, à tout moment, mais pour l'ordinaire ils se contentent d'une seule fois par jour. -- En vérité cela me paraît bien modeste de leur part. Vous avez donc chaque jour autant

de dieux que de prêtres? -- Vous y êtes précisément -- Et vous avez beaucoup de prêtres? Un nombre presque infini. -- Et par conséquent un nombre presque infini de dieux. Ah! messieurs, la belle manufacture que vous avez-là! je suis dans un étonnement. -- Ne vous pressez pas de vous étonner, me dirent-ils, vous n'êtes pas au bout. -- Apparemment, leur dis-je alors, qu'il n'y a qu'un seul de vos prêtres qui fasse cette cérémonie à une heure fixée : votre DIEU ne pourrait se trouver en deux endroits à la fois. -- Vous vous trompez encore : il y a peut-être en ce moment même cinq cent mille prêtres qui prononcent les mêmes paroles. -- Et cinq cent mille dieux créés à la fois au même instant? -- Oui, monsieur, & c'est absolument un seul & même DIEU par-tout. -- Et les cinq cent mille dieux ne sont qu'un? A merveille, vous voyez bien que cela va tout seul, & que rien n'est plus aisé à comprendre, vous l'avez saisi d'abord ; mais ne perdez pas le prêtre de vue, & observez attentivement ce qu'il fait.

Je levai les yeux, & je l'apperçus qui rompait la feuille de pâte entre ses doigts ; je frémis, & ne pus m'empêcher de m'écrier : ah! messieurs, voilà le prêtre qui casse les bras & les jambes à votre DIEU! Ils se mirent à sourire, & me dirent avec douceur : ne craignez rien, il la divisé en trois parties, il est vrai, mais c'est sans lui faire aucun mal : car le corps de DIEU se trouve à présent tout entier dans chacune de ces trois parties, & vous devez convenir que cela se comprend aussi aisément que tout le reste. -- Je fus obligé de l'avouer. En même-tems je remarquai que le prêtre mettait un petit morceau de pâte dans la coupe où était le sang ; étonné encore, je leur dis : le voilà qui met le corps dans le sang, & il me semble au contraire que c'est le sang qui devrait être dans le corps. Ils se moquèrent de moi, & me dirent de ne pas insister sur

ces bagatelles, & que j'allais voir bien autre chose.

En effet, je vis le prêtre qui pliait proprement les deux grandes parties de la feuille de pâte l'une sur l'autre ; il se frappa trois fois la poitrine, il approcha sa bouche ; jugez de ma surprise ! je le vis saisir son DIEU entre les dents, lui faire craquer les os, le manger, le dévorer, l'avaler enfin & l'absorber dans son estomac. On me dit, vous voilà bien étonné : vous ignoriez qu'un homme pût manger DIEU : vous voyez pourtant que cela est bientôt fait. Ah ! messieurs, leur dis-je, il en a mangé trente pour le moins, car j'ai bien vu qu'il la mâché assez long-tems, & il ne la pu sans le diviser entre ses dents ; & vous venez de me dire que dans chaque partie il reconnaissait un DIEU tout entier. -- Eh bien ! trente fois, me répondit-on. -- J'avoue, repris-je alors, qu'il était bien juste qu'il les mangeât, puisqu'il les avait fait. Mais comment n'a-t-il pu faire qu'une bouchée de ce corps tout entier, ou plutôt de ces trente corps ? Comment le goût de la chair de cet homme-DIEU ne l'a-t-il pas fait frémir ! -- Vous n'y êtes pas, reprirent-ils : il n'a senti que le volume & le goût de la petite feuille de pâte : ne vous avons-nous pas dit que toutes ces apparences continuaient de subsister ? C'est-à-dire, que votre DIEU, après avoir fait un miracle pour venir là, en opère un second pour vous en faire douter. -- Oui, monsieur, afin que nous ayons du mérite à croire. -- Je vois, messieurs, que vous n'en êtes pas les dupes, & que vous ne donnez pas dans ces piéges-là. Mais sans doute votre DIEU a enseigné formellement & évidemment ce dogme, il a institué distinctement le sacrifice & toutes les cérémonies, il a créé des prêtres ? -- Rien de tout cela : on ne trouve dans son histoire écrite par ses disciples, ni ces sacrifices, ni ces mystères, ni ces prêtres, ni ces prodiges sans nombre : mais nous lisons dans cette histoire, qu'étant un soir à souper avec ses amis,

il

il prit par forme de conversation un morceau de pain, qu'il partagea avec eux, en leur disant : ceci est mon corps, & quand vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi ; il n'a jamais dit que ce peu de mots sur cette importante matière. Cent auteurs ont travaillé, ont écrit sur ce passage, & en ont enfin tiré cette admirable doctrine que nous venons de vous enseigner. -- Il fallait que ce fussent d'habiles gens. -- Oh, nous vous en faisons juge ; il faut vous dire aussi qu'ils étaient tous prêtres. -- C'est-à-dire de ceux qui se vantent de faire le miracle ? -- Oui, monsieur. -- Eh mais ! je suis un peu moins étonné que je n'étais d'abord. -- Malgré une autorité si décisive, des nations entières ont altéré, ont défiguré, ont nié ce dogme : il a fallu le défendre, les armes à la main, & il n'en a guère coûté que trois ou quatre cent mille hommes pour le conserver dans toute sa pureté chez quelques peuples seulement, car il a été aboli chez beaucoup d'autres.

Cependant un d'entr'eux me tira doucement par la manche, & me dit : suivez ce qui se passe à l'autel. J'obéis : le prêtre tira une petite clef de sa poche, il l'appliqua à une petite serrure, & ouvrit une petite niche obscure qui était au milieu de l'autel ; il s'inclina, porta sa main dans la niche, & en retira un vase d'argent ; il découvrit le vase, & retira avec le bout des doigts une très-petite feuille de pâte, se retourna vers les spectateurs, descendit de l'autel, s'approcha d'une balustrade couverte d'une nappe ; tous les assistans s'avancèrent l'un après l'autre, prirent un bout de la nappe de leurs mains, baissèrent les yeux, levèrent la tête, tirèrent la langue : le prêtre les parcourait tous, & leur plaçait sur la langue le petit morceau de pâte.

Quand tout cela fut fini, j'en demandai l'explication, selon mon usage ; ils me dirent tranquillement, ce sont autant de dieux que nous avons mangés : de quoi êtes-vous étonné ? il me semble que chacun son DIEU ce n'est

pas trop. -- Quoi ! meſſieurs, ce vaſe que le prêtre a tiré de ce petit cachot noir, était tout plein de dieux ? oui vraiment, tant qu'il en peut tenir, tous couchés les uns ſur les autres en attendant qu'on les mange ; tous les jours la table eſt dreſſée, comme vous voyez, la nappe eſt miſe, & tout homme qui ſe ſent en appétit ſpirituel, peut venir ſe régaler dévotement. -- Le matin & l'après midi ? -- Le matin ſeulement. -- Ah je comprends, vous ne mangez votre DIEU qu'à déjeûner : & dans tous vos temples eſt-ce la même choſe ? n'en doutez pas ; dans tous les pays où notre religion eſt établie, il ſe conſomme peut-être, bon an, mal an, cent ou deux cents millions de dieux. Répétez ce nombre juſqu'à la fin du monde, ajoutez-y le grand nombre de ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis l'établiſſement de notre culte, vous verrez des milliards de milliards de morceaux de pâte, de dieux, de métamorphoſes, de prodiges & d'eſtomacs humains changés en temples de la divinité. Ah ! monſieur, l'admirable religion ! nos champs ſont couverts de moiſſons, & il n'y a pas un ſeul grain de bled qui ne puiſſe au beſoin devenir un DIEU. -- Vous n'en dites pas aſſez, meſſieurs ; car d'après vos principes, vous n'avez qu'à briſer en particules inſenſibles tous les morceaux de pâte, le tout ſans faire aucun mal à votre DIEU, (car ce ſerait bien dommage,) & en ce cas, vous multipliez vos dieux comme les ſables de la mer. Je découvre encore que, comme il y a dans le ſein de la terre une infinité de portions de matières qui peuvent devenir du bled & de la farine, toutes ces multitudes innombrables de particules n'attendent qu'un heureux haſard pour être autant de dieux ; j'apperçois dans un tas de fumier des milliers d'êtres divins poſſibles ; vos latrines mêmes en regorgent, & il n'y a pas une partie de vos cadavres qui ne puiſſe à ſon tour devenir une divinité. --

On ne peut pas mieux raiſonner, dirent-ils alors :

vous avez saisi toute la fécondité des principes. -- Mais, repris-je aussi-tôt, il me reste une question à vous faire: quand vous avez mangé votre DIEU, vous êtes donc vous-mêmes autant de dieux ambulans: & s'il plaisait à un de vos prêtres de se nourrir uniquement de cette pâte divine, tout son corps à la longue ne serait donc plus qu'une coagulation de dieux; & s'il allait à la garde-robe, ses excrémens seraient encore des dieux, & vous tiendriez sans doute à grand honneur de les manger? -- Vous vous trompez ici, me dirent-ils froidement. -- Mais, messieurs, comment la chose peut-elle n'être pas ainsi? j'ai bien voulu ne pas contester la destruction & l'anéantissement de votre pâte, de votre eau & de votre vin; mais DIEU ne peut être ni détruit, ni anéanti; & s'il ne peut l'être, ma conséquence est nécessaire & évidente. Puisque vous mangez DIEU, ou vous le digérez, ou vous le rendez par les selles, pardonnez-moi le terme. -- Ni l'un ni l'autre, me dirent-ils: notre DIEU, il est vrai, prend un singulier plaisir à être mangé: on ne peut rien faire qui lui soit plus agréable. -- A la bonne heure, on ne dispute pas des goûts. -- mais, monsieur, de ce qu'il aime à entrer dans notre bouche, il ne s'ensuit pas qu'il veuille s'enterrer dans notre estomac, ni sortir par notre derrière; notre DIEU est décent, & nous vous prions de croire qu'il n'habita jamais dans un pot de chambre: écoutez bien comment la chose se passe. Aussi-tôt que DIEU est descendu dans notre estomac, la pâte, l'eau, & le vin renaissent, & il n'est plus question de DIEU. -- Il sort sans doute par en-haut ou par en-bas? -- il ne sort point. -- Il reste donc? il ne reste pas non plus. -- Que devient-il donc? car enfin il faut qu'il sorte ou qu'il reste, ou bien qu'il s'anéantisse; & je vous avoue qu'un DIEU qui s'anéantit, ne m'en impose point du tout, & qu'il me donne très-mauvaise opinion de lui. -- Prenez garde à ce que vous dites; notre DIEU ne s'anéantit point. -- Eh bien! je ne veux pas disputer,

je me bornerai à une expreſſion, qui pourra peut-être vous ſatisfaire : il a d'abord eſcamoté le pain & le vin, & il finit par s'eſcamoter lui-même. — Le terme n'eſt pas noble, mais nous voulons bien vous le paſſer, puiſqu'il ne rend pas mal l'idée que nous avons de cet adorable myſtère : d'ailleurs il s'agit de vous gagner à notre ſainte religion, nous vous devons quelque condeſcendance. Ne vous ſentez-vous pas merveilleuſement édifié ; notre DIEU ne vous paraît-il pas grand & ſublime ; ſa doctrine, ſa vie, ſes myſtères, tout ne vous ſemble-t-il pas marqué au coin de la divinité?

J'héſitais à répondre : allons, mon cher enfant, reprirent-ils, ſoumettez-vous, ne réſiſtez plus. Je craignais de les choquer ; je ne diſais mot : alors ils me prièrent avec beaucoup de politeſſe de permettre que l'on verſât quelques gouttes de cette eau ſur ma tête. Je ſuis complaiſant de mon naturel ; je ne fis aucune difficulté d'y conſentir, d'autant plus qu'ils paraiſſaient le ſouhaiter avec beaucoup d'empreſſement. L'eau fut verſée, ils m'eſſuyèrent enſuite très-proprement ; ils me ſautèrent au cou, ils s'écriaient, vous êtes notre frère, vous êtes chrétien.

Toute cette cérémonie finit par un grand dîner ; un des chapelains prit beaucoup d'amitié pour moi en buvant ; il me dit le ſecret de l'égliſe. Toutes ces inepties, dit-il, furent inventées par des fanatiques, & protégées par des fripons : les uns & les autres trouvèrent leur compte à tromper les hommes : les énergumènes nourriſſaient leur orgueil en faiſant des proſélytes : les gens adroits mirent l'argent des uns & des autres dans leurs poches. Quand la folie & l'intérêt ſe joignent enſemble, cela va loin ; la raiſon eſt venue trop tard, elle n'a pu réſiſter au torrent, & nous ſerons le peuple le plus abſurde de la terre, juſqu'à ce qu'enfin la voix des honnêtes gens qui déteſtent ces infamies, puiſſe ſe faire entendre.

Je levai les épaules de pitié! j'embraſſai mon homme, & je retournai bien vîte dans mon pays.

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI, monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique & romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, & votre église ne domine que sur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-tems.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par

l'amour de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien, n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'eſt-là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord; je ſuis bon catholique, & vous êtes bon philoſophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe & ſainte ni par des ſophiſmes & des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeſſes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la philoſophie; alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter des fagots, & de vous ſervir de fagots allumés au-lieu de raiſons, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte ſans doute ſur les preſtiges des fripons, & ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philoſophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du tems pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut de gros livres; & a moi il ne faut que quatre mots: *Sers* DIEU, *ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles, *contrains-les d'entrer*, (*a*) dont on abuse avec tant de barbarie, & celles-ci: *je suis venu apporter le glaive & non la paix*, (*b*) & celles-là encore: *que celui qui n'écoute pas l'église, soit regardé comme un payen, ou comme un receveur des deniers publics;* (*c*) & cent maximes pareilles effraient le sens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre discours; (*d*) *je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point.* Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse & la bonté éternelle?

Le DIEU de tout l'univers qui se fait homme pour éclairer & pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire, (*e*) *je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Israel*, c'est-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout-au-plus?

Est-il possible que ce DIEU, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer, que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, & que les enfans en sont donc exempts?*

L'ABBÉ.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différens.

(*a*) Luc, chapitre XIV, v. 23.
(*b*) Matthieu, ch. X, v. 34.
(*c*) Matth. chap. XVIII, v. 17.
(*d*) Matth. chapitre VIII, v. 10.
(*e*) Matth. chapitre XV, v. 24.
(*f*) Idem, chapitre XVII, v 24, 25, 26.

LE COMTE.

Juſte ciel ! qu'eſt-ce qu'un dieu qui a beſoin de commentaire, & à qui on fait dire perpétuellement le pour & le contre ? Qu'eſt-ce qu'un légiſlateur qui n'a rien écrit, qu'eſt-ce que quatre livres divins dont la date eſt inconnue, & dont les auteurs ſi peu avérés ſe contrediſent à chaque page.

L'ABBÉ.

Tout cela ſe concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du diſcours ſur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que *Jeſus* a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère Raka (*a*), comme vos théologiens font tous les jours. Il dit (*b*) qu'il eſt venu pour accomplir la loi de Moïſe que vous avez en horreur. (*c*) Il demande avec quoi on ſalera ſi le ſel s'évanouit ? (*d*) Il dit que bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le royaume des cieux eſt à eux. (*e*) Je ſais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le bled (*f*) pourriſſe & meure en terre pour germer ; que le royaume des cieux eſt un grain de moutarde, (*g*) que c'eſt de l'argent mis à uſure ; (*h*) qu'il ne faut pas donner à dîner à ſes parens quand ils ſont riches (*i*). Peut-être ces expreſſions avaient-elles un ſens reſpectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adore tout ce qui peut inſpirer la vertu ; mais ayez la

(*a*) Matthieu, chapitre V, v. 22.
(*b*) Idem.
(*c*) Idem, v. 17.
(*d*) Idem, v. 3.
(*e*) Idem, v. 13.
(*f*) I. Epître de Paul aux Corinthiens, ch. XV, v. 36.
(*g*) Luc, chap. XIII, v. 19.
(*h*) Matth. chap. XXV.
(*i*) Luc, chap. XIV, v. 12.

bonté de me dire ce que vous penſez d'un autre paſſage que voici.

« C'eſt DIEU qui m'a formé. DIEU eſt partout & » dans moi : oſerai-je le ſouiller par des actions cri- » minelles & baſſes, par des paroles impures, par d'in- » fames deſirs ?

» Puiſſai-je, à mes derniers momens, dire a DIEU, » ô mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je » ſouffriſſe, j'ai ſouffert avec réſignation : tu as voulu » que je fuſſe pauvre, j'ai embraſſé la pauvreté. Tu » m'a mis dans la baſſeſſe, & je n'ai point voulu la » grandeur. Tu veux que je meure, je t'adore en mou- » rant. Je ſors de ce magnifique ſpectacle en te rendant » grace de m'y avoir admis pour me faire contempler » l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela eſt admirable, dans quel père de l'égliſe avez-vous trouvé ce morceau divin ? eſt-ce dans St. Cyprien, dans St. Grégoire de Nazianze, ou dans St. Cyrille ?

LE COMTE.

Non, ce ſont les paroles d'un eſclave païen nommé Epictète, & l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais penſé autrement que cet eſclave.

L'ABBÉ.

Je me ſouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneſſe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreſſion : je vous avouerai même que les loix de Zaleucus, de Carondas, les conſeils de Confucius, les commandemens moraux de Zoroas, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la ſageſſe pour le bonheur du genre-humain ; il me ſemblait que DIEU avait daigné honorer ces grands-hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes or

dinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Ciceron & plus de sagacité à Archimède qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie, ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin & un séraphin, entre la grace efficace à laquelle on ne peut résister, & la grace suffisante qui ne suffit pas : ils ignoraient que DIEU était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah ! monsieur le comte, si les Scipions, les Cicerons, les Catons, les Epictètes, les Antonins avaient su que le père *a engendré le fils*, *& qu'il ne l'a pas fait*, *que l'esprit n'a été ni engendré ni fait*, *mais qu'il procède par spiration tantôt du père & tantôt du fils*, *que le fils a tout ce qui appartient au père*, *mais qu'il n'a pas la paternité* : Si, dis-je, les anciens nos maîtres en tout avaient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force, enfin s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procuré aux hommes ! la consubstantiabilité surtout, monsieur le comte ! la transsubstantiation ! font de si belles choses ! plût-au-ciel que Scipion, Ciceron & Marc-Aurèle eussent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la sorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conscience, entre nous & devant DIEU, si vous pensez que les ames de ces grands-hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps qui sera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être syndics de la sorbonne & grands vicaires de monseigneur l'archevêque ?

L'ABBÉ.

Vous m'embarraſſez beaucoup ; *car hors de l'égliſe point de ſalut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'égliſe, qu'il ſoit comme un païen ou comme un fermier général (*a*). Scipion & Marc-Aurèle n'ont point écouté l'égliſe ; ils n'ont point reçu le Concile de Trente : leurs ames ſpirituelles ſeront rôties à jamais ; & quand leurs corps diſperſés dans les quatre élémens ſeront retrouvés, ils ſeront rôtis à jamais auſſi avec leurs ames. Rien n'eſt plus clair, comme rien n'eſt plus juſte : cela eſt poſitif.

D'un autre côté, il eſt bien dur de brûler éternellement Socrate, Ariſtide, Pythagore, Epictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de François Ravaillac qui mourut en bon chrétien, bien confeſſé, & muni d'une grace efficace ou ſuffiſante. Je ſuis un peu embarraſſé dans cette affaire ; car enfin je ſuis juge de tous les hommes : leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à ſauver Ravaillac & à damner Scipion.

Il y a une choſe qui me conſole, c'eſt que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons : nous liſons dans les actes de Ste. Thècle, grande théologienne, diſciple de St. Paul, laquelle ſe déguiſa en homme pour le ſuivre, qu'elle délivra de l'enfer ſon amie Faconille qui avait eu le malheur de mourir païenne. (*b*)

Ce grand St. Jean Damaſcène rapporte que le grand St. Macaire, le même qui obtint de DIEU la mort

(*a*) Matthieu chap. XVIII, v. 17.

(*b*) Voyez *Damaſcene orat. de iis qui in pace dormierunt*, page 585.

d'Arius par ſes ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen ſur ſon ſalut; le crâne lui répondit que les prières des théologiens ſoulageaient infiniment les damnés. (*a*)

Enfin nous ſavons de ſcience certaine que le grand St. Grégoire pape tira de l'enfer l'ame de l'empereur Trajan (*b*): ce ſont là de beaux exemples de la miſéricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer par vos ſaintes prières Henri IV qui mourut ſans ſacrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confeſſé; mais mon embarras eſt de ſavoir comment ils vivront enſemble, & quelle mine ils ſe feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner ſe refroidit; voilà Mr. Freret qui arrive; mettons-nous à table; vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

(*a*) *Apud Grab. ſpicileg. pp. t.* 1.

(*b*) *Eucholog. c.* 96. *& alii græc. Damaſcen.* page 588.

SECOND ENTRETIEN.

Pendant le dîner.

L'abbé Couet.

Ah ! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne ! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'église ? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avait pas le pied fendu (*a*) : c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon (*b*).

La comtesse.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé ; dites-moi de grace ce que c'est qu'un ixion ?

L'abbé

Je n'en sais rien, madame, mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au-lieu de se gorger de saumon & d'esturgeon, pêche mortellement ; que son ame sera brûlée en attendant son corps, & que quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout-à-l'heure.

La comtesse.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équi-

(*a*) Deutéron. chap. XIV, v. 7. (*b*) Idem, v. 12 & 13.

table ; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage Voudriez-vous une aile de ce perdreau ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi ; *Jesus-Christ* a dit, mangez ce qu'on vous présentera (*a*). Mangez, mangez, que l'honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ.

Ah ! devant vos domestiques, un vendredi qui est le lendemain du jeudi ! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour *Jesus-Christ ?*

L'ABBÉ.

Il est bien vrai que notre sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux ; il nous a donné tout pouvoir sur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon DIEU ! que cela est édifiant ! & qu'on voit bien que votre religion est divine !

L'ABBÉ.

Si divine, que dans le pays même où l'on faisait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on faisait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'église en use encore ainsi quelquefois, tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes. -- A boire.

(*a*) Luc, chapitre X, v. 8.

LE COMTE.

A propos, monsieur le grand vicaire, votre église permet-elle qu'on épouse les deux sœurs?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois? non; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre sainte église. La sainte église juive notre mère, que nous détestons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le lévitique de se marier à la veuve de son frère, (*a*) elle l'ordonne expressément dans le deutéronome; (*b*) & la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur; car vous savez que quand Ammon fils du chaste roi David viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique & avisée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à notre père, & il ne vous refusera pas* (*c*).

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs, ou la sœur de son frère, la chose varie selon les tems, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre Henri VIII avec la sœur du prince Arthur son frère, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en prison une seconde fois, & ne le fît déclarer bâtard comme il l'était. Mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape, & monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire!

(*a*) Lévit. ch. XVIII, v. 16.
(*b*) Deutéron; ch. XII, v. 5.
(*c*) II. Rois, ch. XIII, v. 12 & 13.

LA COMTESSE.

Eh bien, Mr. Freret, vous ne répondez rien à ces beaux discours! vous ne dites rien!

MR. FRERET.

Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte église catholique, apostolique & romaine? -- A boire.

MR. FRERET.

Pardieu je dirais que vous êtes des Juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous, & qui embourfez notre argent.

L'ABBÉ.

Des Juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

MR. FRERET.

Oui, des Juifs & des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre DIEU n'est-il pas né Juif? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif? (*a*) n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse? (*b*) n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux? n'appellez-vous pas encore du mot juif *Pâque* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans dans une musique diabolique des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand,

(*a*) Luc, chap. II, v. 22 & 39.

(*b*) Matth. chap. V, v. 17 & 18.

brigand, adultère & homicide, homme selon le cœur de DIEU ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appellez *monts de piété ?* & ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE.

Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le tems que vous leur persuadiez qu'Elie & l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout son bien à l'église *pour le remède de son ame, & pour n'être point rangés parmi les boucs.* Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi Mr. Freret nous appelle-t-il idolâtres ?

MR. FRERET.

Pourquoi, monsieur? demandez-le à St. Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui est en même tems le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à Ste. Claire qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples, à St. Genou qui guérit de la goutte, à St. Janvier dont le sang se liquéfie si solemnellement à Naples quand on l'approche de sa tête, à St. Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome (*a*).

(*a*) Voyage de Misson, tom. II, pag. 294 ; c'est un fait public.

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la vierge, le prépuce & le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Etre éternel est mort? vous enfin qui adorez d'un culte de lâtrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte de peur des souris? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sols, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appellez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre ensuite à son pot de chambre! & vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en DIEU? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Demiourgos, le maître des dieux & des hommes, & qui rendaient hommage à des dieux secondaires, sachez que Cérès, Pomone & Flore valent mieux que votre Ursule & ses onze mille vierges, & que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans Mr. Freret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh madame, je suis aguerri, je ne m'effraie pas pour si peu de chose; il y a long-tems que j'ai entendu faire tous ces raisonnemens contre notre mère sainte église.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appellait catin; elle lui répondit, il y a trente ans qu'on me le dit; & je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de *Jesus*, aux martyrs?

LE COMTE.

Ah! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles savent ce que mangea le prophète Ezéchiel à son déjeûner, (*a*) & qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla & d'Oliba (*b*), dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le DIEU des Juifs ordonne au prophète Osée de prendre une catin, (*c*) & de faire des fils de catin. Hélas! trouverez-vous

(*a*) Ezéch. chap. IV, v. 12.
(*b*) Idem, ch. XVI, & ch. XXIII, v. 20.
(*c*) Osée, ch. I, v. 2, & ch. III, v. 1 & 2.

autre chose dans ces misérables que du galimatias & des obscénités ?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joïl, d'un Habacuc, d'un Jérémiah ; sur quelques mots concernant Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Eliah par parenthèse n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties inférées dans leurs évangiles. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbécilles & assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation, quand *Jesus* prédit dans Luc : (*a*) *Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles, des bruits de la mer & des flots ; des hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance & grande majesté. En vérité je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, & plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. D'où vient que Paul dans son épître aux Thessaloniciens confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du seigneur au milieu de l'air*, &c.

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde, & de l'établissement d'un monde nouveau, était une chimère reçue alors chez presque

(*a*) Ch. II.

tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans Lucrèce au liv. IV. Vous la trouvez dans le premier livre des Métamorphoſes d'Ovide. Héraclite long-tems auparavant avait dit que ce monde-ci ſerait conſumé par le feu. Les ſtoïciens avaient adopté cette rêverie. Le demi-juifs, demi-chrétiens qui fabriquèrent les évangiles ne manquèrent pas d'adopter un dogme ſi reçu, & de s'en prévaloir. Mais comme le monde ſubſiſta encore long-tems, & que *Jeſus* ne vint point dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté au premier ſiècle de l'égliſe, ils dirent que ce ſerait pour le ſecond ſiècle : ils le promirent enſuite pour le troiſième ; & de ſiècle en ſiècle cette extravagance s'eſt renouvellée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf ſur le quai de l'école ; il montrait au peuple vers le ſoir un coq & quelques bouteilles de baume ; meſſieurs, diſait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le reſſuſciterai le moment d'après en votre préſence, mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il ſe trouvait toujours des gens aſſez ſimples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan ; mais comme il eſt tard, & que cette opération eſt digne du grand jour, ce ſera pour demain.

Deux membres de l'académie des ſciences eurent la curioſité & la conſtance de revenir pour voir comment le charlatan ſe tirerait d'affaire ; la farce dura huit jours de ſuite, mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le chriſtianiſme a duré huit ſiècles entiers. Après cela, monſieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

MR. FRERET.

Je ne vous conſeille pas de parler des miracles de Moïſe devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés,

les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiſtoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature, ſe ſerait conſervée chez toutes les nations. Les Grecs qui ont été inſtruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions ſurnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun hiſtorien ni Grec, ni Syrien, ni Egyptien, n'en a dit un ſeul mot. Flavien Joſeph, ſi bon patriote, ſi entêté de ſon judaïſme, ce Joſeph qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de ſa nation, n'en a pu trouver aucun qui atteſtât les dix plaies d'Egypte, & le paſſage à pied ſec au milieu de la mer, &c.

Vous ſavez que l'auteur du pentateuque eſt encore incertain; (*a*) quel homme ſenſé pourra jamais croire, ſur la foi de je ne ſais quel juif, ſoit Eſdras, ſoit un autre, de ſi épouvantables merveilles inconnues à tout le reſte de la terre? quand même tous vos prophètes Juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il ſerait impoſſible de les croire; mais il n'y a pas un ſeul de ces prophètes qui cite les paroles du pentateuque ſur cet amas de miracles; pas un ſeul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce ſilence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainſi le renverſement de la nature. Quel motif, quelle raiſon aurait pu avoir le DIEU des Juifs? était-ce de favoriſer ſon petit peuple? de lui donner une terre fertile? que ne lui donnait-il l'Egypte, au-lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les ſorciers de Pharaon? pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir tous les animaux, afin que les Iſraélites, au nombre de ſix cent trente mille combattans, s'enfuiſſent comme de lâches voleurs? pourquoi leur ouvrir le ſein

(*a*) Oſée, chap. I, v. 2, & chap. III, v. 1 & 2.

de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert ? vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises, vous avez trop de sens pour les admettre, & pour croire sérieusement à la religion chrétienne fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas sonder l'abyme de la providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent & ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple: nous n'interrogeons point DIEU; nous interrogeons des fous qui osent faire parler DIEU, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de *Jesus*. Le créateur de l'univers se serait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*a*) des nôces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable (*b*) sur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable (*c*) dans les corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier (*d*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues ?* croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe,

(*a*) Jean, chap. II, v. 9.
(*b*) Matth. chap. IV, v. 8.
(*c*) Idem, chap. VII., v. 32.
(*d*) Marc, chap. XI, v. 13.

s'il vous plaît ; laissez-moi faire mon métier ; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties & sur les miracles ; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu ; & Pascal, le patriarche de Port-Royal-des-Champs, a dit : *je crois volontiers aux faits dont les témoins se font égorger.*

MR. FRERET.

Ah monsieur, que de mauvaise foi & d'ignorance dans Pascal ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome la tête en-bas ? qui lui a dit que ce Barjone, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome & y ait parlé latin ? hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints, aurait été St. Pierre de Rome, & non pas St. Jean de Latran ; les papes n'y eussent pas manqué ; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même ; (*a*) sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit, que moyennant une telle explication, une lettre datée de Babylone, devait avoir été écrite à Rome.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur ressuscité à moitié par Simon, & entièrement par l'autre Simon Barjone. C'est lui qui met aux prises les deux Simons, dont l'un vole dans

(*a*) I. de St. Pierre, chap. V, v. 13.

les airs, & se casse les deux jambes par les prières de l'autre. C'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela est répété par un Marcel, par un Egésippe. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de *Jesus-Christ*, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu & de Marc, &c. &c. Vous le savez, monsieur, vous les avez lues sans doute ces archives infames du mensonge, que vous appellez fraudes pieuses, & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères pour le malheur du genre humain.

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme & le mensonge?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut? du moins ses mensonges ont été plus nobles, & son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit & combattu, & *Jesus* n'a su ni écrire, ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa, & votre *Jesus* a sué sang & eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle

eſt aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers tems, qu'entre vos uſages & ceux du roi Dagobert. Miſérables chrétiens ! non vous n'adorez pas votre *Jeſus*, vous lui inſultez en ſubſtituant vos nouvelles loix aux ſiennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos myſtères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices ſimples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq Janvier, par vos noëls diſſolus, dans leſquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la ſalue, le pigeon qui l'engroſſe, le charpentier qui en eſt jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'eſt pourtant ce ridicule que St. Auguſtin a trouvé divin ; il diſait : *je le crois, parce que cela eſt abſurde ; je le crois, parce que cela eſt impoſſible.*

MR. FRERET.

Eh ! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt perſécuteur ? que nous fait ſon galimatias théologique ? voudriez-vous que je reſpectaſſe cet inſenſé rhéteur, quand il dit dans ſon ſermon 22 que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'abſurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-ſimple que le chriſtianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les ſectes des anabaptiſtes & des quakers ſe ſont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cévennes ſe ſont formés,

comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

MR. FRERET.

Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte du plus probable des chaos des histoires de *Jesus*, écrites contre lui par les Juifs, & en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de sectes; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné ou sous le règne d'Hérode le grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous Hérode le tétrarque, comme le disent quelques évangiles, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très-obscurs, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des Galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples d'alors étaient insatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions de magie, comme le font aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de tems immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassait les diables avec la

fumée d'un poiſſon ſur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les Galiléens ſe vantèrent.

Les gentils étaient aſſez fanatiques pour convenir que les Galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges. Car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les diſciples de *Jeſus*. Si quelques malades guériſſaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'aſſurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils diſaient aux chrétiens, vous avez de beaux ſecrets, & nous auſſi; vous guériſſez avec des paroles, & nous auſſi; vous n'avez ſur nous aucun avantage.

Mais quand les Galiléens ayant gagné une nombreuſe populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'état, quand après avoir demandé la tolérance ils osèrent être intolérans, quand ils voulurent élever leur nouveau fanatiſme ſur les ruines du fanatiſme ancien, alors les prêtres & les magiſtrats Romains les eurent en horreur. Alors on réprima leur audace. Que firent-ils? ils ſuppoſèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent fauſſaires, ils ſe défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, juſqu'au tems où Conſtantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion ſur le trône. Alors les fripons furent ſanguinaires. J'oſe vous aſſurer que depuis le concile de Nicée juſqu'à la ſédition des Cévennes, il ne s'eſt pas écoulé une ſeule année où le chriſtianiſme n'ait verſé le ſang.

L'ABBÉ.

Ah! monſieur, c'eſt beaucoup dire.

MR. FRERET.

Non, ce n'eſt pas aſſez dire. Reliſez ſeulement l'hiſtoire eccléſiaſtique; voyez les donatiſtes & leurs adverſaires s'aſſommant à coups de bâton, les athanaſiens &

les ariens rempliſſant l'empire romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares chrétiens ſe plaindre amérement que le ſage empereur Julien les empêche de s'égorger & de ſe détruire. Regardez cette ſuite épouvantable de maſſacres, tant de citoyens mourans dans les ſupplices, tant de princes aſſaſſinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocens d'habitans d'un nouvel héniſphère tués comme les bêtes fauves dans un parc, ſous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens, & dans notre ancien hémiſphère les chrétiens immolés ſans ceſſe les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirans en foule dans les croiſades des Albigeois, dans les guerres des huſſites, dans celles des luthériens, des calviniſtes, des anabaptiſtes, à la St. Barthelemi, aux maſſacres d'Irlande & ceux du Piémont, à ceux des Cévennes, tandis qu'un évêque de Rome mollement couché ſur un lit de repos, ſe fait baiſer les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le défennuyer. DIEU m'eſt témoin que ce portrait eſt fidèle, & vous n'oſeriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque choſe de vrai. Mais comme diſait l'évêque de Noyon, ce ne ſont pas là des matières de table, ce ſont des tables des matières. Les dîners ſeraient trop triſtes ſi la converſation roulait long-tems ſur les horreurs du genre humain. L'hiſtoire de l'égliſe trouble la digeſtion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas la faute de la religion chrétienne, c'eſt celle des abus.

LE COMTE.

Cela ſerait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais ſi les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris ſon nom, a écrit, *ne ſuis-je pas en* (*a*) *droit de me faire nourrir & vetir par vous, moi, ma femme, ou ma ſœur?* Si l'égliſe a voulu toujours envahir, ſi elle a employé toujours toutes les armes poſſibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie & de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques dragmes pour leur ſubſiſtance; (*b*) s'il eſt évident que l'hiſtoire de l'égliſe eſt une ſuite continuelle de querelles, d'impoſtures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il eſt démontré que l'abus eſt dans la choſe même, comme il eſt démontré qu'un loup a toujours été carnaſſier, & que ce n'eſt point par quelques abus paſſagers qu'il a ſucé le ſang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout, je vous défie de me montrer une ſeule guerre excitée pour le dogme dans une ſeule ſecte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un ſeul homme perſécuté pour ſes opinions depuis Romulus juſqu'au tems où les chrétiens vinrent tout bouleverſer. Cette abſurde barbarie n'était réſervée qu'à nous. Vous ſentez en rougiſſant la vérité qui vous preſſe, & vous n'avez rien à répondre.

(*a*) I. aux Corinthiens, ch. IX, v. 4 & 5.

(*b*) Actes des apôtres; chap. V.

L'ABBÉ.

Auſſi je ne réponds rien. Je conviens que les diſputes théologiques ſont abſurdes & funeſtes.

MR. FRERET.

Convenez donc auſſi quil faut couper par la racine un arbte qui a toujours porté des poiſons.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a auſſi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les diſſentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruiſe la république. On peut réformer ſes loix.

LE COMTE.

Il n'en eſt pas d'un état comme d'une religion. Veniſe a réformé ſes loix, & a été floriſſante. Mais quand on a voulu réformer le catholiciſme; l'Europe a nagé dans le ſang. Et en dernier lieu quand le célèbre Locke voulant ménager à la fois les impoſtures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit ſon livre du chriſtianiſme raiſonnable, il n'a pas eu quatre diſciples; preuve aſſez forte que le chriſtianiſme & la raiſon ne peuvent ſubſiſter enſemble. Il ne reſte qu'un ſeul remède dans l'état où ſont les choſes; encore n'eſt-il qu'un palliatif; c'eſt de rendre la religion abſolument dépendante du ſouverain & des magiſtrats.

MR. FRERET.

Oui, pourvu que le ſouverain & les magiſtrats ſoient éclairés, pourvu qu'ils ſachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils penſent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laiſſer libres dans leur commerce

avec DIEU, & ne les enchaîner qu'aux loix dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magiſtrats qui ſoutiendront leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et ſi toutes les religions étant autoriſées, elles ſe battent toutes les unes contre les autres? ſi le catholique, le proteſtant, le Grec, le Turc, le juif ſe prennent par les oreilles en ſortant de la meſſe, du prêche, de la moſquée & de la ſynagogue?

MR. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les diſſipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération, que de leur envoyer des régimens; je voudrais commencer par inſtruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Inſtruire les hommes! que dites-vous, monſieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends. Vous penſez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis ſur une choſe que je lus hier dans l'hiſtoire de ces bons mahométans qui m'a beaucoup frappée. Aſſan fils d'Ali étant au bain, un de ſes eſclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante ſur le corps. Les domeſtiques

tiques d'Aſſan voulurent empaler le coupable. Aſſan, au-lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt piéces d'or. *Il y a*, dit-il, *un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui paient les ſervices, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompenſent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce diſcours ?

LE COMTE.

Je reconnais-là mes bons muſulmans du premier ſiècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

MR. FRERET.

Et moi, je ſuis faché qu'Aſſan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt piéces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéreſſées. J'aurais voulu qu'Aſſan eût été aſſez vertueux & aſſez humain pour conſoler le déſeſpoir de l'eſclave, ſans ſonger à être placé dans le paradis au troiſième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que ſi à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Liſbonne, de Rome & de Moſcou, on avait des converſations auſſi inſtructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIÈME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, madame, c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans ; n'eſt-ce pas grand dommage ?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui ſans doute ; & DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs ; c'eſt celle que ſelon vous pratiquaient Enoch, les Noachides & Abraham ; c'eſt celle que les lettrés Chinois ont conſervée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la juſtice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible qu'on ait abandonné une religion ſi pure & ſi ſainte pour les ſectes abominables qui ont inondé la terre ?

MR. FRERET.

En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eu en fait de vêtemens, de logement & de nourriture. Nous avons com-

mencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine & de soie filées, des maisons propres & commodes. Mais dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'état; & que depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure & digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du tems de votre Enoch, de votre Noé & de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise: C'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtsbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être des guerres aussi sanglantes pour rendre à la société humaine tous ces biens, qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'ai été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines, je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât

un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux & plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, & que les chefs de l'église tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ.

Il est bien mal-aisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si dans un tems de pluie vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de Ste. Geneviève par les rues pour avoir du beau tems.

MR. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites; la raison a déjà fait tant de progrès; que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse & celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables; & quoiqu'il soit dit que votre JESUS ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables, (*a*) aucun prêtre parmi nous n'est ni assez sou, ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de St. François sont devenues ridicules, & celles de St. Ignace peut-être seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse à la vérité au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer & par le poison, & qui sont retournés à l'église de Rome pour laquelle il ne travaillait pas: on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare: on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux & une simonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside

[*a*] Matth. chap. X, v. 8. Marc, chap. VI, v. 13.

si modique. Les hommes subjugués par la coutume ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles : mais que les papes aient l'insolence d'envoyer comme autrefois des légats *à latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs états en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere* : je ne désespérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-unies aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne dont les forces maritimes tiendraient seules avec avantage contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passé de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs états : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France sera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Et bien, quand vous aurez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verra plus de ridicules reliques, quand nous ne paierons plus à l'évêque de Rome un tribut honteux ; quand même on mépriserait assez la consubstantiabilité & la procession du St. Esprit par le père & par le fils, & la transubstantiation pour n'en plus parler, quand ces mystères resteraient ensevelis dans la somme de St. Thomas, & quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous esteriez encore chrétiens ; & c'est ce que vous n'ob-

tiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

MR. FRERET.

Est quadam prodire tenus si non datur ultrà.

Je vous dirai avec Horace, votre médecin ne vous donnera jamais la vue d'un lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de chrétien a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera DIEU sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin, sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Etre suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; & bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, & ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions & à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les console.

MR. FRERET.

Le culte raisonnable d'un DIEU juste qui punit & qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un DIEU juste est défigurée par des mensonges absurdes & par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison; & ce qui devrait effrayer le crime, l'encourage.

Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le DIEU dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes passions dans une ame faible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous soyez souillé, confessez-vous à moi, & tout vous sera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs siècles. Plongez-vous après cela dans de nouveaux crimes sept fois soixante-sept fois, & tout vous sera pardonné encore.* N'est-ce pas là véritablement induire en tentation? n'est-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même?

Les anciens avaient comme nous leur confession & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées; on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, & d'autant plus absurde que la chûte des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la genèse, ni dans l'évangile. C'est une ancienne fable de bracmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un DIEU rémunérateur & vengeur, dont on espérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtimens & des récom-

penſes, mais en étant perſuadés qu'il y en aura, parce que DIEU eſt juſte.

LE COMTE.

Il me ſemble que Mr. Freret a fait aſſez entendre comment la religion peut être un frein ſalutaire. Je veux eſſayer de vous prouver qu'une religion pure eſt infiniment plus conſolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illuſions des ames dévotes; je le crois; il y en a auſſi aux petites maiſons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel déſeſpoir certaines religieuſes paſſent leurs triſtes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres ſont le ſéjour du repentir; mais chez les hommes ſurtout, un cloître eſt le repaire de la diſcorde & de l'envie. Les moines ſont des forçats volontaires qui ſe battent en ramant enſemble; j'en excepte un très-petit nombre qui ſont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité DIEU a-t-il mis l'homme & la femme ſur la terre pour qu'ils traînaſſent leur vie dans des cachots ſéparés les uns des autres à jamais? Eſt-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; & moi je les plains. La plupart, au ſortir de l'enfance, ont fait pour jamais le ſacrifice de leur liberté, & ſur cent il y en a quatre-vingts au moins qui ſèchent dans l'amertume. Où ſont donc ces grandes conſolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier eſt conſolé ſans doute, mais c'eſt par ſon argent, & non par ſa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de ſon état. Il n'eſt heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'égliſe. Un père de famille ſage, réſigné à DIEU, attaché à ſa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus ſenſibles.

De plus tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raiſon des derviches, de marabouts, des faquirs, des bonzes. Ils ſont des pénitences cent fois plus rigoureuſes; ils ſe ſont voués à des auſtérités plus effrayantes; & ces chaînes de fer ſous leſquelles ils ſont courbés, ces bras toujours étendus dans la même ſituation, ces macérations épouvantables ne ſont rien encore en comparaiſon des jeunes femmes de l'Inde qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, dans le fol eſpoir de renaître enſemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les conſolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raiſonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre ſuprême ſans ſuperſtition. Laiſſez-là les cachots des couvens, laiſſez-là vos myſtères contradictoires & inutiles, l'objet de la riſée univerſelle. Prêchez DIEU & la morale, & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité ſur la terre.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort de cette opinion.

MR. FRERET.

Et moi auſſi ſans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien puiſqu'il faut vous dire mon ſecret, j'en ſuis auſſi.

Alors le préſident de Maiſons, l'abbé de St. Pierre, Mr. Du Fay, Mr. Du Marſay arrivèrent: & Mr. l'abbé de St. Pierre lut, ſelon ſa coutume, *ſes penſées du matin*, ſur chacune deſquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES

Détachées de Mr. l'abbé de St. Pierre.

LA plupart des princes, des miniſtres, des hommes conſtitués en dignité, n'ont pas le tems de lire; ils mépriſent les livres, & ils ſont gouvernés par un gros livre qui eſt le tombeau du ſens commun.

S'ils avaient ſu lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la ſuperſtition & l'ignorance ont cauſés. Si Louis XIV avait ſu lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes & leurs ſuppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'eſt fondé que ſur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du ſeul livre qui annonce leur religion : ils ont dit voilà votre loi, & nous vous défendons de la lire ; vous n'en ſaurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'eſt pas compréhenſible ; elle exiſte pourtant, & toute bible en langue qu'on parle eſt défendue à Rome ; elle n'eſt permiſe que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les uſurpations papales ont pour prétexte un miſérable jeu de mots, une équivoque de rues, une pointe qu'on fait dire à DIEU, & pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre, & ſur cette pierre je fonderai mon aſſemblée.*

Si on savait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les protestans, par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du pont-neuf, par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantise des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Espagne & le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, & ont l'inquisition par-dessus ; laquelle (supposé un enfer) serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie : les habitans des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands, sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire Romain, n'a laissé que de la misère & de la musique, des eunuques, des arlequins & des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appellée la Madone de Lorette ; & les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, & doit être proscrit à jamais.

Rien n'eſt plus utile au public qu'un curé qui tient regiſtre des naiſſances, qui procure des aſſiſtances aux pauvres, conſole les malades, enſevelit les morts, met la paix dans les familles, & qui n'eſt qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il ſoit au-deſſus du beſoin, & qu'il ne lui ſoit pas poſſible de déshonorer ſon miniſtère en plaidant contre ſon ſeigneur & contre ſes paroiſſiens, comme font tant de curés de campagne : qu'ils ſoient gagés par la province ſelon l'étendue de leur paroiſſe, & qu'ils n'aient d'autres ſoins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'eſt plus inutile qu'un cardinal. Qu'eſt-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger, dignité ſans fonction, & qui preſque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi aſſiſter les pauvres, ni de quoi ſe ſecourir lui-même ?

Le meilleur gouvernement eſt ſans contredit celui qui n'admet que le nombre des prêtres néceſſaires, car le ſuperflu n'eſt qu'un fardeau dangereux : le meilleur gouvernement eſt celui où les prêtres ſont mariés, car ils en ſont meilleurs citoyens ; ils donnent des enfans à l'état, & les élèvent avec honnêteté ; c'eſt celui où les prêtres n'oſent prêcher que la morale : car s'ils prêchent la controverſe, c'eſt ſonner le tocſin de la diſcorde.

Les honnêtes gens liſent l'hiſtoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des diſputes théologi-

ques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne faſſe ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? Oui, comme il y a eu des gens qui ſe ſont crus ſorciers.

Mr. Deſlandes, de l'académie des ſciences, qui vient de nous donner l'hiſtoire de la philoſophie, dit, au tome III, page 299, *La faculté de théologie me paraît le corps le plus mépriſable du royaume.* Il deviendrait un des plus reſpectables s'il ſe bornait à enſeigner DIEU & la morale ; ce ſerait le ſeul moyen d'expier ſes déciſions criminelles contre Henri III & le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au fauxbourg St. Médard peuvent aller loin, ſi Mr. le cardinal de Fleury n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix & défendre ſévèrement les miracles.

La bulle monſtrueuſe *Unigenitus* peut encor troubler le royaume. Toute bulle eſt un attentat à la dignité de la couronne & à la liberté de la nation.

La canaille créa la ſuperſtition, les honnêtes gens la détruiſent.

On cherche à perfectionner les loix & les arts. Peut-on oublier la religion !

Qui commencera à l'épurer ? ce ſont les hommes qui penſent. Les autres ſuivront.

N'eſt-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, & que les ſages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

LA *PROFESSION DE FOI* DES THÉISTES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

O VOUS qui avez ſu porter ſur le trône la philoſophie & la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enſeigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, & que la vérité puiſſe triompher comme vos armes.

Nous ſommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeller théiſtes; nous oſons en atteſter le DIEU unique que nous ſervons. Si l'on pouvait raſſembler tous ceux qui ſans examen ſe laiſſent entraîner aux divers dogmes des ſectes où ils ſont nés, s'ils ſondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur ſimple raiſon, la terre ſerait couverte de nos ſemblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme abſolument étranger au monde qui oſe nous démentir, quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, ſiégeans dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les égliſes, répandus dans toutes les pro-

feſſions, revêtus enfin de la puiſſance ſuprême.

Notre religion eſt ſans doute divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par DIEU même, par ce maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, & à nous; adore-moi & ſois juſte.

Notre religion eſt auſſi ancienne que le monde, puiſque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, ſoit que ces premiers hommes ſe ſoient appellés Adimo & Procriti dans une partie de l'Inde, & Brama dans l'autre, ou Prométhée & Pandore chez les Grecs, ou Oshireth & Isbeth chez les Egyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Eon; ſoit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam & d'Eve donnés à ces premières créatures dans la ſuite des tems par le petit peuple Juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un ſeul DIEU, auquel elles ont rendu un culte ſimple & ſans mêlange qui ne put être infecté d'abord de dogmes ſuperſtitieux.

Notre religion, ô grand homme! eſt donc la ſeule qui ſoit univerſelle, comme elle eſt la plus antique & la ſeule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille ſectes différentes, le théiſme eſt la baſe de vos édifices fantaſtiques; c'eſt ſur notre vérité que vous avez fondé vos abſurdités. Enfans ingrats, nous ſommes vos pères; & vous nous reconnaiſſez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de DIEU.

Nous adorons depuis le commencement des choſes la divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu & vengereſſe du crime; juſques-là tous les hommes ſont d'accord, tous répètent après nous cette confeſſion de foi.

Le centre où tous les hommes ſe réuniſſent dans tous les tems & dans tous les lieux eſt donc la vérité, & les écarts de ce centre ſont donc le menſonge.

QUE DIEU EST LE PERE DE TOUS LES HOMMES.

Si DIEU a fait les hommes, tous lui ſont également chers, comme tous ſont égaux devant lui ; il eſt donc abſurde & impie de dire que le père commun a choiſi un petit nombre de ſes enfans pour exterminer les autres en ſon nom.

Or les auteurs des livres juifs ont pouſſé leur extravagante fureur juſqu'à oſer dire que dans des tems très-récens par rapport aux ſiècles antérieurs, le DIEU de l'univers choiſit un petit peuple barbare eſclave chez les Egyptiens, non pas pour le faire régner ſur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injuſtes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cent cinquante mille de Memphis égorger, exterminer de petites peuplades voiſines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, & ſur leſquelles il n'avait pas plus de droit que ſur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur ; donc ils ont écrit des livres abſurdes & impies.

Dans ces livres, remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de ſept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus mépriſables que les contes arabes & perſans, il eſt rapporté que le DIEU de l'univers deſcendit dans un buiſſon pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans, *ôtez vos ſouliers .... que chaque femme de votre horde demande à ſa voiſine, à ſon hôteſſe des vaſes d'or & d'argent, des robes, & vous volerez les Egyptiens.* (*a*) *Et je vous prendrai pour mon peuple & je ſerai votre* DIEU. (*b*)

Et

(*a*) Exode, chap. III. (*b*) Ibid. chap. VI.

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi. (*a*)

Si vous obſervez mon pacte, vous ſerez mon peuple particulier ſur tous les autres peuples. (*b*)

Joſué parle ainſi expreſſément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de ſervir Adonaï, l'option vous eſt donnée, choiſiſſez aujourd'hui ce qu'il vous plaira; voyez qui vous devez ſervir, ou les dieux que vos pères ont adoré dans la Méſopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez.* (*c*)

Il eſt bien évident par ces paſſages & par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaiſſaient pluſieurs dieux; que chaque peuplade avait le ſien; que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il eſt même dit dans Ezéchiel, dans Amos, dans le diſcours de St. Etienne, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu Adonaï dans le déſert, mais Remphan & Kium.

Le même Joſué continue & leur dit : *Adonaï eſt fort & jaloux.*

N'eſt-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux réconnurent dans leur Adonaï une eſpèce de roi inviſible au peuple, viſible aux chefs du peuple, jaloux des rois voiſins, & tantôt vainqueur, tantôt vaincu ?

Qu'on remarque ſurtout ce paſſage des juges : *Adonaï marcha avec Juda & ſe rendit maître des montagnes, mais il ne put exterminer les habitans des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faulx.* (*d*)

Nous n'inſiſterons pas ici ſur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jéruſalem les peuples avaient comme à Babylone des chars de guerre dans un malheureux

(*a*) Ibid. chap. VII.
(*b*) Ibid. chap. XIX.
(*c*) Joſué, chap. XXIV.
(*d*) Juges, chap. I.

pays où il n'y avait que des ânes ; nous nous bornons à démontrer que le DIEU des Juifs était un dieu local qui pouvait quelque chose sur les montagnes, & rien sur les vallées : idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées & les fleuves.

Et si on vous objecte que dans le premier chapitre de la genèse, DIEU a fait le ciel & la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens très-antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie, que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut surtout bien remarquer que l'aventure d'Adam & d'Eve n'est rappellée dans aucun des livres hébreux, & que le nom d'Eve ne se trouve que dans Tobie qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes, & par les savans catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu Juif n'était qu'un dieu local, la voici. Un brigand nommé Jephté, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : *Ce que possède Chamos votre dieu ne vous appartient-il pas de droit ? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires.* (*a*)

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre ; c'est bien en vain que le trop simple Calmet veut après des commentateurs de mauvaise foi éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple Juif, ainsi que tant de grandes nations avaient leurs dieux particuliers ; c'est ainsi que Mars combattit pour les Troyens, & Minerve pour les Grecs ; c'est ainsi que parmi nous St. Denis est le

(*a*) Ibid. chap. II.

protecteur de la France, & que St. George l'a été de l'Angleterre. C'eſt ainſi que partout on a déshonoré la divinité.

DES SUPERSTITIONS.

Que la terre entière s'élève contre nous, ſi elle l'oſe; nous l'appellons à témoin de la pureté de notre ſainte religion. Avons-nous jamais ſouillé notre culte par aucune des ſuperſtitions que les nations ſe reprochent les unes aux autres? On voit les Perſes, plus excuſables que leurs voiſins, vénérer dans le ſoleil l'image imparfaite de la divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens ſacrifient aux vents; la Grèce & Rome ſont inondées de dieux & de fables; les Syriens adorent un poiſſon. Les Juifs dans le déſert ſe proſternent devant un ſerpent d'airain: ils adorèrent réellement un coffre que nous appellons arche, imitant en cela pluſieurs nations qui promenaient leurs petits marmouſets ſacrés dans des coffres, témoin les Egyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il eſt parlé dans l'âne d'or d'Apulée (*a*); témoin le coffre ou l'arche de Troye qui fut pris par les Grecs & qui tomba en partage à Euripide. (*b*)

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron, & un boiſſeau de manne étaient conſervés dans leur ſaint coffre, deux bœufs le traînaient dans une charrette, le peuple tombait devant lui la face contre terre; & n'oſait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix Juifs, pour avoir porté la vue ſur ſon coffre, & ſe contenta de donner des hémorroïdes aux Philiſtins qui avaient pris ſon coffre, & d'envoyer des rats dans leurs champs (*c*)

(*a*) Apul. liv. IX & XI.
(*b*) Pauſanias, liv. VII.
(*c*) Premier liv. des Rois ou de Samuel, chap. V. & VI.

juſqu'à ce que ces Philiſtins lui euſſent préſenté cinq figures de rats d'or, & cinq figures de trou du cu d'or' en lui rendant ſon coffre. O terre ! ô nations ! ô vérité ſainte ! eſt-il poſſible que l'eſprit humain ait été aſſez abruti pour imaginer des ſuperſtitions ſi infames & des fables ſi ridicules !

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur DIEU même, conſervaient pourtant dans leur ſanctuaire, dans leur ſaint des ſaints; deux chérubins qui avaient des faces d'hommes & des muffles de bœufs avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, & en même tems de plus puérile ? n'eſt-il pas bien agréable à l'Etre des êtres de brûler ſur une pierre des boyaux & des pieds d'animaux? (*a*) qu'en peut-il réſulter, qu'une puanteur inſupportable ? Eſt-il bien divin de tordre le cou à un oiſeau, de lui caſſer une aile, de tremper un doigt dans le ſang & d'en arroſer ſept fois l'aſſemblée ? (*b*)

Où eſt le mérite de mettre du ſang ſur l'orteil de ſon pied droit, & au bout de ſon oreille droite, & ſur le pouce de la main droite ? (*c*)

Mais ce qui n'eſt pas ſi puérile, c'eſt ce qui eſt raconté dans une très-ancienne vie de Moïſe écrite en hébreu & traduite en latin. C'eſt l'origine de la querelle entre Aaron & Coré.

» Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, elle la » tondit pour la première fois; auſſi - tôt Aaron arrive, » & emporte la toiſon en diſant, les prémices de la » laine appartiennent à DIEU. La veuve en pleurs vient » implorer la protection de Coré, qui ne pouvant obte- » nir d'Aaron la reſtitution de ſa laine, en paie le prix » à la veuve. Quelque tems après, ſa brebis fait un » agneau, Aaron ne manque pas de s'en emparer. Il eſt

(*a*) Lévit. chap. I.
(*b*) Ibid. chap. IV.
(*c*) Lévit. chap. VIII.

» écrit, dit-il, que tout premier né appartient à DIEU. » La bonne femme va se plaindre à Coré, & Coré » ne peut obtenir justice pour elle. La veuve outrée tue » sa brebis. Aaron revient sur le champ, prend le ven- » tre, l'épaule & la tête, selon l'ordre de DIEU. La » veuve au désespoir dit anathême à sa brebis. Aaron » dans l'instant revient l'emporter toute entière (*a*); » tout ce qui est anathême, dit-il, appartient au pon- » tife ». Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres. Nous entendons les prêtres de l'antiquité; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il y en a de sages & de charitables, pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés Chinois qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regadez ces malheureux Egyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais & leurs temples ont rendu si célèbres; c'est aux pieds de ces monumens presque éternels qu'ils adoraient des chats & des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de DIEU qui a créé l'homme, créer DIEU à son tour, faire ce DIEU avec de la farine & quelques paroles, diviser ce DIEU en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un DIEU en chair & en os, créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du dieu; anéantir ce vin, manger ce dieu & boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Egyptiens.

(*a*) Page 165.

Si on vous racontait un pareil excès de bêtise & d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots & des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent & des sages qui se taisent. Que faisons-nous à l'aspect de ces sacrilèges! Nous prions l'Etre éternel pour ceux qui les commettent; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, & entrent dans le plan de sa providence.

DES SACRIFICES DE SANG HUMAIN.

Avons-nous jamais été coupables de la folie & horrible superstition de la magie qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, & aux prétendus dieux infernaux les membres sanglans de tant de jeunes gens & de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? aujourd'hui même encore, les habitans des rives du Gange, de l'Indus & des côtes du Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches & belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant après des siècles de théisme pur & sans tache substitué la superstition à l'adoration simple de l'Etre suprême, corrompirent leurs voies & encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de

cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à DIEU, & point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scytes, Persans, Egyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, & tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortilèges; ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpens, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyans qui faisaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables & guérirent les possédés avec la racine baraph en prononçant le mot Jaho, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Caldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de l'Exode, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attirés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïse. Ils changèrent leurs bâtons en serpens comme Moïse, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, &c. Ce ne fut que sur l'article des poulx qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie commune à toutes les nations disposa les hommes à une cruauté religieuse & infernale avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfans vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons pas mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la philosophie de l'histoire, (*a*) quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

« Si nous lisons l'histoire des Juifs écrite par un au-

[*a*] Phil. de l'hist, page 143.

» teur d'une autre nation, nous aurions peine à croire » qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, » qui soit venu par ordre exprès de DIEU immoler » sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, » égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieil- » lards & les enfans à la mammelle, & ne réserver » que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni » de son DIEU quand il avait été assez criminel pour » épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous » ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût » pu exister sur la terre : mais comme cette nation elle- » même nous rapporte tous ces faits dans ses livres » saints, il faut la croire.

» Je ne traite point ici la question si ces livres ont » été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en hor- » reur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés » par le DIEU créateur & père de tous les hommes ; je » ne puis en former aucun doute, ni me permettre » même le moindre raisonnement.

» Il est vrai que notre faible entendement ne peut » concevoir dans DIEU une autre sagesse, une autre » justice, une autre bonté que celle dont nous avons » l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu : ce n'est » pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au » simple historique.

» Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est ex- » pressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun » homme dévoué au Seigneur, *on ne pourra le racheter*, » *il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique chap. » XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on voit Jephté » immoler sa propre fille, le prêtre Samuël couper en » morceaux le roi Agag. Le pentateuque nous dit que » dans le petit pays de Madian, qui est environ de » neuf lieues quarrées, les Israélites ayant trouvé six cent » soixante-quinze mille brebis, soixante & douze mille » bœufs, soixante-un mille ânes, & trente-deux

» mille filles vierges, Moïse commanda qu'on massacrât » tous les hommes, toutes les femmes & tous les » enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux » seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarqua- » ble dans ce dévouement, c'est que ce même Moïse » était gendre du grand-prêtre des Madianites, Jéthro, » qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui » l'avait comblé de bienfaits.

» Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun, » ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied » sec, & ayant fait tomber au son des trompettes les » murs de Jérico, dévoué à l'anathême, il fit périr tous » les habitans dans les flammes; qu'il conserva seule- » ment Rahab la paillarde & sa famille qui avait caché » les espions du saint peuple; que le même Josué dévoua » à la mort douze mille habitans de la ville de Hai, qu'il » immola au Seigneur trente-un rois du pays, tous » soumis à l'anathême & qui furent pendus. Nous n'a- » vons rien de comparable à ces assassinats religieux dans » nos derniers tems, si ce n'est peut-être la St. Barthe- » lemi & les massacres d'Irlande.

» Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes » doutent que les Juifs aient trouvé six cent soixante » & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles » pucelles dans le village d'un désert au milieu des » rochers, & que personne ne doute de la St. Barthe- » lemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières » de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur » les étranges événemens de l'antiquité, & sur les rai- » sons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pou- » vait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le » peuple Cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathêmes barbares tant recommandés chez les Juifs; c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des

Arabes & des Turcs à JESUS-CHRIST. C'eſt ce fanatiſme qui enfanta les croiſades contre nos frères innocens appellés hérétiques ; c'eſt ce fanatiſme toujours teint de ſang qui produiſit la journée infernale de la St. Barthelemi ; & remarquez que c'eſt dans ce tems affreux de la St. Barthelemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux ſortiléges les empoiſonnemens & les meurtres, avoua dans ſon interrogatoire que le nombre de ceux qui ſe croyaient magiciens paſſait dix-huit mille, tant la démence de la magie eſt toujours compagne de la fureur religieuſe, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, & comme la famine produit ſouvent la peſte.

Maintenant qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un ſeul théiſte coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu ſavoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de DIEU.

On nous dira que les athées ſont dans les mêmes termes, qu'ils n'ont jamais été ni des ſorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas ! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils ſont, tout plongés dans une erreur monſtrueuſe, ſont encore meilleurs que les Juifs, les païens & les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéiſme, nous déteſtons la ſuperſtition barbare ; nous aimons DIEU & le genre humain ; voilà nos dogmes.

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES.

On a tant prouvé que la ſecte des chrétiens eſt la ſeule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer & la flamme dans les mains, à penſer comme elle, que ce n'eſt plus la peine de le redire. On nous objecte en vain

que les mahométans ont imité les chrétiens ; cela n'eſt pas vrai. Mahomet & ſes Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient perſécutés ; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze dragmes par tête, tribut dont on pouvait ſe racheter en embraſſant la religion muſulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Eſpagne & la province Narbonnoiſe, ils leur laiſsèrent leur religion & leurs loix. Ils laiſſent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaſte empire. Vous ſavez, grand prince, que le ſultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens Grecs, & pluſieurs évêques. Vous ſavez que ces chrétiens portent leur DIEU en proceſſion librement dans les rues de Conſtantinople, tandis que chez les chrétiens il eſt de vaſtes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout paſteur calviniſte qui prêche, & aux galères quiconque les écoute. O nations ! comparez & jugez.

Nous prions ſeulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excelleut qui a paru depuis peu, intitulé. *Conſeils raiſonnables*, &c.

» Vous parlez toujours de martyrs. Eh ! Monſieur, ne » ſentez-vous pas combien cette miſérable preuve s'élève » contre nous ? Inſenſés & cruels que nous ſommes ; quels » barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares » ancêtres ? Ah monſieur, vous n'avez donc pas voyagé ? » Vous n'avez pas vu à Conſtance la place où Jérôme de » Prague dit à un des bourreaux du concile qui voulait » allumer ſon bûcher par derrière ? *Allume par devant, ſi* » *j'avais craint les flammes je ne ſerais pas venu ici.* » Vous n'avez pas été à Londres, où parmi tant de victimes que fit brûler l'infame reine Marie fille du tyran » Henri VIII, une femme accouchant au pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère par l'ordre d'un » évêque.

» Avez-vous jamais paſſé dans Paris par la Grève où

» le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chance-
» lier, chanta des cantiques avant son supplice? Savez-
» vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par
» une jeune femme de qualité nommée madame de la
» Caille, qui fut brûlée quelques jours après lui? Elle
» était chargée de fers dans un cachot voisin du sien,
» & ne recevait le jour que par une petite grille prati-
» quée en-haut dans le mur qui séparait ces deux cachots.
» Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie
» contre ses juges par les formes des loix. *Laissez-là*,
» lui cria-t-elle, *ces indignes formes*; *craignez-vous de*
» *mourir pour votre* DIEU?

» Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jésuite
» Daniel n'a garde de rapporter, & ce que d'Aubigné &
» les contemporains nous certifient.

» Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent
» exécutés à Lyon dans la place des Terreaux depuis
» 1546? Faut-il vous faire voir mademoiselle de Cagnon
» suivant dans une charette cinq autres charrettes char-
» gées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils
» avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût
» changer du pain en DIEU. Cette fille malheureusement
» persuadée que la religion réformée est la véritable,
» avait toujours répandu des largesses parmi les pauvres
» de Lyon. Ils entouraient en pleurant la charette où
» elle était traînée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-
» ils, *nous ne recevrons plus d'aumône de vous. Eh*
» *bien*, dit-elle, *vous en recevrez encore*, & elle leur
» jeta ses mules de velours que ses bourreaux lui avaient
» laissées.

» Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris, elle
» fut couverte sous François I de corps réduits en cendre.
» Savez-vous comme on les faisait mourir? on les sus-
» pendait à de longues bascules qu'on élevait & qu'on
» baissait tour-à-tour sur un vaste bûcher, afin de leur
» faire sentir plus long-tems toutes les horreurs de la

» mort la plus douloureuſe. On ne jetait ces corps ſur » les charbons ardens que lorſqu'ils étaient preſqu'entiè- » rement rôtis, & que leurs membres retirés, leur peau » ſanglante & conſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage » défiguré ne leur laiſſaient plus l'apparence de la figure » humaine.

» Le jéſuite Daniel ſuppoſe ſur la foi d'un infame » écrivain de ce tems-là, que François I dit publique- » ment qu'il traiterait ainſi le dauphin ſon fils s'il don- » nait dans les opinions des réformés. Perſonne ne croira » qu'un roi qui ne paſſait pas pour un Néron ait jamais » prononcé de ſi abominables paroles. Mais la vérité eſt » que tandis qu'on faiſait à Paris ces ſacrifices de ſau- » vages qui ſurpaſſent tout ce que l'inquiſition a jamais » fait de plus horrible, François I plaiſantait avec ſes » courtiſans, & couchait avec ſa maîtreſſe. Ce ne ſont » pas là, monſieur, des hiſtoires de Ste. Potamienne, » de Ste. Urſule & des onze mille vierges; c'eſt » un récit fidèle de ce que l'hiſtoire a de moins incertain.

» Le nombre des martyrs réformés ſoit Vaudois, ſoit » Albigeois, évangéliques, eſt innombrable. Un nom- » mé Pierre Bergier fut brûlé à Lyon en 1552 avec » René Poyet parent du chancelier Poyet. On jeta » dans le même bûcher Jean Chambon, Louis Dimo- » net, Louis de Marſac, Etienne de Gravot, & cinq » jeunes écoliers. Je vous ferais trembler ſi je vous » faiſais voir la liſte des martyrs que les proteſtans ont » conſervée.

» Pierre Bergier chantait un pſeaume de Marot en » allant au ſupplice. Dites-nous en bonne foi ſi vous » chanteriez un pſeaume latin en pareil cas? Dites- » nous ſi le ſupplice de la potence, de la roue ou du » feu eſt une preuve de la religion? C'eſt une preuve » ſans doute de la barbarie humaine. C'eſt une preuve » que d'un côté il y a des bourreaux, & de l'autre des » perſuadés. »

» Non, ſi vous voulez rendre la religion chrétienne » aimable, ne parlez jamais de martyrs. Nous en avons » fait cent fois, mille fois plus que tous les païens. » Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit » des maſſacres des Albigeois, des habitans de Mérin- » dol, de la St. Barthelemi, de ſoixante ou quatre- » vingt mille Irlandais proteſtans égorgés, aſſommés, » pendus, brûlés par les catholiques; de ces millions » d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes » aux ordres de quelques moines. Nous frémiſſons, nous » gémiſſons; mais il faut le dire, parler de martyrs à des » chrétiens, c'eſt parler de gibets & de roues à des bour- » reaux & à des records ».

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier ſi jamais un théiſte a voulu forcer un homme d'une autre religion à embraſſer le théiſme, tout divin qu'il eſt. Ah! c'eſt parce qu'il eſt divin qu'il n'a jamais violenté perſonne. Un théiſte a-t-il jamais tué? Que dis-je, a-t-il frappé un ſeul de ſes inſenſés adverſaires? Encore une fois, comparez, & jugez.

Nous penſons enfin qu'il faut imiter le ſage gouvernement chinois, qui depuis plus de cinquante ſiècles offre à DIEU des hommages purs, & qui l'adorant en eſprit & en vérité, laiſſe la vile populace ſe vautrer dans la fange des étables des bonzes; il tolère ces bonzes, & il les réprime, il les contient ſi bien qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble ſous la domination Chinoiſe ni ſous la Tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or: que n'allons-nous y acheter la ſageſſe?

DES MŒURS.

Les mœurs des théiſtes ſont néceſſairement pures;

puiſqu'ils ont toujours le DIEU de la juſtice & de la pureté devant les yeux, le DIEU qui ne deſcend point ſur la terre pour ordonner qu'on vole les Egyptiens, pour commander à Oſée de prendre une concubine à prix d'argent & de coucher avec une femme adultère. (*a*)

Auſſi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham, nous ne nous enivrons point comme Noé. Et nos fils n'inſultent pas au membre reſpectable qui les a fait naître; nos filles ne couchent point avec leurs pères comme les filles de Loth, & comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons point nos ſœurs comme Ammon viola ſa ſœur Thamar; nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous applaniſſent la voie du crime en oſant nous abſoudre, de la part de DIEU de toutes les iniquités que ſa loi éternelle condamne. Plus nous mépriſons les ſuperſtitions qui nous environnent, plus nous nous impoſons la douce néceſſité d'être juſtes & humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels; ſecourons indiſtinctement: nous tendons des mains favorables aux ſuperſtitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il eſt injuſte & perfide envers ſes amis, ingrat envers ſes bienfaiteurs; ſi ſon orgueil inconſtant & féroce contriſte ſes frères, nous le déclarons indigne du ſaint nom de théiſte: nous le rejettons de notre ſociété; mais ſans lui vouloir de mal, & toujours prêts à lui faire du bien; perſuadés qu'il faut pardonner, & qu'il eſt beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne ſerait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théiſtes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conſpiration de Madrid, qui allumè-

(*a*) Oſée, chapitre premier.

rent les guerres de la fronde & des Guiſes en France, celle de trente ans dans notre Allemagne &c. &c. &c. Nous ſommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts ſans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens & les meilleurs ſujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force & qui ne raiſonne jamais, plus ſéparés encore des théologiens qui raiſonnent ſi mal, nous ſommes les ſoutiens des trônes que les diſputes eccléſiaſtiques ont ébranlés pendant tant de ſiècles.

Utiles à l'état, nous ne ſommes point dangereux à l'égliſe, nous imitons *Jeſus* qui allait au temple.

DE LA DOCTRINE DES THÉISTES.

Adorateurs d'un DIEU, amis des hommes, compatiſſans aux ſuperſtitions mêmes que nous réprouvons, nous reſpectons toute ſociété, nous n'inſultons aucune ſecte, nous ne parlons jamais avec dériſion, avec mépris de *Jeſus* qu'on appelle le *Chriſt;* au contraire nous le regardons comme un homme diſtingué entre les hommes par ſon zèle, par ſa vertu, par ſon amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconſidéré, qui fut la victime des fanatiques perſécuteurs.

Nous révérons en lui un théiſte Iſraélite, ainſi que nous louons Socrate qui fut un théiſte Athénien. Socrate adorait un DIEU & l'appellait du nom de *père*, comme le dit ſon évangéliſte Platon. *Jeſus* appella toujours DIEU du nom de *père*, & la formule de prière qu'il enſeigna, commence par ces mots ſi communs dans Platon, *notre père.* Ni Socrate ni *Jeſus* n'écrivirent jamais rien; ni l'un ni l'autre n'inſtitua une religion nouvelle. Certes, ſi *Jeſus* avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il eſt dit que *Jeſus* envoya ſes diſciples pour baptiſer, il ſe conforma à l'uſage. Le baptême était d'une très-haute

antiquité

antiquité chez les Juifs ; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Egyptiens & des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées, cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins, sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui parmi les Israélites aspiraient à une plus haute perfection, se faisaient baptiser dans le ourdain. *Jesus* lui-même se fit baptiser par Jean, quoiqu'aucun de ses apôtres ne fut jamais baptisé.

Si *Jesus* envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déjà très-long-tems que les Juifs croyaient guérir des possédés & chasser des diables. *Jesus* même l'avoue dans le livre qui porte le nom de Matthieu. (*a*) Il convient que les enfans même chassaient les diables.

Jesus à la vérité observa toutes les institutions judaïques ; mais par toutes ses invectives contre les prêtres de son tems, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, & qui lui attirèrent son supplice, il paraît qu'il faisait aussi peu de cas des superstitions judaïques que Socrate des superstitions athéniennes.

Jesus n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens ; il ne prononça jamais le mot de chrétien ; quelques-uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un Juif le créateur du ciel & de la terre, n'entra certainement jamais dans la tête de *Jesus*. Si on s'en rapporte aux évangiles, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être supplicié, *je vais à mon père qui est votre pere, à mon* DIEU *qui est votre* DIEU. (*b*)

Jamais Paul, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a

(*a*) Matthieu, chap. XII. (*b*) Jean, chap. XX.

parlé de *Jesus* que comme d'un homme choisi par DIEU même pour ramener les hommes à la justice.

Et *Jesus*, ni aucun de ses apôtres n'a dit qu'il eût deux natures & une personne avec deux volontés, que sa mère fût mère de DIEU, que son esprit fût la troisième personne de DIEU, & que cet esprit procédait du père & du fils. Si on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre évangiles, qu'on nous le montre, qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers tems au milieu des disputes les plus scandaleuses & des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui ? un adorateur de DIEU qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste; nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les tems, & qui par conséquent est la seule véritable.

QUE TOUTES LES RELIGIONS DOIVENT RESPECTER LE THÉISME.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte & éternelle religion du théisme, & les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions, qu'on les juge par l'histoire & par les faits; on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes qui crient toutes, *mortels, achetez chez moi, je suis la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'imposture.*

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre perpétuelle entre les chrétiens, tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, & tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme, tel qu'il est & tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes, sur cinquante évangiles apocryphes, sur les constitutions

apoſtoliques reconnues pour ſuppoſées, ſur des fauſſes lettres de *Jeſus*, de Pilate, de Tibère, de Sénèque, de Paul, ſur les ridicules récognitions de Clément, ſur l'impoſteur qui a pris le nom d'Harmas, ſur l'impoſteur Abdias, l'impoſteur Marcel, l'impoſteur Egéſippe, ſur la ſuppoſition de miſérables vers attribués aux ſibylles. Et après cette foule de menſonges vient une foule d'interminables diſputes.

Le mahométiſme plus raiſonnable en apparence & moins impur, annoncé par un ſeul prophète prétendu, enſeignant un ſeul DIEU, conſigné dans un ſeul livre authentique, ſe diviſe pourtant en deux ſectes qui ſe combattent avec le fer, & en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des bracmanes ſouffre depuis longtems un grand ſchiſme. Les uns tiennent pour le Charthabhad, les autres pour l'Othorabhad. Les uns croient la chûte des animaux céleſtes à la place deſquels DIEU forma l'homme; fable qui paſſa enſuite en Syrie, & même chez les Juifs du tems d'Hérode. Les autres enſeignent une coſmogonie contraire

Le judaïſme, le ſabiſme, la religion de Zoroaſtre rampent dans la pouſſière. Le culte de Tyr & de Carthage eſt tombé avec ces puiſſantes villes. La religion des Miltiades & des Périclès, celle des Paul Emile & des Catons ne ſont plus; celle d'Odin eſt anéantie, les myſtères & les monſtres d'Egypte ont diſparu; la langue même d'Oſiris devenue celle des Ptolomées, eſt ignorée de leurs deſcendans; le théiſme ſeul eſt reſté de bout parmi tant de viciſſitudes, & dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le DIEU qui en eſt l'auteur & l'objet éternel.

BÉNÉDICTIONS SUR LA TOLÉRANCE.

Soyez béni à jamais, ſir. Vous avez établi chez vous

la liberté de conscience. DIEU & les hommes vous en ont récompensé. Vos peuples multiplient, vos richesses augmentent, vos états prospèrent, vos voisins vous imitent, cette grande partie du monde devient plus heureuse.

Puissent tous les gouvernemens, prendre pour modèle cette admirable loi de la Pensilvanie, dictée par le pacifique Pen, & signée par le roi d'Angleterre Charles II, le 4 Mars 1681.

« La liberté de conscience étant un droit que tous les » hommes ont reçu de la nature, avec l'existence, il » est fermement établi que personne ne sera jamais forcé » d'assister à aucun exercice public de religion. Au con- » traire, il est donné plein pouvoir à chacun de faire » librement exercice public ou privé de sa religion, sans » qu'on le puisse troubler en rien, pourvu qu'il fasse » profession de croire un DIEU éternel, tout-puissant, » formateur & conservateur de l'univers. »

Par cette loi le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite, n'était alors composée que de cinq cents têtes, elle est aujourd'hui de trois cent mille. Nos Souabes, nos Salsbourgeois, nos Palatins, plusieurs autres colons de notre basse Allemagne, des Suédois, des Holstenois ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus belles & des plus heureuses villes de la terre, & la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante, sous la protection du théisme leur père qui ne détourne point les yeux de ses enfans, tout opposés qu'ils sont entr'eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix; tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocrisie oppriment encore les consciences dans tant

de provinces de notre Europe. Tant il eſt vrai que le théiſme eſt doux & que la ſuperſtition eſt barbare.

QUE TOUTE RELIGION REND TÉMOIGNAGE AU THÉISME.

Toute religion rend malgré elle hommage au théiſme, quand même elle le perſécute. Ce ſont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terreins fangeux ; mais la ſource eſt pure. Le mahométan dit, *je ne ſuis ni Juif, ni chrétien, je remonte à* Abraham ; *il n'était point idolâtre, il adorait un ſeul* DIEU. Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé qui adorait un ſeul DIEU. Que Noé parle, il confeſſera qu'il était de la religion de Seth ; & Seth ne pourra dire autre choſe, ſinon qu'il était de la religion d'Adam qui adorait un ſeul DIEU.

Le Juif & le chrétien ſont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, ſuivant leurs propres livres, le théiſme a régné ſur la terre juſqu'au déluge pendant 1656 ans, ſelon la vulgate, pendant 2262 ans, ſelon les ſeptante, pendant 2309 ans, ſelon les ſamaritains ; & qu'ainſi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théiſme a été la ſeule religion divine pendant 2513 années, juſqu'au tems où les Juifs diſent que DIEU leur donna une loi particulière dans un déſert.

Enfin, ſi le calcul du père Pétau était vrai, ſi, ſelon cet étrange philoſophe qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coups de plume, il y avait ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes ſur la terre deſcendans d'un ſeul fils de Noé, ſi les deux autres frères en avaient produit chacun autant, ſi par conſéquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cent milliards de fidèles, en l'an 285, après le déluge, & cela vers le tems de la naiſſance d'Abraham, ſelon Pétau, & ſi les

hommes en ce tems-là n'avaient pas corrompu leurs voies, il s'enſuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cent milliards de théiſtes, de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes ſur la terre.

REMONTRANCE A TOUTES LES RELIGIONS.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théiſme, religions nées de ſon ſein ? vous qui n'avez de reſpectable que l'empreinte de ſes traits défigurés par vos ſuperſtitions & par vos fables ? vous filles parricides qui voulez détruire votre père : quelle eſt la cauſe de vos continuelles fureurs ? craignez-vous que les théiſtes ne vous traitent comme vous avez traité le paganiſme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs ? raſſurez-vous, vos craintes ſont chimériques. Les théiſtes n'ont point de fanatiſme ; ils ne peuvent donc faire de mal ; ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuſes : répandus ſur la face de la terre, ils ne l'ont jamais troublée : l'antre le plus infect des moines les plus imbécilles, peut cent fois plus ſur la populace que tous les théiſtes du monde ; ils ne s'aſſemblent point, ils ne prêchent point, ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils ſouhaitent que les égliſes, les moſquées, les pagodes de tant de villages aient tous une ſubſiſtance honnête ; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne ſoient plus à leur aiſe pour avoir plus de ſoin des enfans nouveaux-nés, pour mieux ſecourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher : ils gémiſſent que ceux qui travaillent le plus, ſoient le moins récompenſés.

Peut-être ſont-ils ſurpris de voir des hommes voués par leurs ſermens à l'humilité & à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageans dans l'opulence & entourés

d'un faſte qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en ſecret, lorſqu'un prêtre d'un certain pays a impoſé des loix aux monarques & des tributs à leurs peuples ; ils deſireraient pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût abſolument indépendant ? mais ils ſe bornent à des ſouhaits : & ils n'ont jamais prétendu ramener la juſtice par la violence.

Tels ſont les théiſtes, ils ſont frères aînés du genre humain, & ils chériſſent leurs frères. Ne les haïſſez donc pas ; ſupportez ceux qui vous ſupportent ; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait ; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui eſt celui d'aimer DIEU & les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Conſtantinople, shérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, & vous leurs ſuppôts qui tendez vos mains & vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouiſſez tous en paix de vos biens & de vos honneurs, ſans haïr, ſans inſulter, ſans perſécuter les innocens, les pacifiques théiſtes, qui formés par DIEU même tant de ſiècles avant vous, dureront auſſi plus que vous dans la multitude des ſiècles.

RÉSIGNATION, ET NON GLOIRE A DIEU ; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRERE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entiérement ignorée, long-tems ensuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant & le plus antique de l'univers : on sait que par le dernier dénombrement fait sous l'empereur Cam-hi, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessous de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames ou soi-disant telles à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur sont de deux cent millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cent cinquante millions de la monnoie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'état consistent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille soldats. L'empereur a cinq cent soixante-dix mille chevaux, soit pour monter les gens de guerre, soit pour les voyages de la cour, soit pour les couriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays

n'eſt point gouvernée deſpotiquement, mais par ſix tribunaux principaux qui ſervent de frein à tous les tribunaux intérieurs.

La religion y eſt ſimple, & c'eſt une preuve inconteſtable de ſon antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine ſont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un DIEU unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Cam-hi écrivit & fit graver dans le frontiſpice de ſon temple ces propres mots : *Le Chang-Ti eſt ſans commencement & ſans fin ; il a tout produit ; il gouverne tout ; il eſt infiniment bon & infiniment juſte.*

Yont-Chin, fils & ſucceſſeur de Cam-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le Tien & l'homme une correſpondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits, &c.* (*a*).

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos, de tous les lettrés eſt d'autant plus belle, qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bronzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves & dans les greniers.

L'eſprit de tolérance qui faiſait le caractère de toutes les nations Aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple ; mais en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner : on les a traités comme on traite les charlatans ; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés & réprimés.

L'empereur Cam-hi avait accueilli avec une bonté ſingulière les bonzes jéſuites ; ceux-ci, à la faveur de quelques ſphères armillaires, des baromètres, des thermomè-

(*a*) Voyez la collection du jéſuite du Halde.

tres, des lunettes qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Cam-hi la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, & de dresser de sa main la requête de bonzes jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion : ce qui prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, & que les loix sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & surtout contre les jésuites, ainsi que nous avons vu depuis les parlemens de France requérir & ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine lorsque l'empereur Cam-hi mourut le 20 Décembre 1722. Un de ses fils nommé Yont-chin lui succéda ; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordé aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté & plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes sous prétexte de religion faisaient un commerce immense, qu'ils prêchaient une doctrine intolérante ; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille ames ; qu'ils étaient les soldats & les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation, & qu'enfin si on ne réprimait

pas au plutôt ces entrepriſes inouies, une révolution était à craindre.

L'empereur Yont-chin avant de ſe décider voulut s'inſtruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il ſut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs & des lavandières du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les freres Parennin & Verbieſt. Il a vait toute la ſimplicité & l'enthouſiaſme d'un perſuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les ſociétés religieuſes ; ils ſont néceſſaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva général des jéſuites, comme il ſe pouvait faire qu'il y eût tant de ſots dans une ſociété qui paſſait pour éclairée ? il répondit : *il nous faut des ſaints.* Ainſi donc St. Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiſer l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de ſon front, l'empereur lui fit apporter du thé & des biſcuits, & lui dit : Frère Rigolet, dites-moi en conſcience ce que c'eſt que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais ?

FRERE RIGOLET.

Auguſte ſouverain des quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces Tartares, ma religion eſt la ſeule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvent, qui le tenait de ſa nourrice. Les Chinois, les Japonois, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Perſans, les Turcs, les Arabes, les Africains, & les Américains ſeront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Eu-

rope, & ma ſecte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire univerſelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère Rigolet. Votre ſecte eſt confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appelliez univerſelle ! apparemment que vous eſpérez de l'étendre dans tout l'univers ?

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majeſté a mis le doigt deſſus ; c'eſt comme nous l'entendons. Dès que nous ſommes envoyés dans un pays par le révérend frère général au nom du pape qui eſt vice-Dieu en terre, nous catéchiſons les eſprits qui ne ſont point encore pervertis par l'uſage dangereux de penſer. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine ; nous commençons par eux ; enſuite nous allons aux femmes ; bientôt elles nous donnent leurs maris ; & dès que nous avons un nombre ſuffiſant de proſélytes, nous devenons aſſez puiſſans pour forcer le ſouverain à gagner la vie éternelle en ſe faiſant ſujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère Rigolet ; les ſouverains vous ſont fort obligés. Montrez-moi un peu ſur cette carte géographique où demeure votre pape ?

FRERE RIGOLET.

Sacrée majeſté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, & c'eſt de là qu'il damne ou qu'il ſauve à ſon gré tous les rois de la terre : il eſt Vice-Dieu, Vice-Chang-Ti, Vice-Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU, & notre frère général doit gouverner ſous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au Vice-Dieu & au frère général ; mais votre DIEU quel eſt-il ? Dites-moi un peu de ſes nouvelles ?

FRERE RIGOLET.

Notre DIEU naquit dans une écurie, il y a quelque dix ſept cent vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne ; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans ſa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère Rigolet, ſi j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, ſire ; mais ſi vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir ſa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez ſur le bord de la mer Adriatique, dans la même maiſon où elle accoucha de DIEU. (*a*) Cette maiſon, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici ſur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais au bout de treize cents ans, les eſprits céleſtes la tranſportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y eſt pas à la vérité en chair & en os, mais en bois. C'eſt une ſtatue que quelques-uns de nos frères penſent avoir été faite par le DIEU ſon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un DIEU charpentier ! un DIEU né d'une femme ! tout ce que vous me dites eſt admirable.

(*a*) Notre-Dame de Lorette.

FRERE RIGOLET.

Oh ! Sire, elle n'était point femme ; elle était fille. Il eſt vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans nommés Jacques, comme le diſent de vieux évangiles ; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi ! elle était pucelle & elle avait des enfans !

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eſt là le bon de l'affaire, ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me diſiez toute-à-l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec ſa mère pour naître enſuite d'elle ?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée majeſté ; la grace opère déjà. Vous y êtes, dis-je, DIEU ſe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux Dieux de compte fait ? un charpentier & un pigeon.

FRERE RIGOLET.

Sans doute, ſire ; mais il y en a encore un troiſième qui eſt le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majeſtueuſe ; c'eſt ce DIEU-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le Dieu charpentier ; mais au fond, ces trois Dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été enſuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père

& du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un seul DIEU ; & qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela est clair comme le jour. Un DIEU né dans une étable il y a dix-sept cent vingt-trois ans entre un bœuf & un âne, un autre DIEU dans un colombier, un troisième DIEU de qui viennent les deux autres, & qui n'est pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche, une mère pucelle ; il n'est rien de plus simple & de plus sage. Eh ! dis-moi un peu, frère Rigolet, si ton DIEU est né, il est sans doute mort ?

FRERE RIGOLET.

S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, & cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité, qu'il se laissa fouetter & pendre malgré ses miracles, mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vît, & s'en retourna au ciel, après avoir solemnellement promis qu'il *reviendrait incessamment dans une nuée avec une grande puissance, & une grande majesté* ; comme le dit dans son vingt-unième chapitre, Luc, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revive point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère Rigolet, que je t'embrasse : va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes sujets, mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton DIEU né, fessé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRERE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit

pays, qui s'appellait le Seigneur, tout court. Celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre; c'était un DIEU à qui il ne fallait pas se jouer: il s'avisa de prendre sous sa protection une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea un beau matin tous les bestiaux & tous les fils aînés de familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expressément à son cher peuple, de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains, & de s'enfuir sans combattre, attendu qu'il était le DIEU des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer, suspendit les eaux à droite & à gauche pour les faire passer à pied sec, faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il faisait tomber les murs des villes au son d'un cornet à bouquin, & par le ministère d'une cabaretière. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil & la lune en plein midi, afin de leur donner le tems d'égorger leurs ennemis plus à leur aise; il aimait tant ce cher peuple, qu'il le rendit esclave des autres peuples, & qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'est qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur *Jesus*, Dieu Juif, fils de DIEU le père, fils de Marie, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, sacrée majesté, la profondeur de notre divine religion. Notre DIEU pendu étant Juif, a été prédit par tous les prophètes Juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir, mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & aussi-tôt tous les futurs contingens se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Isaïe, coucha par l'ordre du Seigneur avec une femme; il en eut un fils, & ce

fils

fils était notre Seigneur *Jesus-Christ*; car il s'appellait Maher Salal-has-bas, *partagez vîte les dépouilles.* Un autre prophète, nommé Ezéchiel, se couchait sur le côté gauche trois cent quatre-vingts jours, & quarante sur le côté droit, & cela signifiait *Jesus-Christ.* Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet Ezéchiel mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, & cela signifiait *Jesus-Christ.*

Un autre prophète, nommé Osée, (*a*) couchait par ordre de DIEU avec une fille de joie nommée Gomer, fille d'Ebalaïm; il en avait trois enfans; & cela signifiait non-seulement *Jesus-Christ*, mais encore ses deux frères aînés Jacques le majeur & Jacques le mineur, selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte église.

Un autre prophète, nommé Jonas, est avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans son ventre; c'est visiblement encore *Jesus-Christ* qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs Oolla (*b*) & Oliba ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un bordel, & donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte écriture; & cela signifie l'église de *Jesus-Christ.*

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle; car il est écrit, *je les appellerai des extrêmités de l'Orient*; & c'est frère Rigolet qui vient vous appeller pour vous donner à *Jesus-Christ* mon Sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel tems ces belles prédictions ont-elles été écrites?

(*a*) Osée, chap. I. (*b*) Ezéchiel, ch. XVI & XXII.

FRERE RIGOLET.

Je ne le fais pas bien préciſément ; mais je ſais que les prophéties prouvent les miracles de *Jeſus* mon Sauveur, & ces miracles de *Jeſus* prouvent à leur tour les prophéties. C'eſt un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'eſt ce qui établira ſans doute notre ſecte dans toute la terre, ſi nous avons beaucoup de dévotes, de ſoldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent & des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton DIEU ; tu m'as dis ſeulement qu'il fut feſſé & pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh ſire, n'eſt-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premiérement le diable l'emporta ſur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit, je te donnerai tous ces royaumes ſi tu veux m'adorer ; mais DIEU ſe moqua du diable. Enſuite on pria notre Seigneur *Jeſus* à une noce de village, & les garçons de la noce étant ivres (*a*) & manquant de vin, notre Seigneur *Jeſus-Chriſt* changea l'eau en vin ſur le champ, après avoir dit des injures à ſa mère. Quelque tems après s'étant trouvé dans Gadara, où Géſara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps des deux poſſédés ; il les chaſſa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant ſe jeter dans le lac, & s'y noyer : & ce qui conſtate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'eſt qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

(*a*) Inebriati. Jean, chap. II.

L'EMPEREUR.

Je suis fâché, frère Rigolet, que ton DIEU ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton DIEU. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui; & je t'assure que si dans mon pays un pareil Dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur *Jesus*, & comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livre; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah! ah! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi!

FRERE RIGOLET.

Fi donc! sire, quand un DIEU vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles; il fait écrire ses secretaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous; mais c'est en cela même que la vérité consiste; & dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre, qui sont précisément celles qui se contredisent le plus, afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

Tous les disciples firent encore plus de miracles que lui, nous en faisons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu St. François Xavier qui ressuscita neuf morts de compte fait dans l'Inde: personne à la vérité n'a vu ses résurrections; mais nous les avons célébrées

d'un bout du monde à l'autre, & nous avons été crus. Croyez-moi, sire, faites-vous jésuite, & je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles avant qu'il soit deux ans; nous ferons un saint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on vous appellera St. Yont-chin après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne suis pas pressé, frère Rigolet; cela pourra venir avec le tems. Tout ce que je demande, c'est que je ne sois pas pendu comme ton DIEU l'a été; car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah! sire, c'est que vous n'avez pas encore la foi; mais quand vous aurez été baptisé, vous serez enchanté d'être pendu pour l'amour de *Jesus-Christ* notre sauveur; quel plaisir vous auriez de le voir à la messe, de lui parler, de le manger!

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie! vous mangez votre DIEU, vous autres!

FRERE RIGOLET.

Oui sire, je le fais & je le mange; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines, & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre: je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, & que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, & je reviens dans le moment. DIEU soit béni, voilà un empereur dont je vais faire un chrétien sur ma parole.

Pendant que frère Rigolet allait chercher son déjeûner, l'empereur resta avec son secretaire d'état Ouangtsé; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise & de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme Parennin, Verbiest, Pereira, Bouvet & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbécilles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en faisant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, & les imbécilles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés, & ils persuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe, comment il s'est pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRETAIRE D'ÉTAT.

Hélas ! sire, tout comme la secte du dieu Fo s'est introduite dans votre empire par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leurs pays. Ce misérable qui vient de vous parler, vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appellait l'empire ro-

main, qui s'étendait d'Europe en Asie, & le sang a coulé pendant plus de quatorze siécles par les divisions de ces sicophantes qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes : ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônérent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Fréderic, plus de trente rois, & qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, & une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon ; de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les sots prêchent parmi eux, & les fripons intriguent ; ils subjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt les maîtres d'un état, sans même paraître l'être encore, d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, & à la cruauté par la douceur.

Vous vous souvenez, sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes. Voilà leur caractère : il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux ; & DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous, voici frère Rigolet, qui arrive avec son déjeûner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère Rigolet arrivait en effet tenant à la main une grande boîte de fer blanc, qui reſſemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton DIEU qui eſt dans ta boëte. Frère Rigolet en tira auſſi-tôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, ſi nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère, un DIEU, à mon ſens, devrait être un peu plus dodu : que veux-tu que je faſſe de ces petits morceaux de colle? Sire, dit Rigolet, que votre majeſté faſſe ſeulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui eſt meilleur à déjeûner? Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en ſang, & qu'il était bien plus aiſé de faire du ſang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majeſté trouva cette raiſon excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amuſa à conſidérer les dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de ſa culotte. Il fut tout étonné de trouver ſur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, ſire, lui dit Rigolet, ne vous ſouvenez-vous pas que je vous ai dit que notre DIEU avait été pendu? Nous gravons toujours ſa potence ſur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons partout des potences dans nos temples, dans nos maiſons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons (*a*) *bon jour notre unique eſpérance.* Nous avalons DIEU avec ſa potence. C'eſt fort bien fait, dit l'empereur : tout ce que je vous ſouhaite, c'eſt de ne pas finir comme lui.

(*a*) *O crux, ave ſpes unica.*

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge : frère Rigolet la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, & tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit : Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolite, diacre, sous-diacre & prêtre. Notre St. père le pape le grand innocent III, dans son premier livre des mystères *de la messe*, a décidé que notre DIEU avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur* quand, selon St. Luc, il prit le livre dans la synagogue quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire : il fut *conjureur* quand il envoya des diables dans des cochons. Il fut *acolite*, parce que le prophète Juif Jérémie avait dit : *je suis la lumière du monde*, & que les acolites portent des chandelles. Il fut *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table. Il fut diacre quand il nourrit quatre mille hommes sans compter les femmes & les petits enfans, avec sept petits pains & quelques gougeons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon St. Matthieu ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux gougeons près de Betzaida, comme le dit St. Luc. Enfin il fut *prêtre* selon l'ordre de Melchisédech, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Etant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain sera un DIEU en corps & en ame ; vous croirez voir du pain, manger du pain & vous mangerez DIEU.

Enfin, quoique le sang de ce DIEU soit dans le corps que j'aurai crée avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce DIEU même ; pour surabondance de droit, je le boirai : il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant : je n'ai qu'à vous jeter de l'eau

au visage. Je vous ferai ensuite portier, lecteur, conjureur, acolite, sous-diacre, diacre & prêtre : vous ferez avec moi une chère divine.

Aussi-tôt voilà frère Rigolet, qui se met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hosties, boit chopine, & dit grace très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton DIEU : que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre ? Sire, dit frère Rigolet, il deviendra ce qu'il pourra, c'est son affaire : quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe, d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration, quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel ; pour moi j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit ; & pourvu qu'après ce déjeûné on me donne un bon dîné avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

Or çà, dit l'empereur à frère Rigolet, ce n'est pas tout ; je sais qu'il y a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas jésuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins ; dis-moi en conscience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent, sire, dit le bon homme, mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins, & nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre saint père le pape. Votre majesté ferait fort bien de les chasser tous, & de ne conserver que les jésuites ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle : quand même vous ne seriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut sur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain l'empereur tint sa parole ; il fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers, soit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement

réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques ; évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronimites & jéſuites. Il leur parla en ces termes en préſence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des ſouverains ; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Etre ſuprême un culte pur & ſans mêlange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons ſouffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les ſectaires de Laokium ; & regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'eſt point un crime. DIEU n'eſt point offenſé qu'on l'adore d'une manière ridicule ; un père ne chaſſe point ceux de ſes enfans qui le ſaluent en faiſant mal la révérence ; pourvu qu'il en ſoit aimé & reſpecté, il eſt ſatisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos abſurdités ; ils vous plaignent d'être infatués du plus déteſtable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées : ils plaignent encore plus le malheureux uſage que vous faites du peu de raiſon qui vous reſte pour juſtifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'eſt de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les inſtrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui après avoir détrôné quelques régules ſes voiſins, voudrait diſpoſer des plus vaſtes empires de nos régions orientales.

Nous ne ſavons que trop les maux horribles que vous avez cauſés au Japon. Douze religions y fleuriſſaient avec le commerce ſous les auſpices d'un gouvernement ſage & modéré ; une concorde fraternelle régnait entre ces douze ſectes ; vous parûtes, & la diſcorde bouleverſa le Japon ; le ſang coula de tous côtés ; vous en fîtes autant à Siam & aux Manilles ; je dois préſerver mon empire d'un fléau ſi dangereux. Je ſuis tolérant, & je vous chaſſe tous parce que vous êtes intolérans. Je vous chaſſe, parce qu'étant diviſés entre vous, & vous déteſtant les uns les autres, vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poiſon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne ſont pas de votre opinion. Je ſuis encore plus éloigné de vous faire condamner au ſupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne ſoutenons point ici notre religion par des bourreaux ; nous ne diſputons point avec de tels argumens. Partez, portez ailleurs vos folies atroces, & puiſſiez-vous devenir ſages ! les voitures qui vous doivent conduire à Macao ſont prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent : des ſoldats veilleront en route à votre ſûreté. Je ne veux pas que le peuple vous inſulte : allez, ſoyez dans votre Europe un témoignage de ma juſtice & de ma clémence.

Ils partirent ; le chriſtianiſme fut entiérement aboli à la Chine, ainſi qu'en Perſe, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'eſt grand dommage. Mais voilà ce que c'eſt que d'être infaillibles.

LETTRE

PHILOSOPHIQUE

SUR L'AME.

MONSIEUR,

IL faut que je l'avoue : lorſque j'ai examiné l'infaillible Ariſtote, le docteur évangélique, le divin Platon, j'ai pris toutes ces épithètes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient ſur leur parole, & qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, Deſcartes & Mallebranche. Le premier nous aſſure que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance, dont l'eſſence eſt de penſer, qui penſe toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mère de belles idées métaphyſiques & de beaux axiomes généraux, qu'elle oublie enſuite.

Pour le P. Mallebranche, il eſt bien perſuadé que nous voyons tout en DIEU ; il a trouvé des partiſans, parce que les fables les plus hardies ſont celles qui ſont les mieux reçues de la faible imagination des hommes. Pluſieurs philoſophes ont donc fait le roman de

l'ame ; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Locke, il ſe pourrait bien faire que Mr. Locke eût raiſon contre Deſcartes & Mallebranche, & qu'il eût tort contre la ſorbonne ; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement : les théologiens décident divinement, c'eſt toute autre choſe. La raiſon & la foi ſont de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de Mr. Locke, que je cenſurerais ſi j'étais théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothèſe, comme conjecture de ſimple philoſophie. Humainement parlant, il s'agit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame.

1°. Le mot d'ame eſt de ces mots que chacun prononce ſans l'entendre : nous n'entendons que les choſes dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'eſprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de ſentir & de penſer, comme nous appellons vie, la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raiſonneurs ſont venus enſuite, & ont dit : l'homme eſt compoſé de matière & d'eſprit ; la matière eſt étendue & diviſible ; l'eſprit n'eſt ni étendu ni diviſible ; donc il eſt, diſent-ils, d'une autre nature. C'eſt un aſſemblage d'êtres qui ne ſont point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties ; donc elle eſt éternelle : elle a des idées pures & ſpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière ; elle ne les reçoit point non

plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne : donc elle apporte en naissant les idées de DIEU, de l'infini, & de toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces messieurs qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est ; & moi je leur dis, vous ne connaissez ni l'esprit ni la matière. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités, & il vous a plu d'appeller cela matière, & vous avez assigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité ; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible, éternelle, & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à-peu-près comme un régent de collége, qui n'ayant vu d'horloge de sa vie, aurait tout-d'un-coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les tems, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des anges qui font aller les sphères célestes, & il fait soutenir dans la classe de belles thèses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutint toujours le système de l'ame des montres qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la

monstre, que l'on appelle homme, & qui au-lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorsqu'il a environ six semaines; que cette ame à son arrivée est pourvue des idées métaphysiques; connaissant donc l'esprit, les idées abstraites, l'infini fort clairement; étant en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'uterus avec une ignorance crasse; elle a passé dix-huit mois à ne connaître que le teton de sa nourrice; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avait quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité, à quoi pensait l'ame de Descartes & de Mallebranche, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des philosophes.

Le jour que sa mère est accouchée de lui & de son ame, il est né un chien dans la maison, un chat & un serin. Au bout de dix-huit mois, je fais du chien un excellent chasseur; le chat, au bout de six semaines, fait déjà tous ses tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne sait rien. Moi, homme grossier, témoin de cette prodigieuse différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le serein sont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant est un automate. Cependant petit-à-petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire; qu'il a les mêmes passions que ces animaux; & alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a apprises, de

même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connaître ses divers besoins. J'apperçois qu'à l'âge de six ou sept ans, l'enfant combine dans son petit cerveau presqu'autant d'idées que mon chien de chasse dans le sien : enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connaissances. Alors que dois-je penser de lui? irai-je croire qu'il est d'une nature tout-à-fait différente? Non sans doute ; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un Newton : vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais saigner l'un & l'autre outre mesure ; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle, il ne me répondent plus : & si je leur tire encore quelques pallettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des passions de toute espèce, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment ; je m'apperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves ; il chasse, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à sa maitresse, & fait l'amour en songe : si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit-à-petit, & s'affaiblit aussi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois, que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'Archimède & une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde

tarde ſont formés par les mêmes principes, quoique l'un ſoit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penſerai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organiſée pour penſer : je croirai que la matière a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens ; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de ſenſations & des ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens : nous en avons cinq ; ce qui eſt bien peu de choſe : il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpèces encore plus parfaites ont des ſens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire, de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du tems avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui eſt nous ; qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'appercevoir & ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les humanités m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon* la *lumière*, l'*eſpace*, le *corps*, le *tems*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage Mr. Locke : la philoſophie conſiſte à s'arrêter, quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſurtout à des cauſes inconnues, ce que je puis

attribuer à une cause connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre appellée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette proposition : vous trouvez donc de l'irréligion à oser dire que le corps peut penser ? Mais que diriez-vous, répondrait Mr. Locke, si c'est vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui osez borner la puissance de DIEU ? Quel est l'homme sur la terre qui peut assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible à DIEU de donner à la matière le sentiment & le penser ? Faibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, telle qu'elle soit, pense.

Grands philosophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, selon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas, que donner à une pierre la puissance de penser ? car si la matière de la pierre ne restait pas, ce ne serait plus une pierre, ce serait une pierre anéantie, & un ange crée. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses : votre ignorance, & la puissance immence du Créateur ; votre ignorance qui se révolte, la matière pensante, & la puissance du Créateur, à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous, qui savez que la matière ne périt pas, vous contesterez à DIEU le pouvoir de conserver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée. L'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a des philosophes qui croient le vuide : les accidens subsistent bien sans la substance parmi les chrétiens qui croient la transsubstantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en savoir plus que vous n'en savez : vous avez beau faire, vous ne

ſaurez jamais autre choſe, ſinon que vous êtes corps, & que vous penſez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs ſyllogiſmes pour des oracles, & leurs ſuperſtitions pour la religion, regardent Mr. Locke comme un impie dangereux. Ces ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diſſiper leur crainte ; il faut qu'ils ſachent que ce ne ſeront pas les ſentimens des philoſophes qui feront jamais tort à la religion. Il eſt aſſuré que la lumière vient du ſoleil, & que les planètes tournent autour de cet aſtre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la bible, que la lumière a été faite avant le ſoleil, & que le ſoleil s'eſt arrêté ſur le village de Gabaon. Il eſt démontré que l'arc-en-ciel eſt formé néceſſairement par la pluie : on n'en reſpecte pas moins le texte ſacré, qui dit, que DIEU poſa ſon arc dans les nues, après le déluge, en ſigne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myſtère de la trinité & celui de de l'euchariſtie ont beau être contradictoires aux démonſtrations connues ; ils n'en ſont pas moins révérés chez les philoſophes catholiques, qui ſavent que les choſes de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes & les conciles ; & les papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne, dont on croyait la deſtruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme, qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philoſophe St. Auguſtin, ſerait tombé du ciel.

Jamais les philoſophes ne feront tort à la religion dominante d'un pays : pourquoi ? c'eſt qu'ils ſont ſans enthouſiaſme, qu'ils n'écrivent point pour le peuple. Diviſez le genre humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains,

& qui ne sauront jamais s'il y a eu un Locke au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? Il y en a vingt qui lisent les romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est extrêmement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. Ce n'est ni Montagne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinosa, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Collins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ; ce sont la plupart des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? tous les livres des philosophes modernes, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches & leurs capuchons.

Au reste, je vous répète encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout-d'un-coup à la religion & à la patrie.

LES

QUESTIONS DE ZAPATA,

Traduites par le ſieur TAMPONET, docteur de ſorbonne.

Le licencié Zapata, nommé profeſſeur en théologie dans l'univerſité de Salamanque, préſenta ces queſtions à la junta des docteurs en 1629. Elles furent ſupprimées. L'exemplaire eſpagnol eſt dans la bibliothèque de Brunſwick.

SAGES MAITRES,

1°. COMMENT dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs que nous faiſons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de DIEU ?

2°. Pourquoi DIEU, qu'on ne peut ſans blaſphême regarder comme injuſte, a-t-il pu abandonner la terre entière pour la petite horde juive, & enſuite abandonner ſa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans beaucoup plus petite & plus mépriſée.

3°. Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhenſibles en faveur de cette chétive nation avant les

tems qu'on nomme hiſtoriques ? pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques ſiècles ? & pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui ſommes le peuple de DIEU ?

4°. Si DIEU eſt le DIEU d'Abraham, pourquoi brûlez-vous les enfans d'Abraham ? & ſi vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant ? Comment vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir ſuivi leur loi !

5°. Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Caldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, avec celle des Juifs ? & comment accorderai-je entr'elles quarante manières différentes de ſupputer les tems chez les commentateurs ? Je dirai que DIEU dicta ce livre ; & on me répondra que DIEU ne ſait donc pas la chronologie.

6°. Par quels argumens prouverai-je que les livres attribués à Moïſe furent écrits par lui dans le déſert ? a-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'avait jamais paſſé le Jourdain ? on me répondra que DIEU ne ſait donc pas la géographie.

7°. Le livre intitulé Joſué dit que Joſué fit graver le deutéronome ſur des pierres enduites de mortier ; ce paſſage de Joſué, & ceux des anciens auteurs prouvent évidemment que du tems de Moïſe & de Joſué, les peuples orientaux gravaient ſur la pierre & ſur la brique leurs loix & leurs obſervations. Le pentateuque nous dit que le peuple Juif manquait dans le déſert de nourriture & de vêtemens ; il était peu probable qu'on eût des gens aſſez habiles pour graver un gros livre, lorſqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conſerva-t-on ce gros ouvrage gravé ſur du mortier ?

8°. Quelle eſt la meilleure manière de réfuter les objections des ſavans qui trouvent dans le pentateuque des noms de villes qui n'exiſtaient pas alors, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient alors en horreur, & qui ne gouvernèrent que ſept cents ans après Moïſe ;

enfin, des passages où l'auteur très-postérieur à Moïse se trahit lui-même en disant: *le lit d'Og qu'on voit encore aujourd'hui à Ramatha. Le Cananéen etait alors dans le pays*? &c. &c. &c. &c.

Ces savans fondés sur des difficultés & sur des contradictions qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9°. Le livre de la genèse est-il physique ou allégorique? DIEU ôta-t-il en effet une côte à Adam pour en faire une femme? & comment est-il dit auparavant qu'il le créa mâle & femelle? Comment DIEU créa-t-il la lumière avant le soleil? Comment divisa-t-il la lumière des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière? Comment fit-il le jour avant que le soleil fût fait? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puisqu'il n'y a point de firmament, & que cette fausse notion d'un firmament n'est qu'une imagination des anciens Grecs? Il y a des gens qui conjecturent que la genèse ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaissance de la philosophie erronée des autres peuples; & j'aurai la douleur d'entendre dire que DIEU ne fait pas plus la physique que la chronologie & la géographie.

10°. Que dirai-je du jardin d'Eden dont il sortait un fleuve qui se divisait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phison, qu'on croit le Phase, le Géon qui coule dans le pays d'Ethiopie, & qui par conséquent ne peut être que le Nil, & dont la source est distante de mille lieues de la source de l'Euphrate? On me dira encore que DIEU est un bien mauvais géographe.

11°. Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la science, & il me semble que la défense d'en manger est étrange; car DIEU ayant donné la raison à l'homme, il devait l'encourager à s'instruire. Voulait-il n'être servi que par un sot? Je voudrais parler aussi au serpent, puisqu'il a tant d'esprit; mais je voudrais

savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien ce grand philosophe le demanda au grand St. Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question, mais qui répondit à ce sage empereur; C'est vous qui êtes le serpent. St Cyrille n'était pas poli; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La genèse dit que le serpent mange de la terre; vous savez que la genèse se trompe, & que la terre seule ne nourrit personne. A l'égard de DIEU qui venait se promener familiérement tous les jours à midi dans le jardin, & qui s'entretenait avec Adam & Eve & avec le serpent, il serait fort doux d'être en quatrième. Mais comme je vous crois plus fait pour la compagnie que Joseph & Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous proposerai pas un voyage au jardin d'Eden, surtout depuis que la porte en est gardée par un chérubin armé jusqu'aux dents. Il est vrai que selon les rabins, *chérubin* signifie bœuf. Voilà un étrange portier. De grace, dites-moi au moins ce que c'est qu'un chérubin?

12°. Comment expliquerai-je l'histoire des anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, & qui engendrèrent les géants? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait est tiré des fables païennes? Mais puisque les Juifs inventèrent tout le désert, & qu'ils étaient fort ingénieux, il est clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur science. Homère, Platon, Ciceron, Virgile, n'ont rien su que par les Juifs. Cela n'est-il pas démontré?

13°. Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique & des terres australes, enfermés dans un grand coffre avec leurs provisions pour boire & pour manger pendant un an, sans compter le tems où la terre trop humide encore ne put rien produire pour leur nourriture? Comment le petit ménage de Noé put-il suffire à donner à

tous ces animaux leurs alimens convenables ? Il n'était composé que de huit personnes.

14°. Comment rendrai-je l'histoire de la tour de Babel vraisemblable ? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Egypte, puisque DIEU laissa bâtir les pyramides. Allait-elle jusqu'à Vénus, ou du moins jusqu'à la lune ?

15°. Par quel art justifierai-je les deux mensonges d'Abraham, le père des croyans, qui à l'âge de cent trente-cinq ans, à bien compter, fit passer la belle Sara pour sa sœur en Egypte & à Gérar, afin que les rois de ce pays-là en fussent amoureux & lui fissent des présens ? Fi, qu'il est vilain de vendre sa femme !

16. Donnez-moi des raisons qui m'expliquent pourquoi DIEU ayant ordonné à Abraham que toute sa postérité fût circoncise, elle ne le fut point sous Moïse.

17°. Puis-je par moi-même savoir si les trois anges à qui Sara servit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un ? & comment il se peut faire que DIEU ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites voulussent commettre certain péché avec ces anges. Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth le juste offrit-il ses deux filles à la place des deux anges aux Sodomites ? Quelles commères ! elles couchèrent un peu avec leur père. Ah ! sages maîtres cela n'est pas honnête.

18°. Mon auditoire me croira-t-il quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une statue de sel ? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'est peut-être une imitation grossière de l'ancienne fable d'Euridice, & que la statue de sel ne pouvait pas tenir à la pluie ?

19° Que dirai-je quand il faudra justifier les bénédictions tombées sur Jacob le juste qui trompa Isaac son père, & qui vola Laban son beau-père ? Comment expliquerai-je que DIEU lui apparut au haut d'une échelle ?

& comment Jacob ſe battit-il toute la nuit contre un ange? &c. &c.

20°. Comment dois-je traiter le ſéjour des Juifs en Egypte & leur évaſion? L'exode dit qu'ils reſtèrent quatre cents ans en Egypte; & en faiſant le compte juſte, on ne trouve que deux cent cinq ans. Pourquoi la fille de Pharaon ſe baignait-elle dans le Nil, où l'on ne ſe baigne jamais à cauſe des crocodiles? &c. &c.

21°. Moïſe ayant épouſé la fille d'un idolâtre, comment DIEU le prit-il pour ſon propre prophète, ſans lui en faire de reproches? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïſe, excepté ceux de couvrir le pays de poux & de vermine? Comment changèrent-ils en ſang toutes les eaux qui étaient déjà changés en ſang par Moïſe? Comment Moïſe conduit par DIEU même, & ſe trouvant à la tête de ſix cent trente mille combattans, s'enfuit-il avec ſon peuple, au-lieu de s'emparer de l'Egypte dont tous les premiers nés avaient été mis à mort par DIEU même? L'Egypte n'a jamais pu raſſembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il eſt fait mention d'elle dans les tems hiſtoriques. Comment Moïſe en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Geſſen, au-lieu d'aller en droite ligne dans le pays de Canaan, traverſa-t-il la moitié de l'Egypte, & remonta-t-il juſques vis-à-vis de Memphis entre Baal-Sephon & la mer Rouge? Enfin, comment Pharaon put-il le pourſuivre avec toute ſa cavalerie, puiſque dans la cinquième plaie de l'Egypte, DIEU venait de faire périr tous les chevaux & toutes les bêtes? & que d'ailleurs l'Egypte coupée par tant de canaux eut toujours très-peu de cavalerie.

22°. Comment concilierai-je ce qui eſt dit dans l'éxode avec le diſcours de St. Etienne dans les actes des apôtres, & avec les paſſages de Jérémie & d'Amos? L'éxode dit qu'on ſacrifia à Jehova pendant quarante ans dans le déſert; Jérémie, Amos & St Etienne diſent qu'on

n'offrit ni sacrifice ni hostie pendant tout ce tems-là. L'éxode dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance, & St. Etienne dans les actes dit qu'on portait le tabernacle de Moloc & de Rimphan.

23°. Je ne suis pas assez bon chimiste pour me tirer heureusement du veau d'or, que l'éxode dit avoir été formé en un seul jour, & que Moïse réduisit en cendre. Sont-ce deux miracles? sont-ce deux choses possibles à l'art humain?

24°. Est-ce encore un miracle que le conducteur d'une nation dans un désert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une seule des douze tribus, & que vingt-trois mille hommes se soient laissés massacrer sans se défendre?

25°. Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de justice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entr'eux avait couché avec une Madianite, tandis que Moïse lui-même avait pris une Madianite pour femme? & ces Hébreux qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de se laisser ainsi égorger pour des filles? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon sérieux quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante - un mille ânes? Ce n'est pas deux ânes par pucelle.

26°. Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre *parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu*, tandis que les lièvres ont le pied fendu & ne ruminent pas? Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de DIEU un mauvais géographe, un mauvais chronologiste, un mauvais physicien; il ne le fait pas meilleur naturaliste. Quelles raisons donnerai-je de plusieurs autres loix non moins sages, comme celle des eaux de jalousie & de la punition de mort contre un homme qui a couché avec sa femme dans le tems qu'elle a ses règles? &c. &c. &c. Pourrai-je justifier ces loix barbares

& ridicules qu'on dit émanées de DIEU même.

27°. Que répondrais-je à ceux qui feront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire paſſer le Jourdain, qui dans ſa plus grande largeur n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait ſi aiſément franchir avec le moindre radeau, & qui était guéable en tant d'endroits, témoins les quarante-deux mille Ephraïmites égorgés à un guai de ce fleuve par leurs frères?

28°. Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jérico tombèrent au ſeul ſon des trompettes, & pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29°. Comment excuſerai-je l'action de la courtiſanne Rahab qui trahit Jérico ſa patrie? en quoi cette trahiſon était-elle néceſſaire, puiſqu'il ſuffiſait de ſonner de la trompette pour prendre la ville? & comment ſonderai-je la profondeur des décrets divins qui ont voulu que notre divin Sauveur *Jeſus-Chriſt* naquît de cette courtiſanne Rahab, auſſi-bien que de l'inceſte que Thamar commit avec Juda ſon beau-père, & de l'adultère de David & de Betzabée; tant les voies de DIEU ſont incompréhenſibles?

30°. Quelle approbation pourrai-je donner à Joſué, qui fit pendre trente-un roitelets, dont il uſurpa les petits états, c'eſt-à-dire les villages?

31°. Comment parlerai-je de la bataille de Joſué contre les Amorrhéens à Béthoron ſur le chemin de Gabaon? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de groſſes pierres, depuis Béthoron juſqu'à Aſéca; il y a cinq lieues de Béthoron à Aſéca; ainſi les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'eſpace de cinq lieues. L'écriture dit qu'il était midi; pourquoi donc Joſué commande-t-il au ſoleil & à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le tems d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi? comment le ſo-

leil & la lune reſtèrent-ils un jour à la même place ? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire ?

32°. Que dirai-je de Jephté qui immola ſa fille & qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Ephraïm qui ne pouvaient pas prononcer Shiboleth ?

33°. Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenſes après la mort ? comment ſe peut-il que ni Moiſe, ni Joſué n'aient parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Egyptiens, des Caldéens, des Perſans & des Grecs, dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, & que les ſaducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'eſt pas dans le pentateuque.

34°. Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'hiſtoire du lévite qui étant venu ſur ſon âne à Gabaa ville des Benjamites, devint l'objet de la paſſion ſodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer ? Il leur abandonna ſa femme, avec laquelle les Gabaonites couchèrent pendant toute la nuit : elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de Loth au-lieu des deux anges, en ſeraient-elles mortes?

35°. J'ai beſoin de vos enſeignemens pour entendre ce verſet 19. du premier chapitre des Juges : *Le Seigneur accompagna Juda, & il ſe rendit maître des montagnes, mais il ne put défaire les habitans de la vallée, parce qu'ils avaient une grande quantité de chariots armés de faulx.* Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le DIEU du ciel & de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, & ſuſpendu les loix éternelles en faveur de ſon peuple Juif, ne put venir à bout de vaincre les habitans d'une vallée, parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme pluſieurs ſavans le prétendent, que le Juifs regardaſſent alors leur DIEU comme une divinité locale & protectrice, qui tantôt était plus puiſſante que les dieux ennemis, &

tantôt était moins puiſſante ? & cela n'eſt-il pas encore prouvé par cette réponſe de Jephté ; *vous poſſédez de droit ce que votre dieu Chamos vous a donné, ſouffrez donc que nous prenions ce que notre* DIEU *Adonaï nous a promis.*

36°. J'ajouterai encore qu'il eſt difficile de croire qu'il y eût tant de chariots armés de faulx dans un pays de montagnes où l'écriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté ſur un âne.

37°. L'hiſtoire d'Aod me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs preſque toujours aſſervis, malgré le ſecours de leur DIEU qui leur avait promis avec ſerment de leur donner tout le pays qui eſt entre le Nil, la Mer & l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient ſujets d'un roitelet nommé Eglon, lorſque DIEU ſuſcita en leur faveur Aod, fils ds Géra, qui ſe ſervait de la main gauche comme de la main droite. Aod fils de Géra s'étant fait faire un poignard à deux tranchans, le cacha ſous ſon manteau, comme firent depuis Jacques Clément & Ravaillac. Il demande au roitelet une audience ſecrète : il dit qu'il a un myſtère de la dernière importance à lui communiquer de la part de DIEU. Eglon ſe lève reſpectueuſement ; & Aod de la main gauche lui enfonce ſon poignard dans le ventre. DIEU favoriſa en tout cette action, qui dans la morale de toutes les nations de la terre paraît un peu dure. Apprenez-moi quel eſt le plus divin aſſaſſinat, ou celui de ce St. Aod ou de St. David qui fit aſſaſſiner ſon cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon qui ayant ſept cents femmes & trois cents concubines, aſſaſſina ſon frère Adonias parce qu'il lui en demandait une ? &c. &c. &c. &c.

38°. Je vous prie de me dire par quelle adreſſe Samſon prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, & leur attacha des flambeaux allumés au cu pour mettre le feu aux moiſſons des Philiſtins ? Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y

avait point de forêt dans ce canton, & il semble assez difficile de prendre trois cents renards en vie & de les attacher par la queue. Il est dit ensuite qu'il tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne, & que d'une des dents de cette mâchoire il sortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'ânes, vous me devez des éclaircissemens.

39°. Je vous demande les mêmes instructions sur le bon-homme Tobie qui dormait les yeux ouverts, & qui fut aveuglé par une chiasse d'hirondelle ; sur l'ange qui descendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le Juif Gabel devait à Tobie père ; sur la femme à Tobie fils qui avait eu sept maris à qui le diable avait tordu le cou ; & sur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poisson. Ces histoires sont curieuses, & il n'y a rien de plus digne d'attention après les romans espagnols : on ne peut leur comparer que les histoires de Judith & d'Esther. Mais pourrai-je bien interpréter le texte sacré qui dit que la belle Judith descendait de Siméon fils de Ruben, quoique Siméon soit frère de Ruben, selon le même texte sacré qui ne peut mentir.

J'aime fort Esther, & je trouve le prétendu roi *Assuerus* fort sensé d'épouser une Juive, & de coucher avec elle six mois sans savoir qui elle est ; & comme tout le reste est de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plaît, vous qui êtes mes sages maîtres.

40°. J'ai besoin de votre secours dans l'histoire des rois, autant pour le moins que dans celle des Juges & de Tobie, & de son chien, & d'Esther & de Judith & de Ruth, &c. &c. Lorsque Saül fut déclaré roi, les Juifs étaient esclaves des Philistins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées, ni des lances ; ils étaient même obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le soc de leurs charrues, & leurs coignées. Cependant Saül donne bataille aux Philistins, & remporte sur eux la victoire : & dans cette bataille il est à

la tête de trois cent trente mille soldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames ; car il n'avait alors que le tiers de la terre sainte tout au plus ; & ce pays stérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le surplus était obligé d'aller gagner sa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41°. Je ne sais comment je justifierai l'action de Samuel qui trancha en morceaux le roi Agag, que Saül avait fait prisonnier, & qu'il avait mis à rançon. Je ne sais si notre roi Philippe ayant pris un roi Maure prisonnier, & ayant composé avec lui, serait bien reçu à couper en piéces ce roi prisonnier.

42°. Nous devons un grand respect à David, qui était un homme selon le cœur de DIEU ; mais je craindrais de manquer de science pour justifier par les loix ordinaires la conduite de David, qui s'associe quatre cents hommes de mauvaise vie, & accablés de dettes, comme dit l'écriture ; qui marche pour aller saccager la maison de Nabal serviteur du roi, & qui huit jours après épouse sa veuve ; qui va offrir ses services à Akis ennemi de son roi, & qui met à feu & à sang les terres des alliés d'Akis, sans pardonner ni au sexe ni à l'âge ; qui dès qu'il est sur le trône prend de nouvelles concubines, & qui non content de ces concubines ravit Betzabée à son mari, & fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à m'imaginer que DIEU naisse ensuite en Judée de cette femme adultère & homicide que l'on compte entre les aïeules de l'Etre éternel. Je vous ai déjà prévenu sur ce grand article qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43°. Les richesses de David & de Salomon, qui se montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraissent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, & avec l'état où étaient réduits les Juifs sous Saül, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiser leurs socs & leurs cognées.

coignées. Nos colonels de cavalerie lèveront les épaules, si je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais, & où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le représenter.

44°. S'il me faut parcourir l'histoire des cruautés effroyables de presque tous les rois de Juda & d'Israël, je crains de scandaliser les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces rois là, s'assassinent un peu trop souvent les uns les autres. C'est une mauvaise politique, si je ne me trompe.

45°. Je vois ce petit peuple presque toujours esclave sous les Phéniciens, sous les Babyloniens, sous les Perses, sous les Syriens, sous les Romains; & j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de misères avec les magnifiques promesses de leurs prophêtes.

46°. Je sais que toutes les nations orientales ont eu des prophêtes; mais je ne sais comment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la vision d'Ezéchiel fils de Buzi, près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces & quatre ailes, avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-dessus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de DIEU donné à Ezéchiel de manger un livre de parchemin, de le faire lier, de demeurer couché sur le côté gauche pendant quatre-vingt-dix jours, & sur le côté droit pendant quarante jours, & de manger son pain couvert de ses excrémens? Je ne peux pénétrer le sens caché de ce que dit Ezéchiel au chapitre 15. « Lorsque votre gorge s'est formée & que » vous avez eu du poil, je me suis étendu sur vous, » j'ai couvert votre nudité, je vous ai donné des robes, » des chaussures, des ceintures, des ornemens, des » pendans d'oreilles; mais ensuite vous vous êtes bâti » un bordel, & vous vous êtes prostituée dans les places » publiques: & au chapitre 23 le prophête dit,

» qu'Ooliba a desiré avec fureur la couche de ceux qui » ont le membre viril comme les ânes, & qui répandent » leur semence comme les chevaux. Sages maîtres, » dites-moi si vous êtes dignes des faveurs d'Ooliba ? »

47°. Mon devoir sera d'expliquer la grande prophétie d'Isaïe qui regarde notre Seigneur JESUS-CHRIST. C'est, comme vous savez, au chapitre 7. Raçin roi de Syrie & Phacée roitelet d'Israël, assiégeant Jérusalem. Achas roitelet de Jérusalem consulte le prophète Isaïe sur l'événement du siége ; Isaïe lui répond : « DIEU vous donnera » un signe ; une fille ou femme concevra & enfantera un » fils qui s'appellera Emmanuel. Il mangera du beurre & » du miel, avant qu'il soit en âge de discerner le mal & » le bien. Et avant qu'il soit en état de rejetter le mal » & de choisir le bien, le pays sera délivré des deux » rois.... & le Seigneur sifflera aux mouches qui sont à » l'extrêmité des fleuves d'Egypte, & aux abeilles du » pays d'Assur... & dans ce jour le Seigneur prendra un » rasoir de louage dans ceux qui sont au-delà du fleuve, » & rasera la tête & le poil du pénil & toute la barbe du » roi d'Assyrie. »

Ensuite au chapitre 8 le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prophétesse ; elle enfanta un fils, & le Seigneur dit à Isaïe : » Vous appellerez ce » fils *Maher Salal-has-bas*, *hâtez-vous de prendre les* » *dépouilles*, *courez vîte au butin* : & avant que l'en- » fant sache nommer son père & sa mère, la puissance de » Damas sera renversée. » Je ne puis sans votre secours expliquer nettement cette prophétie.

48°. Comment dois-je entendre l'histoire de Jonas envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence ? Ninive n'était point Israélite, & il semble que Jonas devait l'instruire de la loi judaïque avant de l'induire à cette pénitence. Le prophète au-lieu d'obéir au Seigneur s'enfuit à Tharsis ; une tempête s'élève, les matelots jettent Jonas dans la mer pour appaiser l'orage. DIEU envoie un grand

poiſſon qui avale Jonas ; il demeure trois jours & trois nuits dans le ventre du poiſſon. DIEU commanda au poiſſon de rendre Jonas, le poiſſon obéit ; Jonas débarque ſur le rivage de Joppé. DIEU lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle ſera renverſée, ſi elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toute cette hiſtoire ne demande-t-elle pas des connaiſſances ſupérieures qui me manquent ? Je voudrais bien confondre les ſavans qui prétendent que cette fable eſt tirée de la fable de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine ; mais il y fit bonne chère, car il mangea ſur le gril le foie de la baleine. Jonas ne fut pas ſi adroit.

49°. Enſeignez-moi l'art de faire entendre les premiers verſets du prophête Oſée. DIEU lui ordonne expreſſément de prendre *une putain*, & de lui faire des fils de *putain*. Le prophête obéit ponctuellement ; il s'adreſſe à la Dona Gomer, fille de Dom Ebalaïm ; il la garde trois ans & lui fait trois enfans, ce qui eſt un type. Enſuite DIEU veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec une autre cantonera qui ſoit mariée, & qui ait déjà planté cornes au front de ſon mari. Le bon homme Oſée toujours obéiſſant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère, & il ne lui en coûte que quinze drachmes & une meſure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enſeigner combien la drachme valait alors chez le peuple Juif, & ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50°. J'ai encore plus beſoin de vos ſages inſtructions ſur le nouveau teſtament ; j'ai peur de ne ſavoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de *Jeſus*. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joſeph, & que Luc le fait fils d'Héli, & que cela eſt impoſſible, à moins qu'on ne change he en ja, & li en cob. On me demandera comment l'un compte cinquante-ſix

générations, & comment l'autre n'en compte que quarante-deux, & pourquoi ces générations sont toutes différentes ; & encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promises il ne s'en trouve que quarante-une, & enfin, pourquoi cet arbre généalogique est celui de Joseph qui n'était pas le père de *Jesus* ? J'ai peur de ne répondre que des sottises comme ont fait tous mes prédécesseurs. J'espère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Etes-vous de l'avis de St. Ambroise, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata est* ; ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la semence dans sa copulation avec le St. Esprit ; la question est curieuse. Le sage Sanchez ne doute pas que le St. Esprit & la Ste. Vierge n'aient fait tous deux une émission de semence au même moment : car il pense que cette rencontre simultanée des deux semences est nécessaire pour la génération. On voit bien que Sanchez sait plus sa théologie que sa physique, & que le métier de faire des enfans n'est pas celui des jésuites.

51°. Si j'annonce d'après Luc, qu'Auguste avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut grosse, & que Cirénius ou Quirinus, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, & que Joseph & Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer ; & si on me rit au nez, si les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain, que c'était Quintilius Varus & non pas Cirénius qui était alors gouverneur de la Syrie, que Cirénius ne gouverna la Syrie que dix ans après la naissance de *Jesus* ; je serai très-embarrassé, & sans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un seul mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré ?

52°. Quand j'enseignerai que la famille alla en Egypte selon Matthieu, on me répondra que cela n'est pas vrai, & qu'elle resta en Judée selon les autres évangélistes ; &

si alors j'accorde qu'elle resta en Judée, on me soutiendra qu'elle a été en Egypte. N'est-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela est arrivé à St. François Xavier & à plusieurs autres saints ?

53°. Les astronomes pourront bien se moquer de l'étoile des trois rois qui les conduisit dans une étable. Mais vous êtes de grands astrologues ; vous rendrez raison de ce phénomène. Dites-moi surtout combien d'or ces rois offrirent ? car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois & des peuples. Et à l'égard du quatrième roi qui était Hérode, pourquoi craignait-il que *Jesus* né dans cet étable devînt roi des Juifs ? Hérode n'était roi que par la grace des romains, c'était l'affaire d'Auguste. Le massacre des innocens est un peu bizarre. Je suis fâché qu'aucun historien Romain n'ait parlé de ces choses. Un ancien martyrologe très-véridique, (comme ils le sont tous,) compte quatorze mille enfans martyrisés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54°. Vous me direz comment le diable emporta DIEU & le percha sur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à DIEU, pourvu que DIEU adorât le diable, pourra scandaliser beaucoup d'honnêtes gens, pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

55°. Je vous prie, quand vous irez à la nôce, de me dire de quelle manière DIEU, qui allait aussi à la nôce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

56°. En mangeant des figues à votre déjeûner à la fin de Juillet, je vous supplie de me dire pourquoi DIEU ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de Mars, quand ce n'était pas le tems des figues ?

57°. Après avoir reçu vos instructions sur tous les

prodiges de cette espèce, il faudra que je dise que DIEU a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais si on me répond que jamais il ne fut question du péché originel, ni dans l'ancien testament, ni dans le nouveau, qu'il est seulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la science, mais qu'il n'en mourut pas; & qu'Augustin, évêque d'Hyppone, ci-devant manichéen, est le premier qui ait établi le système du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hyppone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup sans rien dire. Car, lorsque certains disputeurs sont venus me remontrer qu'il était impossible que DIEU fût supplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort, impossible qu'en rachetant le genre humain, il ne le rachetât pas & ne le laissât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à cela que du verbiage, & j'allais me cacher de honte.

58°. Communiquez-moi vos lumières sur la prédiction que fait notre Seigneur dans St. Luc, au chap, 21. *Jesus* y dit expressément, *qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération à laquelle il parle soit passée.* Il n'en a rien fait, il n'est point venu dans les nuées. S'il est venu dans quelques brouillards, nous n'en savons rien; dites-moi ce que vous en savez. Paul, apôtre, dit à ses disciples Thessaloniciens, *qu'ils iront dans les nuées avec lui au-devant de Jesus.* Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troisième ciel? je vous demande pardon, mais j'aime mieux les nuées d'Aristophane que celles de Paul.

59°. Dirai-je avec Luc que *Jesus* est monté au ciel du petit village de Béthanie? insinuerai-je avec Matthieu que ce fut de la Galilée, où les disciples le virent pour la dernière fois? en croirai-je un grave docteur qui dit que *Jesus* avait un pied en Galilée & l'autre à Béthanie? cette

opinion me paraît la plus probable ; mais j'attendrai sur cela votre décision.

60°. On me demandera ensuite si Pierre a été à Rome ? je répondrai, sans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans ; & la grande raison que j'en rapporterai, c'est que nous avons une épître de ce bon homme qui ne savait ni lire ni écrire, & que cette lettre est datée de Babylone ; il n'y a pas de replique à cela ; mais je voudrais quelque chose de plus fort.

61°. Instruisez-moi pourquoi le *Credo*, qu'on appelle le symbole des apôtres, ne fut fait que du tems de Jérôme & de Rufin, quatre cents ans après les apôtres ? dites-moi pourquoi les premiers pères de l'église ne citent jamais que les évangiles appellés aujourd'hui apocryphes ? n'est-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits ?

62°. N'êtes-vous pas fâchés comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux sibylles, qu'ils aient forgé des lettres de St. Paul à Sénèque, des lettres de *Jesus*, des lettres de Marie, des lettres de Pilate, & qu'ils aient ainsi établi leur secte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre ? Ces fraudes sont aujourd'hui reconnues de tous les savans. On est réduit à les appeller pieuses. Mais n'est-il pas triste que votre vérité ne soit fondée que sur des mensonges ?

63°. Dites-moi pourquoi *Jesus* n'ayant point institué sept sacremens, nous avons sept sacremens ? pourquoi *Jesus* n'ayant jamais dit qu'il est Trin, qu'il a deux natures avec deux volontés & une personne, nous le faisons Trin avec une personne & deux natures ? pourquoi avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous instruire des dogmes de la religion chrétienne ?

Et pourquoi, lorsqu'il a dit que parmi ses disciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monsieur l'archevêque

de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je suis réduit à une portion congrue?

64°. Je sais bien que l'église est infaillible: mais, est-ce l'église grecque, ou l'église latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Dannemarck & de Suède, ou celle de la superbe ville de Neuchâtel, ou celle des primitifs appellés quakers, ou celle des anabaptistes, ou celle des moraves? l'église turque a aussi du bon, mais on dit que l'église chinoise est beaucoup plus ancienne.

65°. Le pape est-il infaillible quand il couche avec sa maîtresse, ou avec sa propre fille, & qu'il apporte à souper une bouteille de vin empoisonné pour le cardinal Cornetto? (*a*)

Quand deux conciles s'anathématisent l'un l'autre, comme il est arrivé vingt fois, quel est le concile infaillible?

66°. Enfin, ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes & prêcher simplement la vertu? quand DIEU nous jugera, je doute fort qu'il nous demande si la grace est versatile ou concomitante? si le mariage est le signe visible d'une chose invisible? si nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf? si le pape est au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du pape? fera-ce un crime à ses yeux de lui avoir adressé des prières en espagnol quand on ne sait pas le latin? serons-nous les objets de son éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravédis de mauvaise viande un certain jour? & serons-nous récompensés à jamais si nous avons mangé avec vous, sages maîtres, pour cent piastres de turbots, de soles & d'esturgeons? vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs; vous pensez que DIEU nous jugera selon nos œuvres, & non selon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

(*a*) L'auteur voulait apparemment parler du pape Alexandre VI.

Ne rendrai-je pas ſervice aux hommes, en ne leur annonçant que la morale ? cette morale eſt ſi pure, ſi ſainte, ſi univerſelle, ſi claire, ſi ancienne, qu'elle ſemble venir de DIEU même comme la lumière qui paſſe parmi nous pour ſon premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour propre pour veiller à leur conſervation, la bienveillance, la bienfaiſance, la vertu pour veiller ſur l'amour propre, les beſoins mutuels pour former la ſociété, le plaiſir pour en jouir, la douleur qui avertit de jouir avec modération, les paſſions qui nous portent aux grandes choſes, & la ſageſſe qui met un frein à ces paſſions ?

N'eſt-il pas enfin inſpiré à tous les hommes réunis en ſociété, l'idée d'un Etre ſuprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet être, ſoit le plus fort lien de la ſociété ? les ſauvages qui errent dans les bois, n'ont pas beſoin de cette connnaiſſance; les devoirs de la ſociété qu'ils ignorent ne les regardent point ; mais ſi-tôt que les hommes ſont raſſemblés, DIEU ſe manifeſte à leur raiſon ; ils ont beſoin de juſtice, ils adorent en lui le principe de toute juſtice. DIEU qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme néceſſaires pour eux, & non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts ſans leſquels toute ſociété périt, il leur donne l'eſprit de religion, la première des ſciences & la plus naturelle ; ſcience divine dont le principe eſt certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conſéquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Eſpagnols ?

67°. Si vous voulez que je cache cette vérité, ſi vous m'ordonnez abſolument d'annoncer les miracles de St. Jacques en Galice & de Notre-Dame d'Atocha, & de Marie d'Agreda qui montrait ſon cu aux petits garçons dans ſes extaſes, dites-moi comment j'en dois uſer avec les réfractaires qui oſeront douter ? faudra-t-il que je leur faſſe donner avec édification la queſtion ordinaire &

extraordinaire ? quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler ? Et lorſqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuiſſe ou une feſſe pour mon ſouper avec des filles catholiques ?

J'attends l'honneur de votre réponſe.

DOMINICO ZAPATA
y verdadero y honrado
y caricativo.

Zapata n'ayant point eu de réponſe, ſe mit à prêcher DIEU tout ſimplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, puniſſeur & pardonneur. Il dégagea la vérité des menſonges & ſépara la religion du fanatiſme ; il enſeigna & il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfaiſant, modeſte, & fut rôti à Valladolid, l'an de grace 1631. Priez DIEU pour l'ame de frère Zapata.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

O U

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

CE n'eſt pas entre la Ruſſie & la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti, car ces deux états feront la paix tôt ou tard, ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction; car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appellés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appellés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes, & tant d'autres iſtes. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux, parce qu'il n'y en a pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon compte, & qui conſente à perdre une obole pour le ſalut de mon ame ou de la ſienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France & les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en ſera plus queſtion.

Ni entre les janſéniſtes & les moliniſtes, parce qu'ils ne ſont plus, & que voilà, DIEU merci, cinq ou ſix mille volumes devenus auſſi inutiles que les œuvres de St. Ephrem.

Ni entre les opéra bouffons français & les italiens, parce que c'eſt une affaire de fantaiſie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de ſavoir s'il y a un DIEU ; & c'eſt ce que je vais examiner très-ſérieuſement & de très-bonne foi, car cela m'intéreſſe, & vous auſſi.

I.

DU PRINCIPE D'ACTION.

Tout eſt en mouvement, tout agit & tout réagit dans la nature.

Notre ſoleil tourne ſur lui-même avec une rapidité qui nous étonne ; & les autres ſoleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, & que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte, tend par ſa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, & le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes loix ſon flux & ſon reflux éternel. C'eſt par ces mêmes loix que des vapeurs qui forment notre athmoſphère, s'échappent continuellement de la terre, & retombent en roſée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerres.

Tout eſt action, la mort même eſt agiſſante. Les cadavres tranſpirent, ſe métamorphoſent en végétaux, nourriſſent les vivans qui à leur tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe de cette action univerſelle?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les loix qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils ſeraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait ; ſi contraires, tout ſe

détruirait ; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un, c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée, qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux loix constantes & uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, & les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui serait l'effet de l'impulsion, mais en raison de leurs masses.

Le quarré de la révolution de toute planète est comme le cube de sa distance au soleil (& cela prouve en passant ce que Platon avait deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions & leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius & dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, & les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation, toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce chaque genre peuple & se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fond de propriétés.

Certes le chêne & le noisetier ne se sont pas entendus pour naître & croître de la même façon, de même que Mars & Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes loix. Il y a donc une intelligence unique, universelle & puissante, qui agit toujours par des loix invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des payſages, des animaux dessinés, des anatomies en cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, & que les ori-

ginaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration; & je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II.

DU PRINCIPE D'ACTION NÉCESSAIRE ET ÉTERNEL.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige à une machine si vaste & si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel, car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; & dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont fait pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III.

QUEL EST CE PRINCIPE?

Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action du premier moteur, de l'Etre suprême, par la synthèse, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer. Mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un prin-

cipe d'action, je cherche ce que c'eſt que ce principe univerſel ; & la première choſe que j'entrevois avec une ſecrète douleur, mais avec une réſignation entière, c'eſt qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit Timée, un point entre deux éternités, il me ſera impoſſible de comprendre ce grand tout & ſon maître, qui m'engloutiſſent de toutes parts.

Cependant, je me raſſure un peu en voyant qu'il m'a été donné de meſurer la diſtance des aſtres, de connaître le cours & les loix qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis, peut-être parviendrai-je en me ſervant de bonne foi de ma raiſon, juſqu'à trouver quelque lueur de vraiſemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et ſi ce petit crépuſcule que je cherche ne peut m'apparaître, je me conſolerai en ſentant que mon ignorance eſt invincible ; que des connaiſſances qui me ſont interdites me ſont très-ſûrement inutiles, & que le grand Etre ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, & de n'avoir pu y parvenir.

IV.

OU EST LE PREMIER PRINCIPE? EST-IL INFINI?

Je ne vois point le premier principe moteur & intelligent d'un animal appellé homme, lorſqu'il me démontre une propoſition de géométrie, ou lorſqu'il ſoulève un fardeau. Cependant, je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout ſubalterne qu'il eſt. Je ne puis découvrir ſi ce premier principe eſt dans ſon cœur ou dans ſa tête, ou dans ſon ſang, ou dans tout ſon corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas éternel. Mais où eſt-il?

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans toute

existence. Cela me paraît indubitable. Il est dans tout ce qui est, comme le mouvement est dans tout le corps d'un animal, si on peut se servir de cette misérable comparaison.

Mais, s'il est dans ce qui existe, peut-il être dans ce qui n'existe pas? L'univers est-il infini? on me le dit, mais qui me le prouvera? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, est aussi vrai que deux & deux font quatre; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction absurde à dire, l'Etre agissant a passé une éternité sans agir; l'Etre formateur a été éternel sans rien former; l'Etre nécessaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raison pourquoi cet Etre nécessaire serait infini. Sa nature me paraît d'être partout où il y a existence; mais pourquoi, & comment une existence infinie? Newton a démontré le vide qu'on n'avait fait que supposer jusqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini? Que serait-ce que l'infini en étendue? Il ne peut exister non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extension à laquelle je ne puisse ajouter. Il me semble qu'en cela le sentiment de Cudworth doit l'emporter sur celui de Clarke.

DIEU est présent partout, dit Clarke. Oui, sans doute; mais partout où il y a quelque chose, & non pas où il n'y a rien. Etre présent à rien, me paraît une contradiction dans les termes, une absurdité. Je suis forcé d'admettre une éternité, mais je ne suis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'espace soit un être réel ou une simple appréhension de mon entendement? Que m'importe que l'Etre nécessaire, intelligent, puissant, éternel, formateur de tout être soit dans cet espace imaginaire

imaginaire ou n'y soit pas? En suis-je moins son ouvrage? en suis-je moins dépendant de lui? en est-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scholastiques, je ne veux point établir le trône de DIEU dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un Castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, & que quiconque en doute, est criminel de lèze-majesté. Le Castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Manzanarès. Qu'il y ait, ou non des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le droit de me commander ici; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi, notre dépendance du grand Etre ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme, pour me faire mieux entendre.

V.

QUE TOUS LES OUVRAGES DE L'ÊTRE ÉTERNEL SONT ÉTERNELS.

Le principe de la nature, étant nécessaire & éternel, &

ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le DIEU agiſſant, il aurait été toujours le dieu indolent, le dieu d'Epicure, le dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde ſon ouvrage eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens que les animaux; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères abſurdes.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire, qu'un Etre eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un Etre formateur qui n'aurait rien formé, & qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, ſans qu'il parût la moindre raiſon de les avoir formés plutôt en un tems qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut rien faire ſans raiſon, rien ne peut exiſter ſans une raiſon antécédente & néceſſaire. Cette raiſon antécédente & néceſſaire a été éternellement; donc l'univers eſt éternel.

Nous ne parlons ici que philoſophiquement; il ne nous appartient pas ſeulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

VI.

QUE L'ETRE ÉTERNEL, PREMIER PRINCIPE, A TOUT ARRANGÉ VOLONTAIREMENT.

Il eſt clair que cette ſuprême intelligence, néceſſaire, agiſſante, a une volonté, & qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir & former tout ſans vouloir le former? Ce ſerait être une pure machine, & cette machine ſuppoſerait un autre premier principe,

un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier Etre intelligent quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons ; donc le grand Demiourgos très-puissant, a fait parce qu'il a voulu.

Spinosa lui-même reconnaît dans la nature une puissance intelligente nécessaire. Mais une intelligence destituée de volonté serait une chose absurde, parce que cette intelligence ne servirait à rien, elle n'opérerait rien, puisqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Etre nécessaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait nécessairement, parce que si ses ouvrages n'étaient pas nécessaires, ils seraient inutiles. Mais cette nécessité lui ôterait-elle sa volonté ? Non, sans doute ; je veux nécessairement être heureux ; je n'en veux pas moins ce bonheur ; au contraire je le veux avec d'autant plus de force, que je le veux invinciblement.

Cette nécessité lui ôte-t-elle sa liberté ? Point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Etre suprême étant très-puissant est donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artisan des choses reconnu nécessaire, éternel, intelligent, puissant, voulant & libre.

VII.

QUE TOUS LES ÊTRES, SANS AUCUNE EXCEPTION, SONT SOUMIS AUX LOIX ÉTERNELLES.

Quels sont les effets de ce pouvoir éternel résidant essentiellement dans la nature ? Je n'en vois que de deux espèces, les insensibles & les sensibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces soleils paraissent des êtres admirables mais brutes, destitués de

toute sensibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions & qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage prodigieusement supérieur à tous les soleils qui illuminent l'espace.

Mais tous ces êtres sont également soumis aux loix éternelles & invariables.

Ni le soleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le singe, ni l'homme, n'ont pu se donner rien de ce qu'ils possèdent, il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme & le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère sans savoir ce qu'ils font, & cela par un méchanisme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux au bout de quelque tems ont des idées, de la mémoire, une volonté; le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne serait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi; mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence, qu'ils perfectionnent leurs connaissances, qu'un chien de chasse apprend son métier, qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune, &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle du principe d'action, du grand Etre qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux; mais dans un degré beaucoup plus éminent, peut-il les tenir d'une autre cause?

Il n'a rien que ce que le grand Etre lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéissent sans relâche irrésistible-

ment aux loix du grand Etre, & que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

VIII.

QUE L'HOMME EST ESSENTIELLEMENT SOUMIS EN TOUT AUX LOIX ÉTERNELLES DU PREMIER PRINCIPE.

Voyons donc cet animal homme avec les yeux de la raison que le grand Etre nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit ? Celle de la douleur ; ensuite le plaisir de la nourriture. C'est-là toute notre vie, douleur & plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand Demiourgos ? Certes, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur ; & comment pourrions-nous être la cause du petit nombre de notre plaisirs ? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les supplices dans son dictionnaire, ne l'ont pas pu. Déchirer, serrer, mutiler, tirer, tous les tourmens se réduisent-là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes ni en bien, ni en mal ; nous ne sommes réellement que les instrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penser, & je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur ? Celui de la mammelle que nous avons sucée ; puis le visage de notre nourrice ; puis quelques autres faibles

objets, & quelque beſoins ont fait des impreſſions. Juſques-là oſerait-on dire qu'on n'a pas été un automate ſentant, un malheureux animal abandonné ſans connaiſſance & ſans pouvoir, un rebut de la nature ? Oſera-t-on dire que dans cet état on eſt un être penſant, qu'on ſe donne ſes idées, qu'on a un ame ? Qu'eſt-ce que le fils d'un roi au ſortir de la matrice ? Il dégoûterait ſon père s'il n'était pas ſon père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds eſt un objet infiniment ſupérieur.

IX.

DU PRINCIPE D'ACTION DE ÊTRES SENSIBLES.

Vient enfin le tems où un nombre plus ou moins grand de perceptions reçu dans notre machine, ſemble ſe préſenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'eſt comme ſi en ouvrant le robinet d'une fontaine nous penſions former l'eau qui en coule. Nous ! créer des idées ! pauvres gens que nous ſommes ! Quoi ! il eſt évident que nous n'avons eu nulle part au premières, & nous ſerions les créateurs des ſecondes ! Peſons bien cette vanité de faire des idées, & nous verrons qu'elle eſt inſolente & abſurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport, avec un ſentiment, une idée, une penſée, faites fabriquer un œil, un oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eſt ainſi de notre corps vivant. Le principe univerſel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reſte de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, & dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions ne nous appartiennent pas.

La première, c'eſt que perſonne ne ſait ni ne peut ſavoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement ſon corps fera.

La ſeconde, que pendant le ſommeil il eſt bien clair que tout ſe fait dans nos ſonges ſans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous ſommes alors de purs automates, ſur leſquels un pouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, auſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inſpire des deſirs, des paſſions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il eſt arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain ſonge ſon enfant nouveau-né, qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement d'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien de muſiciens ont fait de la muſique en dormant; combien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ſermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille & le ſommeil, au-lieu que nous ne conſumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, & ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moitié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le tems employé aux fonctions purement animales, & voyez ce qui reſte. Vous ſerez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à préſent de quelle inconſéquence il ſerait qu'une moitié dépendît de vous, & que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe univerſel d'action fait tout en vous.

X.

DU PRINCIPE D'ACTION APPELLÉ *AME*.

Mais on a imaginé, après bien de siècles que nous avions une ame qui agissait par elle-même ; & on s'est tellement accoutumé à ce mot, qu'on l'a pris pour une chose réelle.

On a crié partout l'*ame*, l'*ame!* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie ; tantôt c'était un petit simulacre léger qui nous ressemblait, & qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron, c'était une harmonie, une omémorie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps, un souffle qui n'est point air ; & de ce mot souffle qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement & sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, & comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de desir, de volonté ? Il n'y a point d'être réel appellé volonté, desir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appellé homme comprend, imagine, se souvient, desire, veut, se meut. Ce sont des termes abstraits, inventés pour faciliter le discours. Je cours, je dors, je m'éveille, mais il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouie, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela sinon parce que le grand Etre a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action,

la cauſe univerſelle, en un mot DIEU, nous donne ces facultés?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raiſon à ſuppoſer dans un limaçon un être ſecret appellé l'ame, que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des deſirs, des goûts, des ſenſations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de ſa nourriture, à celui de ſon amour. Il s'en reſſouvient, il en a l'idée, il y va auſſi vîte qu'il peut aller; il connaît le plaiſir & la douleur. Cependant, vous n'êtes point effarouché quand on vous dit que cet animal n'a point une ame ſpirituelle, que DIEU lui a fait ſes dons pour un peu de tems, & que celui qui fait mouvoir les aſtres, fait mouvoir les inſectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît ſi digne de vos reſpects, c'eſt-à-dire, vous êtes ſi orgueilleux que vous oſez placer dans ſon corps chétif quelque choſe qui ſemble tenir de la nature de DIEU même, & qui cependant par la perverſité de ſes penſées vous paraît ſouvent à vous-même diabolique, quelque choſe de ſage & de fou, de bon & d'exécrable, de céleſte & d'infernal, d'inviſible, d'immortel, d'incompréhenſible, & vous vous êtes accoutumé à cette idée comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui ſoit mouvement; comme vous proférez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y a point d'êtres abſtraits.

XI.

EXAMEN DU PRINCIPE D'ACTION APPELLÉ *AME*.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui, & il y en a partout. Mais ce principe peut-il être autre choſe qu'un reſſort, un premier mobile ſecret qui ſe développe par la volonté toujours agiſſante du pre-

mier principe auſſi puiſſant que ſecret, auſſi démontré qu'inviſible, lequel nous avons reconnu être la cauſe eſſentielle de toute la nature ?

Si vous créez le mouvement, ſi vous créez des idées parce que vous voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là ; car vous avez tous les attributs de DIEU ; volonté, puiſſance, création. Or figurez-vous l'abſurdité où vous tombez en vous faiſant Dieu.

Il faut que vous choiſiſſiez entre ces deux partis, ou d'être dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de DIEU. Le premier eſt extravagant, le ſecond ſeul eſt raiſonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé ame (qui devient ſi ſouvent un petit diable) il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embrion, ou quand vous naiſſez, ou quand vous commencez à ſentir. Tous ces partis ſont également ridicules.

Un petit dieu ſubalterne inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſouvent en naiſſant ; c'eſt le comble de la contradiction & de l'impertinence.

Si ce petit dieu-ame, eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment ou un homme prend du plaiſir avec une femme, & ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum & une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſamment logé ! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce dieu-ame qui était enfermé entre des excrémens infects & de l'urine ?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules & révoltantes ſubſiſtent dans

tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot & de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, plus convenable à notre nature, & par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire :

« Nous ſommes des machines produites de tout tems » les unes après les autres par l'éternel géomètre ; ma- » chines faites ainſi que tous les autres animaux, ayant » les mêmes organes, les mêmes beſoins, les mêmes » plaiſirs, les mêmes douleurs, très-ſupérieurs à eux » tous en beaucoup de choſes, inférieurs en quelques » autres, ayant reçu du grand Etre un principe d'action » que nous ne pouvons connaître, recevant tout, ne » nous donnant rien, & mille millions de fois plus ſou- » mis à lui que l'argille ne l'eſt au potier qui la façonne. » Encore une fois, ou l'homme eſt un dieu, ou il eſt » exactement tout ce que je viens de prononcer ».

XII.

Si le principe d'action dans les animaux est libre.

Il y a dans l'homme & dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine ; & ce premier moteur, ce premier reſſort eſt néceſſairement, éternellement diſpoſé par le maître, ſans quoi tout ſerait chaos, ſans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainſi que toute machine obéit néceſſairement, irrévocablement à l'impulſion qui la dirige ; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, & il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de

le suivre. Il marche après lui irrésistiblement, oui ; sans doute, mais il marche volontairement. Marche-t-il librement ? Oui, si rien ne l'empêche ; c'est-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, & il marche ; ce n'est pas dans sa volonté qu'est sa liberté de marcher, mais dans sa faculté de marcher à lui donnée. Un rossignol veut faire son nid & le construit quand il a trouvé de la mousse. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainsi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, & qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire son nid ? a-t-il eu cette absurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait consister à dire, je ne veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'est absolument indifférent, mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, & sans y être déterminé par rien ; & seulement pour vous prouver que je suis libre. Telle est l'absurdité qui a régné dans les écoles. Si le rossignol pouvait parler il dirait à ces docteurs, je suis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir & je niche, vous êtes invinciblement déterminé à raisonner mal, & vous rempliſſez votre destinée comme moi la mienne.

Nous allons voir si l'homme peut être libre dans un autre sens.

XIII.

DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME ET DU DESTIN

Une boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement & volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité & de volonté ; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que

nous ne le sommes à tout ce que nous faisons : car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, & que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, & est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien Leibnitz, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand Etre qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer ; car alors il ne serait plus l'Etre nécessaire, l'Etre immuable, l'Etre des êtres ; il serait faible, inconstant, capricieux, il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; & c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, & le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres ; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité que tout est enchaîné, & que tout est nécessaire.

L'homme est libre encore une fois quand il peut ce qu'il veut, mais il n'est pas libre de vouloir ; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans ; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Eclaircissons toutes ces verités.

XIV.

RIDICULE DE LA PRÉTENDUE LIBERTÉ, NOMMÉE LIBERTÉ D'INDIFFÉRENCE.

Quel admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres enchaînées au trône du fabricateur de tous les mondes! je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, & que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous & le grand Etre (car il peut y en avoir des milliards) vienne le conſulter ſur la deſtinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une ſi prodigieuſe diſtance de nous. Le ſouverain de la nature ſerait alors réduit à lui répondre, je ne ſuis pas ſouverain, je ne ſuis pas le grand Etre néceſſaire; chaque petit embrion eſt le maître de faire des deſtinées. Tout le monde eſt libre de vouloir ſans autre cauſe que ſa volonté. L'avenir eſt incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir: ce grand tout que vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie où tout ſe fait ſans cauſe & ſans raiſon. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle choſe arrivera, car alors les gens malins dont les globes ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On oſe toujours être jaloux de ſon maître lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte juſqu'à la jalouſie: on eſt bien aiſe de le faire tomber dans le piége. Je ne ſuis qu'un faible ignorant. Adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant & de plus habile que moi.

Cette apologue eſt peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partiſans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en eſt encore, & ceux qui s'occupent ſur les bancs

à concilier la prescience avec cette liberté, & ceux qui parlent encore dans l'université de Salamanque ou à Bedlam de la grace médecinale & de la grace concomitante.

XV.

Du mal, et en premier lieu, de la destruction des bêtes.

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien & du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre si on nous en faisait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre si on nous disait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, & d'une pierre si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre & la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse destinée des bêtes destinées pour notre table. Les enfans qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant étalé sans cesse dans nos boucheries & dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire nous regardons cette horreur souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur, & nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer & à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocerot & à l'éléphant; la terre n'est qu'un vaste champ de

guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, & qui pour la saisir n'emploie l'équivalent de la ruse & de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire & dévore la mouche innocente.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvellés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant, je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'aux pieux Porphire, & aux compatissans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames; car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles & de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix & de cailles; & ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Etre est donc justifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

XVI.

DU MAL DANS L'ANIMAL APPELLÉ HOMME.

Voilà pour les bêtes. Venons à l'homme. Si ce n'est pas

pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse DIEU par ses pensées, soit malheureux par ses pensées; si ce n'est pas un mal que cet idolâtre de la divinité soit presque toujours injuste & souffrant qu'il voie la vertu & qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur & trompé, victime & bourreau de ses semblables, &c. &c. si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne sais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes & les hommes souffrent presque sans relâche, & les hommes encore davantage, parce que non-seulement leur don de penser est très-souvent un tourment; mais parce que cette faculté de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme est un être très-misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, & une longue suite de jours de douleurs dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, & on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien, sont des charlatans. Shaftersburi qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins & de rage; & Pope qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les loix physiques & mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen

& Marie Stuart plus belle encore, dans leur jeuneſſe, aurait dit, voilà qui eſt bien. Mais l'aurait-il dit en la voyant mourir par la main d'un bourreau ? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle Marie Stuart par le même ſupplice au milieu de ſa capitale ? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puiſqu'il vécut plus long-tems ? &c. &c. &c.

Jetez un coup d'œil ſur le genre humain, ſeulement depuis les proſcriptions de Sylla juſqu'aux maſſacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu ſur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de phyſique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles ſanglantes & tous ces membres épars; c'eſt le fruit d'une querelle entre deux miniſtres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Locke, devant Halley; ou bien c'eſt la ſuite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voiſin où l'on vient d'entaſſer ceux qui ne ſont pas encore morts, on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, & des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un regiſtre de ces malheureux qu'on diſsèque de leur vivant, à tant par jour, ſous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanſon très-obſcure & très-plate pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; & puis, dites tranquillement tout eſt bien. Proférez ce mot, ſi vous l'oſez, entre Alexandre VI & Jules II; proférez-le ſur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, & au milieu de douze millions d'Américains qu'on aſſaſſine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue.

Proférez-le aujourd'hui 24 Auguſte, ou 24 Aouſt, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniverſaire centenaire de la St. Barthelemi. Paſſez de ces théâtres innombrables de carnage, à ces innombrables receptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne le genre humain dans ſa ſource, & qui attache le plus abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſſaire. Voyez ce roi ſi mépriſé, Henri III, & ce chef de parti ſi médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en faiſant la guerre civile; & cet inſolent deſcendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p.... Pour achever ce tableau ſi vrai & ſi funeſte, placez-vous entre ces inondations & ces volcans qui ont tant de fois bouleverſé tant de parties de ce globe; placez-vous entre la lèpre & la peſte qui l'ont dévaſté. Vous enfin qui liſez ceci, reſſouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal exiſte, & n'ajoutez pas à tant de misères & d'horreurs la fureur abſurde de les nier.

XVII.

DES ROMANS INVENTÉS POUR DEVINER L'ORIGINE DU MAL.

De cent peuples qui ont recherché la cauſe du mal phyſique & moral, les Indiens ſont les premiers dont nous connaiſſions les imaginations romaneſques. Elles ſont ſublimes, ſi le mot ſublime veut dire *haut*; car le mal, ſelon les anciens bracmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidèles & les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'ondéra pour des millards de siè-

cles. Mais le grand Etre leur fit grace au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, & ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empirée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, & avec grossiéreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel & plus agréable, en effet, que le conte de Pandore & de sa boîte. Si Hésiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à Homère, qu'Homère l'est à Licophron.

Cette boîte de Pandore en contenant tous les maux qui sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois & les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'histoire de cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

DE CES MÊMES ROMANS, IMITÉS PAR QUELQUES NATIONS BARBARES.

Vers la Caldée & vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé, & pressé par la soif, lui demanda ce qu'il portait. C'est la recette de l'immortalité, répondit l'âne ; DIEU en fait présent à l'homme qui en a chargé mon dos ; il vient après moi, & il est encore loin parce qu'il n'a que deux jambes ; je meurs de soif, enseignez-moi de grace un ruisseau. Le serpent mena boire l'âne, & pendant qu'il buvait il lui déroba la recette. Delà vient que

le ſerpent fut immortel, & que l'homme fut ſujet à la mort & à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le ſerpent paſſait pour immortel chez tous les peuples, parce que ſa peau muait. Or s'il changeait de peau, c'était ſans doute pour rajeûnir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres. Mais il eſt bon de la remettre ſous les yeux du lecteur pour lui faire bien voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ſerpens & les ânes jouaient de ſi grands rôles.

En Syrie on prenait plus d'eſſor ; on contait que l'homme & la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette ; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enſeigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent ; & DIEU, pour les punir de leur gourmandiſe, les y laiſſa. Laiſſons-les-y auſſi eux & leur déjeûner, & leur âne, & leur ſerpent. Ces ramas d'inconcevables fadaiſes venues de Syrie ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les déteſtables fables d'un peuple obſcur doivent être bannies d'un ſujet ſérieux.

Revenons de ces inepties honteuſes à ce grand mot d'Epicure qui alarme depuis ſi long-tems la terre entière, & auquel on ne peut répondre qu'en gémiſſant. *Ou DIEU a voulu empêcher le mal & il ne l'a pas pu ; ou il l'a pu & ne la pas voulu, &c.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable ; & c'eſt ſous cet abri terrible que ſe ſont refugiés tous les athées ; c'eſt-là qu'il vient des bacheliers & des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agiſſant, intelligent, néceſſaire, éternel, & que c'eſt de ce principe que vient ce que nous appellons le bien & le mal. Examinons la choſe avec les athées.

XIX.

DISCOURS D'UN ATHÉE.

Un athée me dit; il m'eſt démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel & néceſſaire exiſte. Mais de ce qu'il eſt néceſſaire, je conclus que tout ce qui en dérive eſt néceſſaire auſſi, vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puiſque tout eſt néceſſaire, le mal eſt inévitable comme le bien. La grande roue de la machine qui tourne ſans ceſſe écraſe tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas beſoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, & qui eſt eſclave de ſa deſtinée, comme moi de la mienne. S'il exiſtait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je ſerais forcé de l'appeller *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier ſon exiſtence que de lui dire des injures. Achevons comme nous pourrons cette vie miſérable, ſans recourir à un être fantaſtique que jamais perſonne n'a vu, & auquel il importerait très-peu, s'il exiſtait, que nous le cruſſions ou non. Ce que je penſe de lui ne peut pas plus l'affecter, ſuppoſe qu'il ſoit, que ce qu'il penſe de moi & que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui & moi, nulle liaiſon; nul intérêt. Ou cet être n'eſt pas, ou il m'eſt abſolument étranger. Faiſons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels ſur mille: ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, ſouffrent & meurent ſans parler de métaphyſique, ſans ſavoir s'il y en a une.

XX.

DISCOURS D'UN MANICHÉEN.

Un manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit: Vous vous trompez. Non-ſeulement il exiſte un DIEU;

mais il y en a néceſſairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il exiſte dans la nature un pouvoir intelligent ; mais il eſt impoſſible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait auſſi le mal. Il faut que le mal ait auſſi ſon Dieu. Le premier Zoroaſtre annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans ; & deux autres Zoroaſtres ſont venus la confirmer dans la ſuite. Les Parſis ont toujours ſuivi cette admirable doctrine, & la ſuivent encore. Je ne ſais quel miſérable peuple, appellé Juif, étant autrefois eſclave chez nous, y apprit un peu de cette ſcience avec le nom de Satan, & de Knatbul. Il reconnut enfin DIEU & le diable : & le diable même fut ſi puiſſant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant deſcendu dans ſon pays, le diable l'emporta ſur une montagne. Reconnaiſſez donc deux dieux : le monde eſt aſſez grand pour les contenir, & pour leur donner de l'exercice.

XXI.

DISCOURS D'UN PAÏEN.

Un païen ſe leva alors, & dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs & les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéiſtes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable, qui peuple l'univers de génies & de divinités. C'eſt indubitablement le ſeul ſyſtême qui rende raiſon de tout, le ſeul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'eſt Vénus qui en eſt la cauſe. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'eſt Mars qui l'a ordonné ainſi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-ſeulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus & Flore vous comblent de préſens ; mais dans l'occaſion ce

même Mars peut vous défaire de vos ennemis : cette même Vénus peut vous fournir des maîtresses ; ce même Mercure peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que vous l'aidiez.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'Oromase le bienfaisant, & Arimane le malfaisant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière & les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poëtes assemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul DIEU suffise à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne & à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre ? Quoi ! dans notre petit globe tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse & chez le pape Ganganelli ; & il n'y aurait point de conseil dans le ciel ? Rien n'est plus sage sans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un payen, à un soldat Prussien, qui va dans le territoire de Venise : il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. -- Il n'y a point de roi, lui répond-on : c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appellé Jeova, ou Hiao chez les Phéniciens, le Jov des autres nations asiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, est le souverain des dieux & des hommes.

Deum fator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, & dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil simile, nec secundum.

L'esprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DIEU sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée, cité dans toute l'antiquité & répété dans tous les mystères.

Eis es autogenes enos ekdona panta tetuktai.

Il naquit de lui-même, & tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des élémens, des mers, & des entrailles de la terre. Sa femme qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est Junon. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est Minerve. Son autre fille Vénus est l'amante de la génération Philometai. Elle est la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le seul attrait de la volupté tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des présens aux mortels. Cérès leur a donné les bleds, Bacchus la vigne, Pomone les fruits, Apollon & Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Demiourgos avait formé les planètes & la terre. Il avait fait naître sur notre globe les hommes & les animaux. Le premier homme, au rapport de Bérose, fut Alore père de Sarès, aïeul d'Alaspare, lequel engendra Amenon, dont naquit Métalare, qui fut père de Daon père d'Everodac, père d'Amphis, père d'Osiarte, père de ce célèbre Sixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus roi de Caldée, sous lequel arriva cette inondation (*a*) si connue, que les Grecs ont appellé

(*a*) Plusieurs savans croient que ce déluge de Xixuter, ou Xixutrus, est probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres pensent que c'est celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans le mer Egée. Bérose raconte que Saturne apparut à

déluge d'Ogigès : inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'isle Atlantide & une partie de la Grèce environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie, suivant Sanchoniaton, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, sont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure ; mais l'existence & les bienfaits de Jupiter sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros, qui à son exemple firent du bien aux hommes, étaient appellés du saint nom de Dionisios, fils de DIEU Bacchus, Hercule, Persée, Romulus, reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs & les Romains, quoiqu'un peu débauchés, comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoiqu'un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoiqu'un peu sodomites, comme le roi de France Henri III & son Nogaret. Mais ils étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils faisaient des processions, ils jeûnaient, *flalatæ ibant nudis pedibus passis, capillis manibus puris, & Jovem aquam exorabant! & statim urceatim pluebat.*

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de DIEU, c'est-à-dire, de juste & de bienfaisant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes & les plus cruels, parce qu'ils étaient puissans.

Xixuter ; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, & qu'il devait bâtir au plus vîte, pour se sauver lui & les siens, un vaisseau large & long de

Xixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est delà que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre, tant que les pères de famille furent les ſeuls prêtres, & offrirent à Jupiter & aux dieux immortels les prémices des fruits & des fleurs. Mais tout fut perverti, quand les prêtres répandirent le ſang, & voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, & laiſſant aux dieux la fumée. On ſait comment nos ennemis réuſſirent à nous écraſer, en adoptant nos premières mœurs, en rejettant nos ſacrifices ſanglans, en rappellant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité, en ſe faiſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugué les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis ; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

DISCOURS D'UN JUIF.

Laiſſons-là cet idolâtre qui fait de DIEU un ſtathouder, & qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature, ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entr'elle & nous, c'eſt que notre ſource fut cachée très-long tems au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles ſortis du milieu de nous lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron ; & que peu à peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Caldéens avaient pour père Alore, comme vous savez. Les Phéniciens descendaient d'un autre homme qui se nommait *Origine*, selon Sanchoniaton. Les Grecs eurent leur Promethée, les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui personne n'entendit jamais parler, excepté notre seule nation, & encore très-tard. Ce ne fut point l'Ephaïstos des Grecs, appellé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut Tubalkaïn. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre sous Constantin, que ce n'était plus Bacchus à qui les nations devaient l'usage du vin, mais à un Noé, de qui personne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ses ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne sut cette anecdote que par notre Bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le soleil alors ne fut plus la source de la lumière; mais la lumière fut créée avant le soleil, & séparée des ténèbres, comme les eaux furent séparées des eaux. La femme fut pêtrie d'une côte que DIEU lui-même arracha d'un homme endormi sans le réveiller, & sans que ses descendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate & le Nil, ont eu tous quatre leur source dans le même jardin. Nous n'avons jamais su où était ce jardin; mais c'est une preuve qu'il existait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un serpent perd tout le genre humain. Un prophête Caldéen s'entretient avec son âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'est plus le père de tous les hommes, mais de notre seule famille. Cette famille toujours errante, abandonna le fertile pays de la Caldée pour aller errer quelque tems vers

Sodome ; & c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que ſoixante & dix hommes au bout de deux cent quinze ans, en produiſent ſix cent trente mille portant les armes. Ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards & les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. DIEU égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers nés Egyptiens ; & DIEU, après ce maſſacre, au-lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, & pour faire mourir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves malgré les miracles épouvantables que DIEU fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi, & même le ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze, périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées & rognent les eſpèces. Cependant, nous avons toujours des prophêtes. DIEU deſcend toujours chez notre ſeul peuple, & ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophêtes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, & lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophête croit que DIEU lui a ordonné de manger pour mieux marcher ; il mange, & auſſi-tôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des Rois, chap. XIII.)

DIEU commande à Iſaïe de marcher tout nud, & expreſſément de montrer ſes feſſes ; *diſcoopertis natibus.* (Iſaïe, chap. XX.)

DIEU ordonne à Jérémie de ſe mettre un joug ſur le cou, & un bât ſur le dos (Chap. XXVII, ſelon l'hébreu.)

Il ordonne à Ezéchiel de ſe faire lier, & de manger un

livre de parchemin, de se coucher deux cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, & quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la merde sur son pain. (*a*)

Il commande à Osée de prendre une fille de joie, & de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, & de lui faire aussi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une série non interrompue de massacres, & vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les loix appellés honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres natres que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des matériaux de notre bible grecque, bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour; & l'on sait quel sera notre triomphe à la fin du monde quand il n'y aura plus personne sur la terre.

XXIII.

DISCOURS D'UN TURC.

Quand le Juif eut fini, un Turc qui avait fumé pen-

(*a*) C'est ainsi que le convulsionnaire Carré Montgeron, conseiller du parlement de Paris, dans son recueil de miracles, présenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grace efficace, ne but pendant vingt-un jours que de l'urine, & ne mangea que de la merde, ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit par-là que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs & chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles se ressemblent, au déjeûner près du prophête Ezéchiel & de la petite convulsionnaire.

dant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *allah illah*, & s'adressant à moi, me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, & que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre Mahomet. Un baron du Tott, homme de beaucoup d'esprit & de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-tems, un livre d'un de vos plus grands savans nommé Grotius, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne.* Ce Grotius accuse notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, & qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savans de vos chrisiticoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un village, & dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que Mr. du Tott m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la St. Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, & dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires. Et DIEU, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste & humaine. Sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à DIEU des associés, & qu'elle n'a point de mystères ; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin & les

liqueurs fortes, & qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureusement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la seule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes sectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, & qui vivent si heureux sous la protection de nos loix, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV.

DISCOURS D'UN THÉISTE.

Un théiste alors demanda la permission de parler, & s'exprima ainsi:

Chacun a son avis; bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête-homme. Je demande d'abord pardon à Mr. l'Athée; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu & exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand Mr. l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grace, d'autant plus qu'étant honnête-homme il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un DIEU en toute sûreté, il n'en paiera pas un

un denier d'impôt de plus, & n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire sur Constantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les naïades, les driades, les silvains, les graces, les amours, à St. Fiacre, à St. Pancrace, à Sts. Crépin & Crépinien, à St.. Vitt, à Ste. Cunégonde, à Ste. Marjolaine. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Et puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai-là, jusqu'à-ce que d'autres puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, Mr. le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre Oromase, reprenez votre Arimane.

Je demeurai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal, mais je supposerai que le bon Oromase qui a tout fait, n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense quand je lui dis : vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage & bon pouvait faire. Ce n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même. Une différence essentielle entre vous & vos créatures, c'est l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection & de démence, par

cela même que vous êtes parfait & sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs & de veines, ne peut durer que quatre-vingt ou cent ans tout au plus, & que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal composé nécessairement de desirs & de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en faisant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous & vos ouvrages, que si le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de tems, & surtout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. DIEU ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne faisant jamais de tort à mes frères, & en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'Arimane, ni de Satan, ni de Knatbul, ni de Cerbère & des furies, ni de St. Fiacre & St. Crépin, ni même de ce Mr. Cogé régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minus*, & que j'acheverai mes jours en paix: *In ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

Je viens à vous, Mr. Acosta, Mr. Abrabanel, Mr. Benjamin, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les nègres de Guinée sont des êtres beaucoup plus raisonnables & plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite & en barbarie; vous en portez la peine; tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parsis vos anciens maîtres sont dispersés; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, & sont courtiers dans

toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Egyptiens. Pourquoi feriez-vous une puissance ?

Pour vous, Mr. le Turc, je vous conseille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet fils d'Abdala sont des miracles ; mais Catherine II fait des miracles aussi ; prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérans ; c'est le vrai moyen de plaire à l'Etre des êtres, qui est également le père des Turcs & des Russes, des Chinois & des Japonois, des nègres & des jaunes, & de la nature entière.

XXV.

Discours d'un citoyen.

Quand le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : je suis citoyen, & par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux ; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer & de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, & autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, & surtout ceux du jésuite Garasse, du jésuite Guignard, du jésuite Malagrida, du jésuite Patouillet, du jésuite Nonotte, & du jésuite Paulian le plus impertinent de tous ; comme aussi la gazette ecclésiastique, & tous les autres libelles, qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit

Turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit Juif, soit athée, lira attentivement quelques pages des offices de Ciceron, ou de Montagne, & quelques fables de la Fontaine.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien & un musulman rencontreront un athée; ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine! Et l'athée répondra, dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque & la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens; attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en DIEU. Mais cet embrassement en vaudra trois, quand il sera fait de bonne foi.

Nous savous qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un Juif, surtout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent. Mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniste & un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste, c'est qu'il rende le salut au luthérien avec quelque affection, & qu'il n'imite plus les quakers qui ne font la révérence à personne, mais dont ils n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théistes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant DIEU & devant les hommes. Mais ces mariages produiront une nouvelle race qui représen-

tant les premiers tems de l'égliſe chrétienne, ſera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux ſectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre. Car celui-ci mangerait infailliblement l'huître & leur laiſſerait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, ſoit de Grec à Turc, ou de Turc à Juif, ou de Romain à Romain, que ce qui ſert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaiſir de l'homme. On ne vendra ni circonciſion, ni baptême, ni ſépulture, ni la permiſſion de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette qui eſt plus noire encore.

Dans toutes les diſputes qui ſurviendront, il eſt défendu expreſſément de ſe traiter de chien, quelque colère qu'on ſoit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner & qu'ils nous mordront, &c. &c. &c.

LES OREILLES
DU COMTE DE CHESTERFIELD,
ET
LE CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

AH ! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde. J'en juge, comme de raison, par mon aventure.

Mylord Chesterfield, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon préférement (*a*) à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres ; je me présente à mylord ; je le fais souvenir de ses promesses ; il me serre la main avec amitié, & me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me replique qu'il veut me faire guérir, & me donne sur le champ une lettre pour Mr. Sidrac près de Guid'hall.

Je ne doute pas que Mr. Sidrac ne soit celui qui doit m'expédier les provisions de ma cure. Je vole chez lui. Mr. Sidrac qui était le chirurgien de mylord, se met incontinent en devoir de me sonder, & m'assure que si j'ai la pierre il me taillera très-heureusement.

(*a*) *Préférement* signifie *bénéfice* en anglais.

Il faut savoir que mylord avait entendu que j'avais un grand mal à la vessie, & qu'il avait voulu, selon sa générosité ordinaire, me faire tailler à ses dépens. Il était sourd, aussi-bien que monsieur son frère, & je n'en étais pas encore instruit.

Pendant le tems que je perdis à défendre ma vessie contre Mr. Sidrac qui voulait me sonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez mylord, demanda ma cure, & l'emporta.

J'étais amoureux de Miss Fidler que je devais épouser dès que je serais curé; mon rival eut ma place & ma maîtresse.

Le comte ayant appris mon désastre & sa méprise, me promit de tout réparer. Mais il mourut deux jours après.

Mr. Sidrac me fit voir clair comme le jour, que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la constitution présente de ses organes, & me prouva que sa surdité ne venait que de l'extrême sécheresse de la corde & du tambour de son oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'esprit-de-vin, de façon à me rendre plus sourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que Mr. Sidrac était un très-savant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion, & qui me soulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction pour me consoler de la perte de ma cure & de ma maîtresse.

CHAPITRE SECOND.

APRÈS bien des obſervations ſur la nature faites avec mes cinq ſens, des lunettes, des microſcopes, je dis un jour à Mr. Sidrac : On ſe moque de nous, il n'y a point de nature, tout eſt art. C'eſt par un art admirable que toutes les planètes danſent régulièrement autour du ſoleil, tandis que le ſoleil fait la roue ſur lui-même. Il faut aſſurément que quelqu'un d'auſſi ſavant que la ſociété royale de Londres ait arrangé les choſes, de manière que le quarré des révolutions de chaque planète ſoit toujours proportionnel à la racine du cube de leur diſtance à leur centre ; il faut être ſorcier pour le deviner.

Le flux & le reflux de notre Tamiſe, me paraît l'effet conſtant d'un art non moins profond & non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, meſure, nombre, mouvement. Tout eſt reſſort, levier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chymie, depuis l'herbe juſqu'au chêne, depuis la puce juſqu'à l'homme, depuis un grain de ſable juſqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, & la nature eſt une chimère. Vous avez raiſon, répondit Mr. Sidrac, mais vous n'en avez pas les gants ; cela a déjà été dit par un rêveur de-là la Manche (*a*), mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne, & ce qui me plaît le plus, c'eſt que par cet art incompréhenſible deux machines en produiſent toujours une troiſième ; & je ſuis bien fâché de n'en avoir pas fait un avec miſs Fidler ; mais je vois

(*a*) Queſtions encyclopédiques, article *Nature*.

bien qu'il était arrangé de toute éternité que Miſs Fidler emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous dites, me repliqua Mr. Sidrac, a été encore dit, & tant mieux ; c'eſt une probabilité que vous penſez juſte. Oui, il eſt fort plaiſant que deux êtres en produiſent un troiſième ; mais cela n'eſt pas vrai de tous les êtres. Deux roſes ne produiſent point une troiſième roſe en ſe baiſant. Deux cailloux, deux métaux n'en produiſent pas un troiſième, & cependant un métal, une pierre ſont des choſes que toute l'induſtrie humaine ne ſaurait faire. Le grand, le beau miracle continuel eſt qu'un garçon & une fille faſſent un enfant enſemble, qu'un roſſignol faſſe un roſſignolet à ſa roſſignole, & non pas à une fauvette. Il faudrait paſſer la moitié de ſa vie à les imiter, & l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille ſecrets tout-à-fait curieux. Newton dit que la nature ſe reſſemble partout. *Natura eſt ubique ſibi conſona.* Cela eſt faux en amour ; les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux ne font point l'amour comme nous. C'eſt une variété infinie. La fabrique des êtres ſentans & agiſſans me ravit. Les végétaux ont auſſi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de bled jeté en terre en produiſe pluſieurs autres.

Ah ! lui dis-je, comme un ſot que j'étais encore, c'eſt que le bled doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

Mr. Sidrac me reprit en riant avec beaucoup de circonſpection. Cela était vrai du tems de l'école, dit-il, mais le moindre laboureur ſait bien aujourd'hui que la choſe eſt abſurde. Ah ! Mr. Sidrac, je vous demande pardon ; mais j'ai été théologien, & on ne ſe défait pas tout-d'un-coup de ſes habitudes.

CHAPITRE TROISIÈME.

QUELQUE tems après ces conversations entre le pauvre prêtre Goudman & l'excellent anatomiste Sidrac, ce chirurgien le rencontra dans le parc St. James tout pensif, tout rêveur, & l'air plus embarrassé qu'un algébriste, qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous, lui dit Sidrac, est-ce la vessie ou le colon qui vous tourmente? non, dit Goudman, c'est la vésicule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Gloceſter qui est un pédant bavard & insolent. J'étais à pied, & cela m'a irrité. J'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je ne l'aurais pas, attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de mylord Chesterfield qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune, mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit Sidrac, & faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu? -- je n'ai que trente guinées de rente, & après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. -- Allons, mon cher Goudman, c'est assez pour vivre libre & pour penser. Trente guinées font six cent trente schellings, c'est près de deux schellings

par jour. Philips n'en voulait qu'un seul. On peut avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme & de DIEU, ce qui est un grand amusement Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent; nous causerons, & votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole, ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Conversation du docteur Goudman, *& de l'anatomiste* Sidrac, *sur l'ame & sur quelque autre chose.*

GOUDMAN.

MAIS, mon cher Sidrac, pourquoi dites-vous toujours, *ma faculté pensante?* que ne dites-vous mon ame tout court? cela serait plutôt fait, & je vous entendrais tout aussi bien.

SIDRAC.

Et moi, je ne m'entendrais pas. Je sens bien, je sais bien que DIEU m'a donné la faculté de penser & de parler, mais je ne sens ni ne sais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

GOUDMAN.

Vraiment quand j'y réfléchis, je vois que je n'en sais rien non plus, & que j'ai été long-tems assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appellèrent l'ame du nom qui signifiait la vie. A leur

exemple les latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on disait la respiration est l'ame. Cette respiration est un souffle. Les latins traduisirent le mot souffle par *spiritus*. Delà le mot qui répond à esprit chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps sans y tenir de place, qu'il remuait nos organes sans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? tous nos discours, à ce qu'il me semble, ont été fondés sur des équivoques. Je vois que le sage Loke a bien senti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raison humaine. Il n'a fait aucun chapitre sur l'ame dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit. Et si par hasard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne signifie chez lui que notre intelligence.

En effet, tout le monde sent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en assemble, qu'il en décompose ; mais personne ne sent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement, des sensations & des pensées. Il est au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, & d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord sur une chose qui a été un objet de dispute pendant tant de siècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous soyons d'accord.

SIDRAC.

Cela n'est pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions sur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les personnages de Rabelais. Si

nous vivions dans les siècles de ténèbres affreuses qui enveloppèrent si long-tems l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de raison ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, & nous osons la dire.

GOUDMAN.

Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient Apollonius & Archimède, & qui les rendraient nos écoliers. Mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé? notre ignorance.

SIDRAC.

Et n'est-ce rien? vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de sentir & de penser, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, a vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viscères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos artères. Nous tenons tout de lui, nous n'avons rien pu nous donner, & nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grace de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit sur le corps. Il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou DIEU nous a fait ce présent, ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y soit pris, nous sommes sous sa main. Il est notre maître ; voilà tout ce que je sais.

GOUDMAN.

Mais au moins, dites-moi ce que vous en soupçonnez. Vous avez disséqué des cerveaux, vous avez vu des embrions & des fœtus ; y avez-vous découvert quelque apparence d'ame?

SIDRAC.

Pas la moindre, & je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine & des excrémens. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame ſimple exiſtât avant la formation de ſon corps; car, à quoi aurait-elle ſervi pendant des ſiècles, ſans être ame humaine? & puis, comment imaginer un être ſimple? un être métaphyſique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes? que devient cet être inconnu, ſi le fœtus qu'il doit animer, meurt dans le ventre de ſa mère?

Il m'a paru encore plus ridicule que DIEU créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a ſemblé blaſphématoire que DIEU attendît la conſommation d'un adultère, d'un inceſte, pour récompenſer ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'eſt encore pis quand on me dit que DIEU tire du néant des ames immortelles pour leur faire ſouffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi! brûler des êtres ſimples, des êtres qui n'ont rien de brûlables? comment nous y prendrions-nous pour brûler un ſon de voix, un vent que vient de paſſer? encore ce ſon, ce vent étaient matériels dans le petit moment de leur paſſage; mais un eſprit pur, une penſée, un doute! je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'obſcurité, contradiction, impoſſibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimère, abſurdité, bêtiſe, charlatanerie.

Mais je ſuis à mon aiſe quand je me dis: DIEU eſt le maître. Celui qui fait graviter des aſtres innombrables les uns vers les autres, celui qui fit la lumière eſt bien aſſez puiſſant pour nous donner des ſentimens & des idées, ſans que nous ayons beſoin d'un petit atôme étranger, inviſible, appellé *ame*.

DIEU a donné certainement du sentiment, de la mémoire, de l'industrie à tous les animaux. Il leur a donné la vie, & il est bien aussi beau de faire présent de la vie que de faire présent d'une ame. Il est assez reçu que les animaux vivent; il est démontré qu'ils ont du sentiment, puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or s'ils ont tout cela sans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une?

GOUDMAN.

Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler, il se vanterait d'avoir un ame, & il dirait que son ame est dans sa queue. Je me sens très-enclin à soupçonner avec vous que DIEU nous a faits mangeans, buvans, marchans, dormans, sentans, pensans, pleins de passions, d'orgueil & de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ces paons dont je parle. Et celui qui a dit que nous naissons, vivons & mourons sans savoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la providence, me paraît nous avoir bien définis. Car enfin, pour que nous existions il faut une infinité de mouvemens. Or, nous n'avons pas fait le mouvement; ce n'est pas nous qui en avons établi les loix. Il y a quelqu'un qui ayant fait la lumière, la fait mouvoir du soleil à nos yeux, & y arriver en sept minutes. Ce n'est que par le mouvement que mes cinq sens sont remués. Ce n'est que par ces cinq sens que j'ai des idées; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de graces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique spectacle de ce monde, comme disait Epictète. Il est vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, & me faire avoir un bon bénéfice & ma maîtresse

Miſs Fidler ; mais enfin, tel que je ſuis avec mes ſix cent trente ſchellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que DIEU pouvait vous donner un bon bénéfice, & qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous paſſeront pas cette propoſition. Eh ne vous ſouvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité ? il n'eſt pas permis à un homme qui a voulu être curé de ſe contredire. Ne voyez-vous pas que ſi vous aviez eu la cure & la femme que vous demandiez, ce ſerait vous qui auriez fait un enfant à Miſs Fidler, & non pas votre rival ? l'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mouſſe, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, & achever de détrôner le grand-mogol. Cela ſeul aurait changé la conſtitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre, pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas Miſs Fidler, pour que vous ne fuſſiez pas réduit à 630 ſchellings, en attendant la mort de votre tante. Tout eſt enchaîné, & DIEU n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami Goudman.

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raiſonnement quand je parlais de fatalité. Mais enfin, ſi cela eſt ainſi, DIEU eſt donc eſclave tout comme moi ?

SIDRAC.

Il eſt eſclave de ſa volonté, de ſa ſageſſe, des propres loix qu'il a faites, de ſa nature néceſſaire. Il ne peut les enfreindre parce qu'il ne peut être faible, inconſtant, volage comme nous, & que l'Etre néceſſairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

GOUDMAN.

Mr. Sidrac, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion. Car si DIEU ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ses louanges, à quoi bon lui adresser des prières?

SIDRAC.

Eh qui vous dit de prier DIEU & de le louer? il a vraiment bien à faire de vos louanges & de vos placets! on loue un homme parce qu'on le croit vain; on le prie quand on le croit faible, & qu'on espère le faire changer d'avis. Faisons notre devoir envers DIEU, adorons-le, soyons justes; voilà nos vraies louanges & nos vraies prières.

GOUDMAN.

Mr. Sidrac, nous avons embrassé bien du terrain; car sans compter Miss Fidler, nous examinons si nous avons une ame, s'il y a un DIEU, s'il peut changer, si nous sommes destinés à deux vies, si... ce sont là de profondes études, & peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses nécessaires & sublimes, puisque je n'ai rien à faire.

SIDRAC.

Eh bien, demain le docteur Grou vient dîner chez moi; c'est un médecin fort instruit; il a fait le tour du monde avec MM. Banks & Solander; il doit certainement connaître DIEU & l'ame, le vrai & le faux, le juste & l'injuste, bien mieux que ceux qui ne sont jamais sortis de Covent-garden. De plus, le docteur Grou a vu presque toute l'Europe dans sa jeunesse; il a été témoin de cinq ou six révolutions en Russie; il a fréquenté le bacha comte de Bonneval, qui était devenu, comme on sait, un parfait musulman à Constantinople.

Il a été lié avec le prêtre papiſte Makarti, irlandais, qui ſe fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet & avec notre presbytérien écoſſais Ramſay, qui en fit autant, & qui enſuite ſervit en Ruſſie, & fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande. Enfin, il a converſé avec le révérend père Malagrida qui a été depuis brûlé à Lisbonne, parce que la Ste. Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorſqu'elle était dans le ventre de ſa mère Ste. Anne. Vous ſentez bien qu'un homme comme Mr. Grou, qui a vu tant de choſes, doit être le plus grand métaphyſicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN.

Et après demain encore, mon cher Sidrac, car il faut plus d'un dîner pour s'inſtruire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE lendemain les trois penſeurs dînèrent enſemble; & comme ils devenaient un peu plus gais ſur la fin du repas, ſelon la coutume des philoſophes qui dînent, on ſe divertit à parler de toutes les misères, de toutes les ſottiſes, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres auſtrales juſqu'auprès du pôle arctique, & depuis Lima juſqu'à Méaco. Cette diverſité d'abominations ne laiſſe pas d'être fort amuſante. C'eſt un plaiſir que n'ont point les bourgeois caſaniers & les vicaires de paroiſſe qui ne connaiſſent que leur clocher, & qui croient que tout le reſte de l'univers eſt fait comme Ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur Grou, que malgré la va-

riété infinie répandue sur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus soit noirs à laine, soit noirs à cheveux, soit bronzés, soit rouges, soit bis qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux & une tête sur leurs épaules, quoi qu'en ait dit St. Augustin, qui dans son trente-septième sermon assure qu'il a vu des acéphales, c'est-à-dire, des hommes sans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, & des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des antropophages j'avoue qu'on en regorge, & que tout le monde l'a été.

On m'a souvent demandé si les habitans de ce pays immense nommé la nouvelle Zélande, qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptisés. J'ai répondu que je n'en savais rien, que cela pouvait être, que les Juifs qui étaient plus barbares qu'eux avaient eu deux baptêmes au-lieu d'un, le baptême de justice & le baptême de domicile.

Vraiment je les connais, dit Mr. Goudman, & j'ai eu sur cela de grandes disputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le baptême. Non, messieurs, nous n'avons rien inventé, nous n'avons fait que rapetasser. Mais, dites-moi, je vous en prie, Mr. Grou, de quatre-vingt ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? est-ce celle des Zélandois ou celle des Hottentots?

MR. GROU.

C'est celle de l'isle d'Otaïti, sans aucune comparaison. J'ai parcouru les deux hémisphères, je n'ai rien vu comme Otaïti & sa religieuse reine. C'est dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des masques, je n'ai vu que des fripons qui trompent des sots, des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, & qui escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix, qui vous

promettent richeſſes & plaiſir quand il n'y aura plus perſonne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils exiſtent.

Pardieu il n'en eſt pas de même dans l'iſle d'Aiti ou d'Otaïti. Cette iſle eſt bien plus civiliſée que celle de Zélande & que le pays des Caffres, & j'oſe dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favoriſée d'un ſol plus fertile, elle lui a donné l'arbre à pain, préſent auſſi utile qu'admirable, qu'elle n'a fait qu'à quelques iſles de la mer du Sud. Otaïti poſsède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes & de fruits. On n'a pas beſoin dans un tel pays de manger ſon ſemblable. Mais il y a un beſoin plus naturel, plus doux, plus univerſel, que la religion d'Otaïti ordonne de ſatisfaire en public. C'eſt de toutes les cérémonies religieuſes la plus reſpectable ſans doute, j'en ai été témoin auſſi-bien que tout l'équipage de notre vaiſſeau. Ce ne ſont point ici des fables de miſſionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans les lettres édifiantes & curieuſes des révérends pères jéſuites. Le docteur Jean Hakerovorth achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémiſphère méridional. J'ai toujours accompagné Mr. Banks, ce jeune homme ſi eſtimable, qui a conſacré ſon tems & ſon bien à obſerver la nature vers le pôle antarctique, tandis que Meſſieurs Dakins & Voud revenaient des ruines de Palmire & de Balbek, où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts, & que Mr. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'hiſtoire naturelle de leur mont Véſuve. Enfin, j'ai vu avec Meſſieurs Banks, Solander, Cooke & cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princeſſe Obëira reine de l'iſle Otaïti..... Alors on apporta le café, & dès qu'on l'eut pris, Mr. Grou continua ainſi ſon récit.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA princeſſe Obéira, dis-je, après nous avoir comblés de préſens, avec une politeſſe digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuſe d'aſſiſter un matin à notre ſervice anglican. Nous le célébrâmes auſſi pompeuſement que nous pûmes. Elle nous invita au ſien l'après dîné; c'était le 14 Mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille perſonnes des deux ſexes, rangées en demi-cercle, & dans un ſilence reſpectueux. Une jeune fille très-jolie, ſimplement parée d'un déshabillé galant, était couchée ſur une eſtrade qui ſervait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller ſacrifier. Il prononça une eſpèce de prière & monta ſur l'autel. Les deux ſacrificateurs étaient à demi-nuds. La reine, d'un air majeſtueux, enſeignait à la jeune victime la manière la plus convenable de conſommer le ſacrifice. Tous les Otaïtiens étaient ſi attentifs & ſi reſpectueux, qu'aucun de nos matelots n'oſa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je, voilà tout ce que notre équipage a vu. C'eſt à vous d'en tirer les conſéquences.

Cette fête ſacrée ne m'étonne pas, dit le docteur Goudman. Je ſuis perſuadé que c'eſt la première fête que les hommes aient jamais célébrée; & je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas DIEU lorſqu'on va faire un être à ſon image, comme nous le prions avant les repas qui ſervent à ſoutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raiſonnable, eſt l'action la plus noble & la plus ſainte. C'eſt ainſi que penſaient les premiers Indiens qui révérèrent le Lingam, ſymbole de la génération; les anciens Egyptiens qui portaient en proceſſion le Phallus; les Grecs qui érigèrent des temples

à Priape. S'il eſt permis de citer la miſérable petite nation juive, groſſière, imitatrice de tous ſes voiſins, il eſt dit dans ſes livres, que ce peuple adora Priape, & que la reine mère du roi juif Aſa fut ſa grande prêtreſſe (*a*).

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y gliſſe quelquefois dans la ſuite des tems; mais l'inſtitution eſt toujours innocente & pure. Nos premiers agapes dans leſquels les garçons & les filles ſe baiſaient modeſtement ſur la bouche, ne dégénérèrent qu'aſſez tard en rendez-vous & en infidélités; & plût-à-DIEU que je puſſe ſacrifier avec Miſs Fidler devant la reine Obéira en tout bien & en tout honneur! ce ſerait aſſurément le plus beau jour & la plus belle action de ma vie.

Mr. Sidrac qui avait juſques-là gardé le ſilence, parce que meſſieurs Goudman & Grou avaient toujours parlé, ſortit enfin de ſa taciturnité, & dit: Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine Obéira me paraît la première reine de l'hémiſphère méridional, je n'oſe dire des deux hémiſphères. Mais parmi tant de gloire & tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, & dont Mr. Goudman vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Eſt-il vrai, Mr. Grou, que le capitaine Wallis qui mouilla dans cette iſle fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles? Hélas! reprit Mr. Grou, ce ſont les Français qui nous en accuſent, & nous en accuſons les Français. Mr. Bougainville dit que ce ſont ces maudits anglais qui ont donné la vérole à la reine Obéira. Et Mr. Cook prétend que cette reine ne l'a acquiſe que de Mr. Bougainville lui-même. Quoi qu'il en ſoit, la vérole reſſemble aux beaux-arts, on ne ſait point qui en fut l'inventeur; mais à la longue ils font le tour de

(*a*) Troiſiéme des Rois, chap. XIII, & Paralipomènes, chap. XV.

l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.

Il y a long-tems que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, & j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune ; mais je ne la déteste pas moins. Madame Sidrac me la communiqua dès la première nuit de ses noces ; & comme c'est une femme excessivement délicate sur ce qui peut entamer son honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres, qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame sa mère, & que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi pensa ce qu'on appelle *la nature* quand elle versa ce poison dans les sources de la vie ! on l'a dit, & je le répète, c'est la plus énorme & la plus détestable de toutes les contradictions. Quoi ! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de DIEU, *finxit in effigiam moderantum cuncta deorum*, & c'est dans les vaisseaux spermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection & la mort ! Que deviendra ce beau vers de mylord Rochester, *L'amour ferait adorer* DIEU *dans un pays d'athées ?*

Hélas ! dit alors le bon Goudman, j'ai peut-être à remercier la providence de n'avoir pas épousé ma chère Miss Fidler, car sait-on ce qui serait arrivé ? on n'est jamais sûr de rien dans ce monde. En tout cas Mr. Sidrac, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernerait ma vessie. Je suis à votre service, répondit Sidrac, mais il faut chasser ces mauvaises pensées. Goudman en parlant ainsi semblait prévoir sa destinée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE lendemain les trois philosophes agitèrent la grande question, quel est le premier mobile de toutes les actions des hommes? Goudman qui avait toujours sur le cœur la perte de son bénéfice & de sa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour & l'ambition. Grou qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent, & le grand anatomiste Sidrac assura que c'était la chaise percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés, & voici comme le savant Sidrac prouva sa thèse.

J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion & de la volonté d'un principal personnage, soit roi, soit premier ministre, soit premier commis. Or cette opinion & cette volonté sont l'effet immédiat de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet & delà dans la moëlle allongée. Ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang, ce sang dépend de la formation du chyle, ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentère, ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très-déliés; ces intestins, s'il m'est permis de le dire, sont remplis de merde. Or, malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible, car tout est à jour dans la nature, & il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon si on en trouvait d'assez fines & d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme constipé? les élémens les plus ténus, les plus délicats de sa merde, se mêlent au chyle dans les veines d'azellius, vont à la veine-porte & dans le réservoir de paquet. Elles passent dans la sous-clavière, elles entrent dans le cœur de l'homme

le plus galant, de la femme la plus coquette. C'eſt une roſée d'étron deſſéché qui court dans tout ſon corps. Si cette roſée inonde les parenchymes, les vaiſſeaux & les glandes d'un atrabilaire, ſa mauvaiſe humeur devient férocité, le blanc de ſes yeux eſt d'un ſombre ardent, ſes lèvres ſont collées l'une ſur l'autre; la couleur de ſon viſage a des teintes brouillées. Il ſemble qu'il vous menace; ne l'approchez pas: & ſi c'eſt un miniſtre d'état, gardez-vous de lui préſenter une requête. Il ne regarde tout papier que comme un ſecours dont il voudrait bien ſe ſervir, ſelon l'ancien & abominable uſage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de ſon valet de chambre favori, ſi monſeigneur a pouſſé ſa ſelle le matin.

Ceci eſt plus important qu'on ne penſe. La conſtipation a produit quelquefois les ſcènes les plus ſanglantes. Mon grand-père qui eſt mort centenaire, était apoticaire de Cromwell; il m'a conté ſouvent que Cromwell n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorſqu'il fit couper la tête à ſon roi.

Tous les gens un peu inſtruits des affaires du continent, ſavent que l'on avertit ſouvent le duc de Guiſe le balafré, de ne pas fâcher Henri III en hiver pendant un vent du nord-eſt. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête; il était capable dans ces tems-là de toutes les violences. Le duc de Guiſe ne crut pas un ſi ſage conſeil; que lui en arriva-t-il? ſon frère & lui furent aſſaſſinés.

Charles IX ſon prédéceſſeur était l'homme le plus conſtipé de ſon royaume. Les conduits de ſon colon & de ſon rectum étaient ſi bouchés, qu'à la fin ſon ſang jallit par ſes pores. On ne ſait que trop que ce tempérament aduſte fut une des principales cauſes de la St. Barthelemi.

Au contraire les perſonnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles velourées, le coledoque coulant, le mou-

vement périſtalique aiſé & régulier, qui s'acquittent tous les matins dès qu'elles ont déjeûné d'une bonne ſelle auſſi aiſément qu'on crache; ces perſonnes favorites de la nature, ſont douces, affables, gracieuſes, prévenantes, compatiſſantes, officieuſes. Un *non* dans leur bouche a plus de grace qu'un *oui* dans la bouche d'un conſtipé.

La garde-robe a tant d'empire qu'un dévoiement rend ſouvent un homme puſillanime. La diſſenterie ôte le courage. Ne propoſez pas à un homme affaibli par l'inſommie, par une fiévre lente, & par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'eſt pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la diſſenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, & qu'elle remporta la victoire culottes bas. Quelques ſoldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raiſins dans la route. Et les hiſtoriens auront dit que toute l'armée malade ſe battit à cu nud, & que pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit à plate couture, ſelon l'expreſſion du jéſuite Daniel.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

C'eſt ainſi que les Français ont tous répété les uns après les autres, que notre grand Edouard III ſe fit livrer ſix bourgeois de Calais la corde au cou pour les faire pendre, parce qu'ils avaient oſé ſoutenir le ſiége avec courage, & que ſa femme obtint enfin leur pardon par ſes larmes. Ces romanciers ne ſavent pas que c'était la coutume dans ces tems barbares que les bourgeois ſe préſentaſſent devant leurs vainqueurs la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop long-tems devant une bicoque. Mais certainement le généreux Edouard n'avait nulle envie de ſerrer le cou de ces ſix ôtages qu'il combla de préſens & d'honneurs. Je ſuis las de toutes les fadaiſes dont tant d'hiſtoriens prétendus ont

farci leurs chroniques, & de toutes les batailles qu'ils ont si mal décrites. J'aime autant croire que Gédéon remporta une victoire signalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, DIEU merci, que l'histoire naturelle, pourvu qu'un Burnet & un Wiston, & un Woodward ne m'ennuyent plus de leurs maudits systêmes; qu'un Maillet ne me dise plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucase, & que notre globe est le verre; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, & le coraille pour des insectes; pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, & qui me procure une digestion louable & un sommeil plein. Buvez chaud quand il gêle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni trop peu en tout genre; digérez, dormez, ayez du plaisir & moquez-vous du reste.

CHAPITRE HUITIÈME.

COMME Mr. Sidrac proférait ces sages paroles, on vint avertir Mr. Goudman que l'intendant du feu comte de Chesterfield était à la porte dans son carrosse, & demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. Goudman, court pour recevoir les ordres de monsieur l'intendant, qui l'ayant prié de monter, lui dit:

Monsieur, vous savez sans doute ce qui arriva à Mr. & à Mad. Sidrac la première nuit de leurs noces?

Oui, monsieur, il me contait toute à l'heure cette petite aventure.

Eh bien, il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle Fidler, & à Mr. le curé son mari. Le len-

demain ils se sont battus, le surlendemain ils se sont séparés, & on a ôté à Mr. le curé son bénéfice. J'aime la Fidler, je sais qu'elle vous aime; elle ne me hait pas. Je suis au-dessus de la petite disgrace qui est cause de son divorce. Je suis amoureux & intrépide. Cédez-moi Miss Fidler, & je vous fais avoir la cure qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monsieur, la proposition est délicate. Je vais consulter mes philosophes Sidrac & Grou; je suis à vous sans tarder.

Il revole à ces deux conseillers. Je vois, dit-il, que la digestion ne décide pas seule des affaires de ce monde, & que l'amour, l'ambition & l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expose le cas & les prie de le déterminer sur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de sa paroisse, & encore Miss Fidler par-dessus le marché.

Goudman, sentit la sagesse de cette décision, il eut la cure, il eut Miss Fidler en secret, ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. Mr. Sidrac lui prodigua ses bons offices dans l'occasion. Il est devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, & il est plus persuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choses de ce monde.

LETTRE

D'UN ECCLÉSIASTIQUE

SUR LE PRÉTENDU RÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES DANS PARIS.

20 *Mars* 1774.

IL n'y a, monſieur, ni grande ni petite révolution ſans faux bruits; ſoit parce que les parties intéreſſées croient néceſſaire de cacher leurs intentions au public; ſoit plutôt parce que le public s'aveugle de lui-même, & n'attend jamais qu'on prenne la peine de le tromper.

On débite que des perſonnes conſtituées en dignité veulent établir dans Paris une ſociété de jéſuites, ſous un autre nom & ſous une forme nouvelle.

Notre miniſtère eſt trop éclairé pour adopter de telles vues. Il ne prendra point pour ſa diviſe, *Eruit ædificat, mutat quadrata rotundis.* Aurait-on jeté par terre une grande maiſon pour la rebâtir plus petite? Aurait-on nettoyé une vaſte campagne pour y conſerver dans un coin un peu d'ivroie, qui pourrait gâter tout le reſte? Quelle idée de vouloir réunir des jéſuites dans Paris pour alarmer les parlemens, pour outrager les univerſités, pour recommencer la guerre au même moment qu'on s'eſt donné la paix! Si on avait propoſé à Cadmus de ſemer encore quelques dents du dragon, après la défaite de ceux qui étaient nés de ces dents, il n'aurait pas ſuivi ce conſeil funeſte.

Les jéſuites firent aux univerſités une guerre qui dura plus de deux cents ans. DIEU nous préſerve de rentrer

dans des troubles, dont la sagesse & la bonté du roi nous ont tirés. Ce serait violer le pacte de famille qui subsiste dans l'auguste maison de France & d'Espagne. Le roi d'Espagne a déclaré qu'il gardait dans *son cœur royal* l'offense affreuse que les jésuites lui avaient faite. Il ne nous a point dit précisément de quelle arme ils s'étaient servis pour percer son cœur. Mais le pontife éclairé qui siége à Rome a pu le savoir. Il a mis en prison le général de la compagnie & ses confidens; la société des jésuites est anéantie; on ne risquera pas de détruire la société du genre humain, en rétablissant ce qu'on a eu tant de peine à détruire.

Il est constant que les jésuites Alexandro, Mathos & Malagrida furent convaincus dans un Acordao du conseil suprême de Lisbonne, d'avoir employée la confession auriculaire pour faire assassiner le roi de Portugal, auquel il n'en coûta qu'un bras. La confession de Jean Châtel, à un jésuite n'avait coûté qu'une dent à notre grand, à notre cher Henri IV. La confession des incendiaires de Londres aux révérends pères Oldecorn & Garnet, préparait la mort la plus inouie au roi & au parlement d'Angleterre. Ils ont été chassés de tous ces pays. Je puis me tromper; mais je ne crois pas qu'on les y rappelle si-tôt.

Si le pape Clément XIV, ne les a pas traités comme Clément V traita les templiers; c'est que nous sommes dans un tems où les lettres & les arts ont enfin adouci les mœurs: c'est que les crimes, quoique réitérés de plusieurs membres, ne doivent pas attirer des supplices barbares à tout le corps. Plusieurs jeunes jésuites ont été accusés des mêmes péchés, qu'on reprochait aux templiers: cependant on ne les a brûlés ni en France, ni en Espagne, ni en Italie. Nous sommes devenus plus humains. Mais il ne faut pas devenir imbécilles: & nous le serions, si nous conservions la graine d'une plante qui nous a paru un poison.

Parmi les jésuites on a vu & on voit encore des hommes très-estimables, des savans utiles. Le roi de Prusse les a conservés dans ses états : ils y peuvent servir à instruire la jeunesse. Des religieux catholiques ne sont pas assez puissans pour nuire dans un royaume protestant & tout militaire, dans lequel un seul ordre du roi porté par un grenadier, arrête tout-d'un-coup toutes les disputes scholastiques.

Il en est de même de la Russie polonaise. On y a laissé quelques jésuites latins que l'église grecque ne craint pas, & que le gouvernement redoute encore moins. Un empereur, ou une impératrice Russe, est le chef suprême de la religion dans cet empire de douze cent mille lieues quarrées : on n'y connaît point les deux puissances. Quiconque même y voudrait établir cette doctrine des deux puissances, y serait puni comme coupable de haute trahison & de sacrilège ; & il y en a eu des exemples. Ce frein que la loi met aux bouches controversistes les retient : mais ce qui est tolérable, du moins pour un tems, dans ces pays immenses, deviendrait très-pernicieux dans le nôtre. Les Russes & les Prussiens sont tous soldats, & n'ont ni jansénistes ni molinistes : la France en a pour son malheur & pour sa honte. Ce feu est presque éteint : je ne pense pas qu'un gouvernement aussi sage que le nôtre, veuille le rallumer.

Les ex-jésuites, qui ont du mérite & des talens, peuvent les manifester dans tous les genres. On les a délivrés d'une chaîne insupportable qu'ils s'étaient mise au cou, dans l'imprudence de la jeunesse. Ils s'étaient enrôlés soldats d'un despote étranger : on leur a donné leur congé ; on a brisé leurs fers ; il sont citoyens. Ne vaut-il pas mieux être citoyen que jésuite ?

Toute l'Europe catholique demande à grands cris qu'on diminue le nombre des ordres, & celui des moines de chaque ordre. Si on pouvait seulement rassembler sous ses yeux une trentaine de ces instituts bizarres, gens

tondus, gens demi-tondus, chauſſés, déchaux, avec braies, ſans braies, gris, noirs, baybruns, piéce ſans barbe, barbe ſans piéce; on rirait long-tems d'une telle maſcarade. Et qui contemplerait les maux produits par leurs diſputes, pleurerait.

Pluſieurs provinces en Eſpagne, en France, en Italie, manquent de cultivateurs. On veut partout plus de mains qui travaillent, & moins d'oiſifs qui argumentent: c'eſt ce qu'on crie à Paris, à Madrid, à Rome. Partout le gouvernement, attentif aux clameurs des peuples & aux beſoins publics, s'occupe du ſoin d'arrêter les progrès du mal, ſi on ne peut l'extirper. L'âge de faire vœu d'être inutile eſt du moins reculé de quelques années. Quelques couvens ont été ſupprimés; & vous croyez qu'on en va ériger un de jéſuites dans Paris! Non, ne le craignez pas. On peut ſouffrir de vieux abus par pareſſe; mais on ne ſe tourmente pas pour en introduire un nouveau.

Les principaux miniſtres de l'égliſe ſavent aſſez quelle rivalité règne entre toutes ces factions qui nous inondent ſous le nom d'ordres. Leur habit ſeul eſt un ſignal de haine, les noirs & les blancs diviſèrent l'égliſe pendant des ſiècles. On a deſiré ſouvent qu'il n'y eût de couvent que pour les malades & pour ceux qui étant incapables de remplir les devoirs de la ſociété, chercheraient une conſolation dans la retraite; mais c'eſt préciſément la jeuneſſe la plus ſaine, la plus robuſte qu'un enrôleur monacale engage dans ſon régiment, en le faiſant boire à la ſanté de ſon ſaint. Il y a pluſieurs couvens où l'on examine le ſoldat de recrue tout nu; & ſi on lui trouve le moindre défaut, on le renvoie. Cette pratique eſt même uſitée chez des religieuſes. Si elles ſont aſſez mal conſtituées pour ne pouvoir être mères, on les envoie ſe marier dans le monde. Si elles ſont aſſez ſaines pour faire des enfans, on leur fait la grace de les condamner à la ſtérilité dans leur priſon.

Des

Des retraites honnêtes pour la vieilleſſe & pour les infirmités, voilà ce qui eſt néceſſaire, & voilà ce qu'on n'a pas ſeulement tenté. L'enthouſiaſme & la ſottiſe firent, dans des tems de ténèbres, des fondations immenſes. La raiſon & l'humanité n'en firent aucune. Combien d'officiers bleſſés en combattant pour la patrie ſont venus demander l'aumône & quelquefois inutilement à la porte des opulens monaſtères fondés par leurs ancêtres!

On nous cite les couvens de l'égliſe grecque, mère de l'égliſe latine; mais premièrement la grecque n'a point cette bigarrure d'ordres innombrables, preſque tous ennemis les uns des autres: elle n'a jamais eu l'ordre de St. Bazile, & la latine ne connut que l'ancien ordre de St. Benoît avant le douzième ſiècle, & les moines de cet ordre défrichèrent des terres incultes avant de défricher la littérature plus inculte encore. Secondement, les couvens chez les Grecs ſont les ſéminaires dont on tire tous les prêtres, les curés & les évêques. Etant curés, ils ſe marient; étant évêques, ils ne ſe marient plus. Chez nous au contraire les moines ont toujours été dans une eſpèce de guerre contre les curés & les évêques. Conſultez ſur cela l'évêque du Bellai dans ſon apocalypſe de Méliton. Et n'avez-vous pas vu en dernier lieu des jéſuites fanatiques venir faire des miſſions chez des curés très-inſtruits & très-ſages, comme s'ils étaient venus prêcher des iroquois? Ils dépoſsèdaient le curé dans le tems de leur miſſion, ils s'emparaient de leur égliſe, plantaient une croix dans une place publique, donnaient la communion ſans examen quatre fois la ſemaine à quiconque ſe préſentait, petite fille, petit garçon, vieil ivrogne, vieille entremetteuſe; & ſe vantaient enſuite à leur général qu'il avaient converti une ville entière.

Comptez, monſieur, que notre gouvernement ne laiſſera pas renaître ces abus indignes. Il eſt déjà aſſez las de ces confrairies établies autrefois dans des tems de

trouble, & qui en ont tant ſuſcités ; de ces troupes en maſque qui font peur aux petits enfans & qui font avorter les femmes ; de ces giles en jaquette, qui dans nos contrées méridionales courent les rues pour la gloire de DIEU. Il eſt tems de nous défaire de ces momeries qui nous rendent ſi ridicules aux yeux des peuples du Nord.

Il nous faut des moines, dit-on ; car les Egyptiens eurent des thérapeutes ; & il y eut des eſſéniens dans le petit pays de la Paleſtine. Je conçois bien que pendant les guerres des Ptolomées, il y eut quelques familles d'Alexandrie, ſoit juives, ſoit grecques, qui ſe retirèrent vers le lac Mœris loin des horreurs de la guerre civile, comme les primitifs, que nous nommons quakers ont été chercher la paix en Penſilvanie, & oublier les crimes religieux de Cromwell, loin de leurs concitoyens fanatiques qui s'égorgeaient pour un ſurplis. Je conçois que des eſſéniens aient vécu enſemble à la campagne, pour être à l'abri des aſſaſſinats continuels commis par Hircan & par Antigone qui ſe diſputaient les ſonnettes du grand-prêtre. Mais quel rapport peut-on trouver entre nos moines d'aujourd'hui & des gens de bien, mariés pour la plupart, qui ſe retiraient à la campagne loin de la tyrannie !

Si l'habitude, la négligence, la petite difficulté de remuer d'anciens décombres arrêtent quelquefois le miniſtère ; ſi on n'oſe pas, dans une grande ville, changer en maiſons néceſſaires ces vaſtes enceintes inutiles, où vingt fainéans occupent un terrain qui pourrait loger trois cents familles ; ſi on a craint d'appliquer à l'ordre de St. Louis un peu de ces richeſſes prodigieuſes, quelquefois uſurpées par des chartes évidemment fauſſes ; ſi tel officier, qui a ſervi trente ans le roi, ne peut obtenir une modique penſion ſur la ferme de tel prieur clauſtral ; ſi enfin nous conſervons encore tant de moines ; du moins n'ayons plus de jéſuites.

LES

COLIMAÇONS

*Du révérend père l'*Escarbotier, *par la grace de* DIEU *capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuisinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne.*

Au révérend père *Elie*, carme chaussé, docteur en théologie.

PREMIÈRE LETTRE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

IL y a quelque tems qu'on ne parlait que des jésuites, & à présent on ne s'entretient que des escargots. Chaque chose a son tems ; mais il est certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux : car il est clair que si on avait coupé la tête à tous les capucins & à tous les carmes, ils ne pourraient plus recevoir de novices ; au-lieu qu'une limace à qui l'on a coupé le cou, reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Plusieurs naturalistes ont fait cette expérience, & ce qui n'arrive que trop souvent, ils ne sont pas du même avis. Les uns disent que ce sont les limaces simples que j'appelle incoques qui reprennent une tête ; les autres disent que ce sont les escargots, les limaçons à coquilles.

Experientia fallax, l'expérience même eſt trompeuſe. (*a*) Il eſt très-vraiſemblable que le ſuccès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel on fait l'imputation de l'âge & du patient. Je dois ſans vanité me connaître mieux en colimaçons que meſſieurs de l'académie des ſciences ; & même que la ſorbonne qui ſe connaît à tout : car depuis que le bienheureux Matthieu Baſchi à qui DIEU apparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu, (dont nous tenons le grand nom de capucins) nous avons toujours mangé des fricaſſées d'eſcargots aux fines herbes.

Comme les cuiſiniers ont toujours été des eſpèces d'anatomiſtes, je me ſuis donné ſouvent le plaiſir innocent de couper des têtes de colimaçons-eſcargots à coquilles, & de limaces nues incoques. Je vais vous expoſer fidélement ce qui m'eſt arrivé. Je ſerais fâché d'en impoſer au monde ; je ſuis prédicateur auſſi-bien que cuiſinier ; mon métier eſt de nourrir l'ame comme le corps, & l'*univers* ſait que je ne la nourris pas de menſonges.

Le vingt-ſept de Mai par les neuf heures du matin, le tems étant ſerein, je coupai la tête entière avec ſes quatre antennes à vingt limaces nues incoques de couleur mort-doré brun, & à douze eſcargots à coquilles. Je coupai auſſi la tête à huit autres eſcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours deux de mes limaces ont montré une tête naiſſante, elles mangeaient déjà & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres ſe portent bien, elles mangent ſous le capuchon qui les couvre ſans alonger encore le cou. Il ne m'eſt mort

(*a*) Dans un programme des réproductions animales imprimé à Genève chez Claude Philibert, il eſt dit, page 6 dans l'avis du traducteur, que la tête & les autres parties ſe produiſirent dans l'eſcargot terreſtre, & que les cornes ſe reproduiſirent dans le limaçon ſans coquille, c'eſt communément tout le contraire. Et d'ailleurs les limaces nues incoques, & le colimaçon à coquilles ſont également terreſtres.

que la moitié de mes escargots, tous les autres sont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils alongent le cou ; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un seul. On lui avait coupé le cou entiérement, sa tête est revenue ; mais il ne mange pas encore. *Unus est ne desperes ; sed unus est ne confidas.* (*a*)

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes ont déjà repris leur museau. Dès qu'ils seront en état de manger & de faire l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre révérence. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent sans tête, des animaux qui reproduisent une tête.

J'en ai souvent parlé dans mes sermons, & je n'ai jamais pu les comparer qu'à St. Denis l'aréopagite, qui ayant eu la tête coupée la porta deux lieues dans ses bras en la baisant tendrement.

Mais si l'histoire de St. Denis est d'une vérité théologique, l'histoire des colimaçons est d'une vérité physique, d'une vérité palpable dont tout le monde peut s'assurer par ses yeux. L'aventure de St. Denis est le miracle d'un jour, & celle des colimaçons le miracle de tous les jours.

J'ose espérer que les escargots reprendront des têtes entières comme les limaces ; mais enfin je n'en ai encore vu qu'un à qui cela soit arrivé, & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux escargots, ils ont en récompense des privilèges bien plus considérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon fils de Vénus & de Mer-

(*a*) On est obligé de dire qu'on doute encore si cet escargot auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraître, n'est pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il est déjà revenu un museau à ceux-ci au bout de quinze jours. Ces expériences sont certaines. Les plaisanteries du capucin ne doivent pas les affaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat !*

cure, dont la nymphe Salmacis fut amoureuse. Pardon de vous citer des histoires profanes.

Les colimaçons sont assurément l'espèce la plus favorisée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaisir. Chacun d'eux est pourvu d'une espèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuses longues de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour-à-tour; leurs voluptés sont non-seulement le double des nôtres; mais elles sont beaucoup plus durables. Vous savez, mon révérend père, dans quel court espace de tems s'évanouit notre jouissance. Un moment la voit naître & mourir. Cela passe comme un éclair, & ne revient pas si souvent qu'on le dit, même chez les carmes. Les colimaçons se pâment trois, quatre heures entières. C'est peu par rapport à l'éternité; mais c'est beaucoup par rapport à vous & à moi. Vous voyez évidemment que Louis Racine a tort d'appeller le colimaçon *solitaire odieux*, il n'y a rien de plus sociable. J'ose interpeller ici l'amant le plus vigoureux; s'il était quatre heures entières dans la même attitude avec l'objet de ses chastes amours, je pense qu'il serait bien ennuyé & qu'il désirerait d'être quelque tems à lui-même; mais les colimaçons ne s'ennuient point. C'est un charme de les voir s'approcher & s'unir ensemble par cette longue fraise qui leur sert à la fois de jambes & de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres caresses. Si les limaces incoques n'ont ni les deux sexes ni ces longs ravissemens, la nature en récompense les fait renaître. Lequel vaut mieux? Je le laisse à décider aux dames de Clermont.

Je n'oserais assurer que les escargots nous surpassent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double instrument de tendresse. Quatre yeux pour un colimaçon! ô nature! nature! Cela est très-possible; mais cela est-il bien vrai? Monsieur le prieur de Jonval n'en doute pas dans le spectacle de la nature; & ceux qui

n'ont vu de colimaçons que dans ce livre en jurent après lui. Cependant la choſe m'a paru fauſſe. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de leurs grandes antennes ſupérieures. Ce point noir deſcend dans le creux de ces deux trompes quand on y touche, à travers une eſpèce d'humeur vitrée, & remonte enſuite avec célérité; mais ces deux points noirs me ſemblent manquer abſolument dans les trompes ou cornes ou antennes inférieures qui ſont plus petites. Les deux grandes antennes ſont des yeux; les deux petites me paraiſſent des cornes, des trompes, avec leſquelles l'eſcargot & la limace cherchent leur nourriture. Coupez les yeux & les trompes à l'eſcargot & à la limace incoque, ces yeux ſe reproduiſent dans la limace incoque, peut-être qu'ils reſſuſciteront auſſi dans l'eſcargot.

Je crois l'une & l'autre eſpèce ſourde : car quelque bruit que l'on faſſe autour d'eux, rien ne les alarme. Si elles ont des oreilles, je me rétracterai; cela ne coûte rien à un galant-homme.

Enfin, mon révérend père, qu'ils ſoient ſourds ou non, il eſt certain que les têtes des limaces reſſuſcitent; & que les colimaçons vivent ſans tête. *O altitudo divitiarum* !

SECONDE LETTRE.

MEs confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient, ressuscitât. J'avais beau leur mettre sous les yeux l'exemple des écrevisses auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels il revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau qui renaissent. Ils me disaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles, & les pattes d'écrevisse ne pensent point; que la tête est le siége de la pensée & le principe de la sensation, que l'ame d'un colimaçon réside dans la glande pinéale, qu'elle s'enfuit quand la tête est coupée, & ne revient jamais, qu'on n'a point vu d'homme sans tête, penser, marcher, raisonner, parler; & que si cela est arrivé à St. Denis & à d'autres, c'est un miracle qui était nécessaire dans les tems où il fallait planter la foi, mais qui ne l'est plus quand la foi a jeté ses profondes racines.

Je leur répondis qu'on avait depuis peu ressuscité deux pendus qui se mirent à penser dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-possible de mettre une tête sur le cou d'un décapité. Il n'y a, dit-il, qu'à faire tenir le patient debout, au-lieu de le faire mettre ridiculement à genoux la tête basse, ce qui dérange le cours des esprits animaux.

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.

Il faut que le patient conserve sa position verticale, qu'un homme adroit & vigoureux lui pose deux mains fermes sur la tête; & dès que l'exécuteur de la justice ou injustice aura coupé le cou, le chirurgien-major & deux

aides recoudront promptement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le sang coulant dans les mêmes canaux & le fluide nerveux dans les mêmes muscles, la pensée restera toujours à la place où elle était. Voilà comme ce profond anatomiste explique la chose selon les principes de Haller.

Un de nos pères qui a professé long-tems la philosophie fut très-content de ce système. Cela est bel & bon, dit-il; mais qu'est devenue l'ame de votre limace incoque & de votre escargot, pendant tout le tems que la tête était séparée du corps? Elle n'était pas dans cette tête coupée qui pourrit au bout de quelques heures. Etait-elle dans ce corps sans tête? Y avait-il dans ce corps un germe de quatre cornes, d'yeux, de gosier, de dents, de mufle & de pensée?

Cette question curieuse en fit naître d'autres; nous demandâmes tous ce que c'est qu'une ame. Nous ressemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit dormire?
Quia est in eo virtus sopitiva quæ facit sopire.
Quare anima facit cogitare?
Quia est in ea virtus pensativa quæ facit pensare.

Vous, mon révérend père, dont l'esprit est si immense & si creux, dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une ame, & comment elle peut être reproduite dans un corps sans tête?

RÉPONSE

DU RÉVÉREND PÈRE ELIE,

CARME CHAUSSÉ.

LA question que vous me proposez, mon révérend père, est la chose du monde la plus simple & la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le grand St. Thomas, l'ange de l'école, dit en termes exprès, l'ame est en toutes les parties du corps selon la totalité de sa perfection & de son essence, & non selon la totalité de sa vertu. (*a*)

Or, la mémoire, entant que vertu conservative des espèces intelligibles, regarde en partie l'intellect, & entant que représentant le passé comme le passé, regarde l'ame sensitive. Donc les colimaçons ont une ame.

Or, il est dit que l'ame des brutes (*b*) est dans le sang. Mais les colimaçons n'ont point de sang; donc leur ame est dans leurs cornes, ce qui était à démontrer.

Pour les limaces incoques à qui on a coupé la tête, c'est tout autre chose. Une ame étant si subtile qu'il en tiendrait cent mille sur une puce, il arrive qu'aussi-tôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à son derrière, & y reste jusqu'à-ce que la tête soit reproduite. Alors elle reprend son ancien domicile. Rien n'est plus naturel & plus à sa place. La réproduction des parties génitales serait bien plus intéressante; & c'est

(*a*) Question LXXVI, partie première.

(*b*) Deutéronome, chap. XII. Lévitique, chap. XVI.

ſur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encore quelques difficultés ne m'épargnez pas. Je ſalue le révérend père Ange de *vino rubro*, & le révérend père *de pediculis*. Je ſuis fâché de la petite ſcène que votre couvent a donnée dernièrement en ſe battant à coups de poing ; j'eſpère que tout tournera à la plus grande gloire de St. François d'Aſſiſe & du bienheureux Matthieu Baſchi que DIEU abſolve.

TROISIÈME LETTRE

DU RÉVÉREND PÈRE L'ESCARBOTIER.

JE vous envoie, mon révérend père, une diſſertation d'un phyſicien de St. Flour en Auvergne, à laquelle je n'entends rien. Je vous ſupplie de m'en dire votre avis. Je n'ai pas le tems de vous écrire tout au long. Je ſors de chaire, & je vais à la cuiſine. DIEU vous ſoit en aide.

DISSERTATION

DU PHYSICIEN DE ST.. FLOUR.

J'ADORE l'intelligence ſuprême dans un colimaçon & dans des millions de ſoleils allumés par ſa puiſſance éternelle ; mais je ne connais ni la ſtructure intime de ces mondes, ni celle d'un colimaçon. Par quel art le polipe (ſi c'eſt un animal, ce qui n'eſt pas aſſurément éclairci) renaît-il quand on la coupé en cent morceaux, & produit-il ſes ſemblables des débris même de ſon corps ? par quel myſtère non moins incompréhenſible le limaçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération ? il eſt doué certainement du mouvement ſpontané de volonté & de deſirs. A-t-il ce qu'on appelle un ame ? Je fais gloire de n'en rien ſavoir, & d'ignorer ce que c'eſt qu'une ame. Tout ce que je ſais avec certitude, c'eſt que la génération des colimaçons eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'il eſt auſſi vrai qu'il eſt né de ſon ſemblable, qu'il eſt vrai que rien ne ſe fait de rien depuis qu'il exiſte quelque choſe.

Preſque tous les philoſophes ſavent aujourd'hui combien on s'empreſſa de ſe tromper il y a environ quinze ans, quand le jéſuite Irlandais nommé Néedham s'aviſa de croire & de faire croire que non-ſeulement il avait fait des anguilles avec de la farine de bled ergoté, & avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, & que dans pluſieurs de ſes expériences les végétaux s'étaient changés en animaux. Néedham auſſi étrange raiſonneur que mauvais chymiſte, ne tira pas de cette prétendue ex-

périence les conséquences naturelles qui se présentent. Ses supérieurs ne l'eussent pas souffert. Il était en France déguisé en homme, & attaché à un archevêque; personne ne savait qu'il fût jésuite.

Un géomètre, un philosophe, un homme qui a rendu de grands services à la physique, & dont j'ai toujours estimé les travaux, l'érudition & l'éloquence, eut le malheur d'être séduit par cette expérience chimérique. Presque tous nos physiciens furent entraînés dans l'erreur comme lui. Il arriva enfin qu'un charlatan ignorant tourna la tête à des philosophes savans. C'est ainsi qu'un gros commis des fermes dans la basse-Bretagne, nommé Malcrais de la Vigne; fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jeune & jolie femme, laquelle faisait fort bien des vers.

Si Néedham le jésuite avait été en effet un bon physicien, si ses observations avaient été justes, si du persil se change en animal, si de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli, & bien bouché dans un vase de verre inaccessible à l'action de l'air, produisent des anguilles qui deviennent bientôt mères, voilà toute la nature bouleversée: voilà l'ancienne erreur ressuscitée que la corruption est mère de la génération. Il n'y a plus de germe; & ce que Lucrèce avec toute l'antiquité jugeait impossible va s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeres,
Ex undis homines, ex terra posses oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cælo,
Armenta & pecudes . . . ferre omnes omnia possent.

Le hasard incertain de tout alors dispose.
L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.

On verra les humains sortir du fond des mers.
Les troupeaux bondissans tomber du haut des airs ;
Les poissons dans les bois naissant sur la verdure ;
Tout pourra tout produire, il n'est plus de nature.

Lucrèce avait assurément raison en ce point de physique, quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs ; il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice préside à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre. Il est triste que l'académicien qui se laissa tromper par les fausses expériences de Néedham, se soit hâté de substituer à l'évidence des germes, ses molécules organiques. Il forma un univers. On avait déjà dit que la plupart des philosophes, à l'exemple du chimérique Descartes, avaient voulu ressembler à DIEU, & faire un monde avec la parole.

A peine le père des molécules organiques était à moitié chemin de sa création, que voilà les anguilles mères & filles qui disparaissent. Monsieur Spalanzani excellent observateur, fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux comme la raison la démontrait à l'esprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les anguilles dans le néant dont elles sont sorties. Elles vont y trouver l'attraction par laquelle un songe creux formait les enfans dans sa Vénus physique ; DIEU rentre dans ses droits il dit à tous les architectes de systèmes comme à la mer : *Procedes hùc & non ibis amplius.*

Il est donné à l'homme de voir, de mesurer, de compter & de peser les œuvres de DIEU ; mais il ne lui est pas donné de les faire.

Maillet consul au Caire, imagina que la mer avait

tout fait, que ſes eaux avaient formé les montagnes, & que les hommes devaient leur origine aux poiſſons. Le même phyſicien, qui malgré-les lumières adopta les anguilles de Néedham, donna encore dans les montagnes de Maillet. Il eſt ſi perſuadé de la formation de ſes montagnes, qu'il ſe moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'appelle en vérité ſe moquer du monde. Mais s'il lui lui eſt permis, comme à tout homme perſuadé, de traiter du haut en-bas les incrédules, il n'eſt pas défendu aux incrédules de lui expoſer modeſtement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit que la formation des mers par le Caucaſe & par les Alpes, ſerait encore moins ridicule que la formation des Alpes & du Caucaſe par les mers.

Comment l'Océan par ſon flux & par ſes courans aurait-il élevé le mont St. Gothard de 16500 pieds au-deſſus du niveau de la mer telle qu'elle eſt aujourd'hui? Le lit qui eſt à préſent celui de l'Océan était, dit-on, terre ferme alors, & les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'Océan eſt creuſé, & que ſans cette profondeur la mer couvrirait la ſuperficie du globe? Comment l'Océan aurait-il pu ſe percher d'un côté ſur le mont blanc, & de l'autre ſur les Cordilières à ſeize, à dix-ſept mille pieds de haut; & laiſſer à ſec toutes les plaines ſans eau de rivière? Tout cela n'eſt-il pas d'une impoſſibilité démontrée? Et n'eſt-ce pas l'hiſtoire ſurnaturelle plutôt que la naturelle?

Pour ſe tirer de cet embarras, on a recours aux iſles qui ſont des roches, & on prétend que la terre qui était alors à la place de l'Océan avait ſes rivières qui deſcendaient de ces Iſles. Mais il n'y a pas une ſeule iſle conſidérable dans la mer Pacifique, depuis Panama juſqu'aux Mariannes dans l'eſpace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud & du Nord une iſle qui était une rivière de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes

des deux continens sont des pièces essentielles à la machine du globe, comme les os le sont aux bipèdes & quadrupèdes.

Mais la mer a quitté ses rivages; elle a laissé à sec les ruines de Carthage ; Ravenne n'est plus un port de mer, &c. Eh bien, parce que la mer se sera retirée à dix, à vingt mille pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de siècles à mille, à deux mille lieues sur la cime des montagnes? *Oui*, dites-vous; *car on trouve partout des coquilles de mer, & le porphire n'est composé que de pointes d'oursin. Il y a des glossopètres, des langues de chien marin pétrifiées sur les plus hautes montagnes ; les cornes d'ammon qui sont des pétrifications du nautilus poisson des Indes, sont communes dans les Alpes; enfin le fallun de Touraine avec lequel on fume les terres est un long amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles aux environs de Paris & de Rheims, &c.*

J'ai vu une partie de tout cela, & j'ai douté. Quand la mer serait venue insensiblement jusqu'en Champagne, & s'en serait retournée insensiblement dans la suite des tems, cela ne prouverait pas qu'elle eût monté sur le mont St. Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En ce dernier lieu, tout l'état major qui a mesuré cette chaîne horrible de rochers, n'y a pas vu le moindre vestige de coquilles. Les bords escarpés du Rhône en sont incrustés, mais c'est évidemment de coquilles de colimaçons, de bivales, de petits testacées très-fréquens dans tous les lacs voisins. De coquilles de mer on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas long-tems que dans un de mes champs à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaines d'huîtres ; on cria miracle ; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe il y avait trois ans. Je suis de l'avis de l'homme aux quarante écus, qui dit que des médailles romaines trouvées

trouvées au fond d'une cave à six cents lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quant au fallun de Touraine dont on se sert pour fumer les terres, si c'étaient des coquilles de mer, elles feraient assurément un très-mauvais fumier, & on aurait une pauvre récolte. J'ai ouï dire à des Tourangeaux qu'il n'y a pas une seule vraie coquille dans ces minières, que c'est une masse de pierres calcaires calcinées par le tems, ce qui est très-vraisemblable. En effet si la mer avait déposé dans une suite prodigieuse de siècles ces lits de petits crustacées, pourquoi n'en trouverait-on pas autant dans les autres provinces?

Faut-il que tous les physiciens aient été les dupes d'un visionnaire nommé Palissi? C'était un potier de terre qui travaillait pour le roi Louis XIII, il est l'auteur d'un livre intitulé *le moyen de devenir riche, & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & augmenter leur trésor & possessions, par Maître Bernard Palissi, inventeur des rustiques figulines du roi.* Ce titre seul suffit pour faire connaître le personnage. Il s'imagina qu'une espèce de marne pulvérisée qui est en Touraine, était un magasin de petits poissons de mer. Des philosophes le crurent Ces milliers de siècles, pendant lesquels la mer avait déposé ses coquilles à trente-six lieues dans les terres, les charmèrent & me charmeraient tout comme eux si la chose était vraie. C'est sur quoi on donnera bientôt de grands éclaircissemens.

Le porphyre composé de pointes d'oursin! juste ciel, quelle chymère! j'aimerais autant dire que le diamant est composé de pattes d'oie. Avec quelle confiance ne nous répète-t-on pas sans cesse que les glossopètres dont quelques collines sont couvertes, sont des langues de chien marin? quoi! dix ou douze mille marsouins seraient venus déposer leurs langues dans le même endroit il y a quelques cinquante mille années! quoi! la nature qui

forme des pierres en étoiles, en volutes, en pyramides, en globe, en cube, ne pourra pas en avoir produit qui reſſemblent fort mal à des langues de poiſſon. J'ai marché ſur cent cornes d'ammon de cent grandeurs différentes, & j'ai toujours été ſurpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des bleds & des fruits plus admirables ſans doute que des pierres en volute.

Mais on aime les ſyſtêmes, & depuis que Paliſſi a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins de phollades, cent naturaliſtes l'ont répété. On s'intéreſſe à un ſyſtême qui fait remonter les choſes à des milliers de ſiècles. Le monde eſt vieux, d'accord, mais a-t-on beſoin de cette preuve pour réformer la chronologie ? Combien d'auteurs ont répété qu'on avait trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime d'une montagne de Suiſſe, & un vaiſſeau entier à cent pieds ſous terre ? Téliamed triomphe ſur cette belle découverte. On a vu un vaiſſeau dans les abymes de la Suiſſe en 1460 : donc on naviguait autrefois ſur le St. Bernard & ſur le St. Gothard : donc la mer a couvert autrefois tout le globe : donc alors le monde n'a été peuplé que de poiſſons : donc lorſque les eaux ſe ſont retirées & ont laiſſé le terrain à ſec, les poiſſons ſe ſont changés en hommes ! Cela eſt fort beau ; mais j'ai de la peine à croire que je deſcende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il eſt aſſez ſans le chercher dans de telles hypothèſes. Les huîtres, les pucerons qui produiſent leurs ſemblables ſans s'accoupler, les ſimples vers de terre qui reproduiſent leurs queues, les limaces auxquelles il revient des têtes, ſont des objets aſſez dignes de la curioſité d'un philoſophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête eſt-il encore animé ? Oui, ſans doute, puiſque l'eſcargot remue &

montre son cou; puisqu'il vit, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le resserre.

Cet animal a-t-il des sensations avant que sa tête soit revenue ? Je dois le croire, puisqu'il remue le cou, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le resserre.

Peut-on avoir des sensations sans avoir au moins quelque idée confuse ? Je ne le crois pas : car toute sensation est plaisir ou douleur, & on a la perception de cette douleur & de ce plaisir. Autrement ce serait ne pas sentir.

Qui donne cette sensation, cette idée commencée ? Celui qui a fait le limaçon, le soleil & les astres. Il est impossible qu'un animal se donne des sensations à lui-même. Le sceau de la divinité est dans les apperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de Newton.

On cherche à expliquer comme on sent, comment on pense. Je m'en tiens au poëte Aratus que St. Paul a cité.

In Deo vivimus, movemur, & sumus

Ah ! si Mallebranche avait voulu tirer de ce principe toutes les conséquences qu'il en pouvait tirer ? Peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

RÉPONSE.

DU CARME AU CAPUCIN,

ET SON SENTIMENT

SUR LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

GARDEZ-VOUS bien, mon révérend père, de vous laiſſer ſéduire par les philoſophes dangereux qui avancent que tous les animaux & les végétaux naiſſent d'un germe qui ſe développe, & que rien ne vient de corruption. C'eſt une héréſie damnable.

St. Thomas dit en termes formels : *Primum in generationem eſt ultimum in corruptione.* Là où la corruption finit, la génération commence. St. Paul dans la première aux Corinthiens parle ainſi aux incrédules. *Mais, dira quelqu'un, Comment les morts reſſuſciteront-ils ? Inſenſés ! ne voyez-vous pas que les grains ſemés par vous ne ſe vivifient point s'ils ne meurent.* Il dit enſuite : *On sème dans la corruption, on recueille dans l'incorruption.* Voyez l'évangile de St. Jean chapitre XII : *Si un grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure inutile ; mais s'il meurt il donne beaucoup de fruit.*

Il eſt donc évident que c'eſt la pourriture qui eſt la mère de tout ce qui reſpire.

A l'égard de l'Océan qui a couvert les montagnes, St. Thomas n'en dit rien. Auſſi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'Océan ne ſe trouve jamais dans l'écriture ; delà je juge que cet Océan dont on parle tant eſt fort peu de choſe.

Mais pour les montagnes, je ſuis entièrement de l'avis

de ceux qui pensent qu'elles se sont formées en peu de tems. car vous trouverez au pseaume 96. que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouverez aussi au pseaume 113. qu'elles ont dansé comme des beliers. Or si étant fondues pseaume 96, elles ont dansé au pseaume 113, il faut donc qu'elles se soient entiérement relevées dans l'espace de 17 pseaumes. Cela est démontré en rigueur.

Vous savez que la théorie des montagnes fait une grande partie de notre théologie, surtout quand elles sont plantées de vignes. Nous avons été fondés sur le mont Carmel, mandez-moi s'il est vrai que vous l'ayez été à Montmartre. Adieu, que les colimaçons qui vous sont soumis & tous les insectes qui vous accompagnent, bénissent toujours votre révérence.

RÉFLEXION

DE L'ÉDITEUR.

QUOI qu'il en soit de tout cela, il est indubitable que les limaces incoques retrouvent des têtes en quinze jours ou trois semaines après qu'on les leur a coupées entiérement, que les colimaçons à coque, les escargots, commencent à reprendre une petite tête au bout du même tems, pourvu que l'on eût soin de couper cette tête entre les quatre antennes Il n'y a point de petit garçon qui ne puisse faire cette expérience; mais y a-t-il quelqu'homme fait qui puisse l'expliquer? Hélas! les philosophes & les théologiens raisonnent tous en petits garçons. Qui me dira comment une ame, un principe de sensations & d'idées réside entre quatre cornes, & comment l'ame restera

dans l animal quand les quatre cornes & la tête sont coupées ? On ne peut guère dire d'une limace : *Igneus est illis vigor & cœlestis origo* ; il serait difficile de prouver que l'ame d'un colimaçon, qui n'est qu'une glaire en vie, soit un feu céleste. Enfin, ce prodige d'une tête renaissante inconnu depuis le commencement des choses jusqu'à nous, est plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curiosité confondue tient à la nature des choses, aux premiers principes, qui ne sont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius & de Canope. Pour peu qu'on creuse, on trouve un abyme infini. Il faut admirer & se taire.

QUESTIONS
SUR
LES MIRACLES.

PREMIÈRE LETTRE.

A Mr. le Professeur R.... par un Proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, monsieur, pour metrre un peu d'ordre dans les graces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres & par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance ou sa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, & la vie aux morts. Ceux qui sont des types, des allégories manifestes; enfin ceux qu'il promet de faire, & dans l'attente desquels le genre humain doit opérer son salut avec crainte.

DES MIRACLES DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST QUI ONT MANIFESTÉ SA PUISSANCE OU SA BONTÉ.

JESUS n'était pas encore né, & il faut convenir qu'il faisait déjà les plus grands miracles, puisqu'il était DIEU, & conçu dans le sein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche & conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe & de l'or.

Voilà ſans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel & ſur la terre; ce ſont des aſtres, des anges, des rois qui en ſont les miniſtres. *Jeſus* doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil Hérode, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que *Jeſus* était roi, & que pour le perdre il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, & peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naiſſance & la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique, non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuples que *Jeſus* ſortant nud hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que DIEU le père s'écrie au peuple, *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, & devant leſquels tous les hommes dûrent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut ſans doute ces miracles; Pilate même en rendit compte à l'empereur Tibère après que l'homme-DIEU eut été ſupplicié, & Tibère voulut placer *Jeſus-Chriſt* au rang des Dieux; mais probablement *Jeſus* ne ſouffrit pas ce mêlange adultère du vrai DIEU & des dieux des Gentils, & empêcha

que Tibère n'accomplît ce qu'il réservait au pieux Constantin.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'église, nous certifie cette anecdote ; & Eusèbe la confirme dans son histoire ecclésiastique, liv. II, chap. II. On nous objecte que Tertullien écrivait cent quatre-vingts ans après *Jesus-Christ*, qu'il pouvait se tromper, qu'il a toujours trop hasardé, qu'il s'abandonnait à son imagination africaine ; qu'Eusèbe de Césarée, un siècle après lui, s'appuya sur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'histoire ; il se sert du mot *on dit*. Mais enfin, ou Pilate écrivit les lettres, ou les prémiers chrétiens, disciples des apôtres, les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois imposteurs & superstitieux ; ils étaient donc les plus mépriſables de tous les hommes. Or, comment des hommes si lâches étaient-ils si constans dans leur foi ? c'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches & fourbes par la bassesse de leur état & de leur ame, & qu'ils étaient constans dans leur foi par leur fanatisme.

Grotius, Abadie, Houteville, & vous, monsieur, vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble ; quelles que soient les faiblesses & les contradictions de l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu sans doute les actes & les lettres de Pilate ; mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de *Jesus-Christ*.

On insiste encore ; on nous dit, les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes, que nous trouvons encore dans Justin, dans Clément d'Alexandrie, dans Lactance. Ils ont supposé des évangiles, ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évan-

giles. Ils ont forgé des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque, à Paul. Ils ont supposé même des lettres de *Jesus-Christ*. Ils ont interpolé des passages dans l'historien Joseph, pour faire accroire que ce Joseph non-seulement fit mention de *Jesus*, mais même le regarda comme le Messie, quoique Joseph fût un pharisien obstiné. Ils ont forgé les constitutions apostoliques, & jusqu'au symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-Juifs, d'Egyptiens, de Syriens, & de Grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils n'avaient à combattre que des Gentils abrutis par d'autres fables; & les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à Constance Clore, & à Constantin son fils. Voilà, dit-on; l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme, ses fondemens sont l'enthousiasme, la fraude & l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de Celse, de Porphire, d'Apollonius, de Simmaque, de Libanius, de l'empereur Julien, de tous les philosophes jusqu'au tems des Pomponace, des Cardan, des Machiavel, des Socins, de mylord Herbert, de Montagne, de Charron, de Bacon, du chevalier Temple, de Locke, de mylord Shafterburi, de Bayle, de Voolaston, de Toland, de Tindal, de Collins, de Wolston, de mylord Bolingbroke, de Midleton, de Spinosa, du consul Maillet, de Boulainvilliers, de du Marsais, de Meslier, de la Métrie, & d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les musulmans, les Chinois & les anciens Parsis croiraient insulter DIEU, s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes; mais ne nous décourageons pas; voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet ; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs ? non ; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables : par exemple, Tertullien, dans son livre du Scorpion ; Origène, dans son commentaire sur St. Matthieu ; St. Epiphane, dans sa trentième leçon des hérésies des Ebionites ; Eustache, dans son Examéron ; & beaucoup d'autres, parlent avec un grand respect de l évangile de St. Jacques. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de Zacharie, dont *Jesus* parle dans St. Matthieu. Cet évangile sert d'introduction aux autres, & il n'a été probablement négligé, que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de Nicodème ; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que *Jesus* avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un Juif contre *Jesus-Christ* dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que Judas son adversaire en faisait d'aussi grands, & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots, que les hommes d'état, les gens d'esprit, les philosophes s'en sont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat Judæus apella* d'Horace, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens, regardés long-tems comme une secte de Juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les

chrétiens, convinrent des miracles de *Jesus*, c'étaient des theurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient *Jesus* que comme un magicien, & qui infatués des faux prodiges d'Appollonius de Thiane & de tant d'autres, admettaient auſſi les faux prodiges de *Jesus*. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une abſurdité dite à des gens abſurdes, ne ſont pas des preuves pour les eſprits bienfaits; en effet, les chrétiens fondés ſur l'hiſtoire de la pythoniſſe d'Endor, & ſur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens; tous les pères de l'égliſe qui penſaient que l'ame eſt une ſubſtance ignée, diſaient que cette ſubſtance peut être évoquée par des ſacrilèges: cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin; ils prétendent que jamais les vrais philoſophes Grecs & Romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, & qu'ils leur diſaient ſeulement: ſi vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe & l'Aſie en ſont remplis. Si vous avez eu quelques métamorphoſes, nous en avons mille; vos preſtiges ne ſont qu'une faible imitation des nôtres; nous avons été les premiers charlatans, & vous les derniers. C'eſt-là, continuent nos adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des païens & des chrétiens. Ils concluent, en un mot, qu'il n'y a jamais eu de miracles, & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe faiſait autrefois, par ce qu'on fait aujourd'hui; les miracles étaient néceſſaires à l'égliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'égliſe établie; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU: les miracles ſont pour lui des actions ordinaires; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple

fut miraculeuse ; & quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs & par les chrétiens aient été des imitations du paganisme, ce sont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des chrétiens.

Nos adversaires repliquent que les païens existaient long-tems avant les Juifs, que les royaumes de Caldée, de l'Inde, de l'Egypte florissaient avant que les Juifs habitassent les déserts de Sin & d'Oreb, que ces Juifs qui empruntèrent des Egyptiens la circoncision & tant de cérémonies, & qui n'eurent des voyans, des prophêtes qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent aussi leurs miracles. Enfin ils font des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raison si on ne pouvait remonter qu'à Moïse ; mais de Moïse, nous remontons à Abraham & à Noé par une suite continue de miracles.

Les incrédules ne se rendent pas encore. Ils disent qu'il n'est pas possible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le christianisme dans le monde entier. Selon eux, il est indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre ; & si le second culte vaut mieux que le premier, il est encore indigne de DIEU de ne fortifier son second culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier sur les plus grands prodiges. Des possédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte & suspendue, & du soleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphysiciens : il n'y a ni petits ni grands miracles, tous sont égaux ; il est aussi impossible à l'homme & aussi aisé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le soleil : & sans examiner si les prodiges chrétiens sont plus grands que les prodiges mosaïques, il est sûr que DIEU seul a pu opérer les uns & les autres.

DES MIRACLES TYPIQUES.

J'appelle miracles typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur Wolſton traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portait pas des figues quand ce n'était pas le tems des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlèvement de *Jeſus* par le diable ſur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre; de la transfiguration ſur le Tabor, &c: mais preſque tous les pères de l'égliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre DIEU ſur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de Mars, & pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du tems des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout tems porter des fruits de juſtice & de charité, alors il n'y a rien là que d'utile & de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes? DIEU qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui & de le tranſporter ſur le haut d'une montagne dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition? ſi le diable tente DIEU, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervait dans ces tems-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde; que jamais roi n'envoya des couriers à ſes voiſins pour leur

dire : *j'ai tué mes volailles, venez aux nôces.* Que nul homme n'envoya un valet sur les grands chemins, forcer les borgnes & les boiteux à venir souper chez lui ; qu'on n'a jamais mis personne en prison pour n'avoir pas eu sa robe nuptiale ; mais le sens de toutes ces paraboles est une instruction morale.

Me sera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de Confucius, de Pythagore, de Zaleucus, de Solon, de Platon, de Ciceron, d'Epictète, aux discours de *Jesus-Christ*, qui leur paraissent trop populaires & trop bas ? tous ces philosophes écrivaient pour des philosophes, mais *Jesus-Christ* n'écrivit jamais. Il n'est pas dit même qu'en qualité d'homme, il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple. Et à quel peuple ? à celui de Capharnaüm & des bourgades de la Galilée. Il se conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne se donnait pas pour roi. Il était DIEU, mais il ne s'annonçait pas pour DIEU. il était pauvre, & il évangélisait les pauvres. Nos adversaires ne peuvent pas souffrir que les évangélistes fassent dire à DIEU, que le *bled doit pourrir pour germer, qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles, &c.* Cela est non-seulement bas, disent-ils, mais cela est faux. Premièrement, les comparaisons prises des choses naturelles, ne sont pas basses ; il n'est rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui est faux en foi, ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On replique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au-lieu de s'y asservir. Et nous repliquons à notre tour, que DIEU vint enseigner la morale & non la physique.

DES MIRACLES PROMIS PAR JESUS-CHRIST.

Jesus-Christ promet dans St. Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande ma-

jesté, avant que la génération présente soit passée. Dans St. Jean, il promet le même miracle. St. Paul en conséquence dit aux Thessaloniciens qu'ils iront ensemble au-devant de *Jesus*, au milieu de l'air. Ce grand miracle, disent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de *Jesus* au milieu des nuages, est réservé pour la fin du monde qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes, c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même, si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques, dont le nouveau testament est rempli, on serait exposé à se scandaliser; *je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive*, est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive & sanguinaire, que ces paroles ont servi d'excuse aux persécuteurs & aux massacres pendant plus de quatorze siècles; & cette idée est un prétexte à bien des personnes, pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien considérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au-lieu de se révolter. Ainsi les miracles de *Jesus* & ses paraboles sont autant de leçons.

DES MIRACLES DES APÔTRES.

On demande comment des langues de feu descendirent sur la tête des apôtres & des disciples dans un galetas? comment chaque apôtre, en ne parlant que sa langue,

langue, parlait en même tems celle de plusieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans son idiome, comment chaque auditeur, entendant prêcher dans sa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau au mois de Mai? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle sans se faire entendre de personne, mais non celui qui se fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés tant de fois proposées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on est convenu que DIEU a fait des miracles pour substituer le christianisme au judaïsme, on ne doit pas incidenter sur la manière dont DIEU les a opérés; il est également le maître de la fin & des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y est pris pour vous guérir? vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'est que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puissance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui disent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles; & c'est ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de *Jesus* & des apôtres paraissent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, disent-ils, n'en a pas été meilleur; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les massacres des manichéens, des ariens, des athanasiens, des Vaudois, des Albigeois, témoins tant de schismes sanglans, témoin enfin la St. Barthelemi; mais c'est-là l'abus de la religion chrétienne, & non son institution. En vain, vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits, est un arbre de mort: il est un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui constituent l'église triomphante, c'est donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la

plus grande partie des hommes qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que DIEU vînt ſur la terre, & qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition? à cela je n'ai rien à répondre, ſinon ſoyez juſte, & vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé? ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de DIEU, & je ne puis que me recommander avec vous à ſa miſéricorde.

La mort d'Ananie & de Saphire vous ſcandaliſe, vous êtes effrayé que Pierre faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'égliſe, & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes, ſans l'avoir avoué; vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres: vous vous trompez, c'était un vœu fait à DIEU même: DIEU eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits pluſieurs années après le tems où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la ſecte; que les magiſtrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaiſſance, que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur Tibère qui délibéra ſur la divinité de *Jeſus*; à l'empereur Adrien qui mit dans ſon oratoire le portrait de *Jeſus*; à l'empereur Philippe qui adora *Jeſus*. Vous me niez ces faits: alors je vous renvoie à l'établiſſement de la religion chrétienne, qui eſt lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établiſſement ſoit miraculeux; vous me dites que notre ſainte religion ne s'eſt formée que comme toutes les autres ſectes dans le fanatiſme & dans l'obſcurité comme l'anabaptiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme, &c.

Alors je ne puis que vous plaindre. Vous me plaignez auſſi. Qui de nous deux ſe trompe ? je produis mes titres qui remontent juſqu'à l origine du monde, & vous n'avez pour vous que votre raiſon. J'ai auſſi la mienne que je prie DIEU d'éclairer ; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes ſemblable à celle des eſſéniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord ſur le judaïſme, enſuite ſur le platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes, & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'iſle d'Angleterre juſqu'aux iſles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine, & moi j'y vois la ſageſſe divine qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, & vous n'appercevez pas le bien ; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

DES MIRACLES, APRÈS LE TEMS DES APÔTRES.

Jeſus ayant la puiſſance de faire des miracles, put la communiquer ; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, & ils diſent que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers ſiècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté par les magiſtrats romains, ni dont leurs hiſtoriens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les hiſtoires atteſtent les deux miracles de l'empereur Veſpaſien, qui étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, & l'uſage de ſes membres à un paralytique. Si donc,

disent-ils, ces deux miracles si authentiques & si célèbres, n'attirent aujourd'hui aucune croyance; quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-tems après, & accompagnés pour la plupart de circonstances ridicules.

Que pouvons-nous penser, disent-ils, de la vie des pères du désert, écrite par Jérôme? Ici c'est un St. Pacôme, qui quand il veut voyager, se fait porter par un crocodile; là c'est un St. Amon, qui s'étant dépouillé tout nud pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'hermite Paul pendant soixante années; & quand l'hermite Antoine vient visiter Paul, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les actes des martyrs? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a soixante & dix ans, sont condamnées par le magistrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un saint cabaretier chrétien, instruit du danger que courent ces vierges, prient DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité; DIEU l'exauce, le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac; elles apparaissent au cabaretier, & se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles; un ange à cheval précédé d'un flambeau céleste, le conduit au lac; il ensevelit les vierges; &, pour récompense, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature, ils nous insultent, ils disent (car il ne faut pas dissimuler aucune de leurs témérités), si les actes des martyrs portaient que ce cabaretier changeât l'eau en vin, nous n'en croirions rien, quoique ce

soit une opération de son métier : pourquoi donc croi-rions-nous au miracle des noces de Canaa, qui semble encore plus indigne de la majesté d'un DIEU que convenable à la profession d'un cabaretier ?

Cet argument dont s'est servi Wolston ne me paraît, je l'avoue, qu'un blasphême ; car, en quoi est-il indigne de DIEU de se prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux ? & s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas ensuite par les mains de ses élus ? Les prodiges de l'ancien & du nouveau testament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles ; & si on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus besoin.

GRANDE OBJECTION DES INCRÉDULES COMBATTUE.

La dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, est de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'église, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie & dans l'Afrique, esclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Thrace ; elle est déchirée dans le reste de l'Europe, partagée en plus de vingt sectes qui se combattent, & saignante encore des meurtres de ses enfans ; trop brillante dans quelques états & trop avilie dans d'autres, elle est plongée dans le luxe & dans la fange. La mollesse la déshonore, l'incrédulité lui insulte ; elle est un objet d'envie ou de pitié ; elle crie au ciel, rétablissez-moi comme vous m'avez produite, elle demande des miracles comme Rachel demandait des enfans. Ces miracles sans doute n'étaient pas plus nécessaires quand *Jesus* enseignait & persuadait, qu'aujourd'hui que nos pasteurs enseignent & ne persuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paraît ſpécieux ; mais, ne peut-on pas lui faire une réponſe ſolide ? *Jeſus* fit des miracles dans les premiers ſiècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inſpirer la charité : c'eſt ſurtout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur & de le toucher ; demandons ce prodige, & nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavans ne pourront jamais penſer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter & même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle, mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Eh bien, plaignons l'aveuglement de Benoît Spinoſa, & imitons ſa morale ; & étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, Monſieur, avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre sainte religion, par mon état & par mon cœur, instruit par vos leçons, desirant de vous imiter & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas soutenu la vérité de nos miracles avec autant de sagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (*a*) en supposant toujours ce qui est en question, en disant, *les miracles de Jesus sont vrais, puisqu'ils sont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'église qui les ont prouvés, & rapporter leurs raisons victorieuses.

Il faudrait être philosophe, théologien & savant, pour traiter à fond cette question. Vous réuniſſez ces trois caractères, je m'adresse encore à vous pour savoir comment un philosophe doit admettre les miracles; & comment un théologien savant en prouve l'authenticité.

COMMENT LES PHILOSOPHES PEUVENT ADMETTRE LES MIRACLES.

Hobbes, Collins, mylord Bolingbroke demandent d'abord s'il est vraisemblable que DIEU dérange le plan de l'univers, si l'Etre éternel en faisant ces loix ne les a pas faites éternelles, si l'Etre immuable ne l'est pas dans ses ouvrages? s'il est vraisemblable que l'Etre infini ait

(*a*) Dans les lettres de la *Plaine*.

des vues particulières, & qu'ayant soumis toute la nature à une règle universelle, il la viole pour un seul canton dans ce petit globe?

Si tout étant visiblement enchaîné, un seul chaînon de la chaîne universelle peut se déranger sans que la constitution de l'univers en souffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans sa course, & la lune dans la sienne pour favoriser la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas absolument nécessaire que tout le reste du monde planétaire fût bouleversé?

Il est évident que la terre & la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes dirigés vers les points correspondans des autres astres, ont dû avoir une nouvelle direction, ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en soient ressenties; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écrasés par une pluie de pierres; tandis qu'il paraissait plus digne de la sagesse éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes sans miracle, que d'en faire un si grand dans la seule vue de donner à Josué plus de tems pour massacrer quelques fuyards assommés.

C'est bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduisit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre soleil qui surpasse la terre un million de fois en grosseur. Cette masse énorme ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier composé de ces soleils innombrables appellés étoiles, qui probablement sont entourées de planètes. Mais que dut-il arriver, quand elle marcha dans l'espace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leurs places? Les effets d'une telle marche sont inconcevables.

Voilà donc non-seulement notre monde planétaire bouleversé, mais tous les mondes possibles aussi, & pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appellé la terre, les papes s'emparassent enfin de Rome, que les bénédictins fussent trop riches, qu'Anne du Bourg fût pendu à Paris, & Servet brûlé vif à Genève.

Il en est de même de plusieurs autres miracles. La multiplication de trois poissons & de cinq pains nourrissent abondamment cinq mille personnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compose la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, & ajouté à la masse commune. Ce sont-là, je crois, les plus fortes objections.

C'est à vous, monsieur, de résoudre par une saine philosophie, sans contradiction & sans verbiage ces difficultés philosophiques, & de montrer qu'il est égal à DIEU que les loix éternelles soient continuées ou suspendues, que les Amorrhéens périssent ou se sauvent, & que cinq mille hommes jeûnent ou repaissent. DIEU a pu parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choisir cette planette, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ses loix; & si on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philosophie. Votre théologie & votre science seront encore moins embarrassées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien & du nouveau testament.

EVIDENCE DES MIRACLES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Abadie, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de Moïse, est peut-être tombé dans le défaut si commun à tous les auteurs, de supposer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent si Moïse a existé, si un seul des écrivains profanes a parlé de Moïse avant que les Hébreux eussent traduit leurs histoires en grec; si

l'homme, dont les Hébreux ont fait leur Moïse, n'était pas ce Misem des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques & dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations eussent entendu parler de Moïse. Ils recherchent pourquoi Flavien Joseph, en citant les auteurs Egyptiens qui ont parlé de sa nation, n'en cite aucun qui ait dit un seul mot de Moïse. Ils croient que les livres qui lui sont imputés, n'ont pu être écrits que sous les rois Juifs, & ils se fondent, quoique mal-à-propos, sur des passages de ces mêmes livres.

Abadie, au-lieu de sonder toutes ces profondeurs, tire son grand argument de ce que Moïse n'aurait jamais pu dire à six cents trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puissent s'enfuir, si ces six cent trente mille hommes n'en avaient été témoins : & c'est précisément ce qui est en dispute. Les incrédules ne disent pas, Moïse a trompé six cent trente mille soldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils disent, il est impossible que Moïse ait eu six cent trente mille soldats, ce qui supposerait près de trois millions de personnes ; & il est impossible que soixante & dix Hébreux refugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cent quinze ans.

Il n'est pas probable que si Moïse avait eu trois millions de suivans à ses ordres, & DIEU à leur tête, il se fût enfui en lâche ; il n'est pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que sur des pierres ; il est dit, que Josué fit écrire tout le deutéronome sur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'est pas probable que le dépôt de ces pierres se soit conservé, quand les Juifs furent esclaves après Josué ; il ne l'est pas que Moïse ait écrit, il ne l'est pas même qu'il ait existé. Et d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs semble prise des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établissement.

Il appartient, monsieur, beaucoup plus qu'au doc-

teur Abadie, de réfuter tous ces vains raisonnemens, & de montrer que si la nation juive est beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Caldée, d'Egypte, la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous descendez d'Adam à Abraham, & d'Abraham à Moïse. Vous ferez voir que DIEU s'est manifesté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée; vous nous apprendrez par quels ressorts secrets de la providence, les Juifs toujours gouvernés par DIEU même, & commandant si souvent en maître à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainsi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel & le plus absurde; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par sa splendeur secrète, & par son abrutissement connu. On nous objecte sa grossiéreté, mais la grandeur de son DIEU en éclate davatage. On nous objecte que les loix de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame. Mais DIEU qui le gouvernait, le punissait ou le récompensait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU, ayant choisi un peuple, il devait le conduire autrement que les législateurs ordinaires, & que par conséquent tout devait être prodige sous la main de celui qui seul peut faire des prodiges. Ensuite, vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau testament.

DES MIRACLES DU NOUVEAU TESTAMEMT.

Les miracles du nouveau testament doivent sans doute être reconnus pour inconteſtables, puisque les seuls livres qui en parlent, sont inconteſtables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, si les témoignages ne sont pas authentiques; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejettés. Souvent même on les réprouve malgré les atteſtations les plus formelles,

souvent on dit qu'une chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises, qu'aux astres de changer leurs cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché, que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables, aient été examinés par les magistrats, que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne se soient jamais contredits sur la plus légère circonstance; sans quoi ils sont légitimement suspects de tromper sur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de scrupule, de sévérité dans l'examen d'une chose, à laquelle on dit le salut du genre humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accusation dans un procès qui ne soit déclarée calomnieuse, ou du moins fausse, si les témoins se contredisent.

Comment donc, continuent nos adversaires, pourrons-nous croire à ces évangiles qui se contredisent continuellement? Matthieu fait descendre *Jesus* d'Abraham par quarante-deux générations, quoique dans son compte, il ne s'en trouve que quarante-une; & encore se trompe-t-il en faisant Josias père de Jéchonias.

Luc fait descendre *Jesus* du même Abraham par cinquante-six générations, & elles sont absolument différentes de celles que Matthieu rapporte. De plus, cette généalogie est celle de Joseph qui n'est pas le père de *Jesus*. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme sur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir Marie, Joseph & *Jesus* en Egypte après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des

mages, & le massacre des petits enfans. Luc ne parle ni du massacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que *Jesus* resta constamment dans la Palestine. Y a-t-il, disent les réfractaires, une contradiction plus grande ?

Trois évangélistes semblent formellement opposés à Jean. Matthieu, Marc & Luc ne font vivre *Jesus* qu'environ trois mois après son baptême, & *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la Pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On sait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entiérement uniformes, quand même les quarante-six autres qui furent rejettés avec le tems, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raison, n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils, ces prodiges n'ont point été constatés, & ils choquent la raison; car il ne leur semble pas raisonnable que DIEU se soit fait Juif plutôt que Romain, qu'il soit né d'une femme vierge, que DIEU ait eu un frère aîné nommé Jacques, que DIEU ait été emporté sur une montagne par le diable, & que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être supplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener sur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre humain, & pour soumettre l'autre à un tyran & à des moines.

Ils disent que ces miracles; sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après *Jesus* dans le plus grand secret, par des hommes

très-obscurs, qui cachaient leurs livres aux Gentils avec le scrupule le plus religieux, & qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reste des hommes.

De plus, disent-ils, il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux-actes, & jusqu'à des prophéties de sibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus faussaires sur tant de points, ils doivent être reconnus faussaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de *Jesus*, ces avangiles si long-tems ignorés se contredisent, donc ces miracles sont d'une fausseté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas dissimuler, ont paru si spécieuses, qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, est une preuve qu'on a mal répondu : car si on avait terrassé son ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne soutient plus aujourd'hui la donation de Constantin au pape Sylvestre, ni l'histoire de la papesse Jeanne, ni tant d'autres contes ; pourquoi? c'est qu'ils ont été détruits par la raison ; & que tout le monde a la longue se rend à la raison, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puisqu'on agite encore aujourd'hui cette question avec le plus grand acharnement.

Je vous ai exposé, monsieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les dissimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repousse tous les traits de l'enfer. Que ces messieurs lisent seulement les livres de la primitive église, les Tertulliens, les Origènes, les Irénées, & ils seront bien étonnés. C'est à vous, monsieur, de nous tenir lieu de tous ces grands-hommes.

Personne assurément n'est plus en état que vous, de mettre fin à ces disputes, & de nous délivrer d'un si grand scandale ; personne ne fera mieux voir combien les mi-

racles étaient néceſſaires, à quel point ils ſont évidens, quoi qu'on les combatte, pourquoi ils furent ignorés du ſénat & des empereurs, ayant été ſi publics, pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée; pourquoi il y avait tant de poſſédés, comment les Juifs chaſſaient les diables avant *Jeſus-Chriſt*; comment les chrétiens eurent le même privilège qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent Tertullien, Origène, Clément Alexandrin, Irénée. Ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, & raffermiſſez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me ſaigne, quand je vois des hommes remplis de ſcience, de bon ſens & de probité rejetter nos miracles, & dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs ſans croire que Jonas ait vécu trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il allait par mer à Ninive qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée, que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif: vous aurez le même ſuccès, & tous nos citoyens, bourgeois & habitans vous béniront, &c.

TROISIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon secours contre un grand seigneur Allemand qui a beaucoup d'esprit, de science & de vertu, & qui malheureusement n'est pas encore persuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi *Jesus* aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre sainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suisse & chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, & *Jesus* n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire que DIEU a été homme, & *Jesus* n'a jamais dit qu'il était DIEU & homme tout ensemble : à croire que *Jesus* avait deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il est né d'une vierge, & il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge : au contraire, il appelle sa mère *femme*; il lui dit durement, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi*? A croire que DIEU est né de David, & il se trouve qu'il n'est point né de David; à croire sa généalogie, & on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que *Jesus* naquit Juif, vécut Juif, mourut Juif; & je suis fort étonné que vous ne soyez pas Juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile, *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or est-ce accomplir

plir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur ? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'évangile *Jesus* vous a-t-il permis d'en manger ? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'évangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle ? les apôtres de *Jesus* observaient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison* : (Actes des apôtres, chap. XVI.) Paul alla judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de Jacques. Il dit à Festus, je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïse*. Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entiérement renoncé dans la suite des tems ?

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité, & avec la modestie convenable à ma médiocrité. Si DIEU n'a rien écrit, & si dans les évangiles DIEU n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, ses apôtres y ont suppléé ; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'église ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin les conciles nous ont appris ce que les apôtres & les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce sont les conciles, par exemple, qui nous ont enseigné la consubstantiabilité, les deux natures dans une seule personne, & une seule personne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils ; mais qu'il a la vertu productive, & que l'esprit ne l'a pas ; parce que le St. Esprit procède & n'est pas engendré. & bien d'autres mystères encore sur lesquels *Jesus*, les apôtres, les pères avaient gardé le silence ; il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laissez là votre aurore, me répondit-il ; une comparaison n'est pas une raison. Je suis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles, mais aussi d'autres conciles,

non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de concile en faveur d'Arius & d'Eusèbe, qu'en faveur d'Athanase.

Comment DIEU ſerait-il venu mourir ſur la terre par le plus grand & le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des conciles qui ne s'aſſembleraient qu'après pluſieurs ſiècles, qui ſe contrediraient, qui s'anathématiſeraient les uns les autres, & qui feraient verſer le ſang par des ſoldats & par des bourreaux ?

Quoi, DIEU vient ſur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans ; il périt du ſupplice des eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion ! Et il ne nous l'enſeigne pas ! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes ! il ne nous commande aucun rite ! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le tems à Nicée, à Calcédoine, à Ephèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes, & des haines les plus implacables ! Ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était ſur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues ; & la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair & en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche & de France, des Guelfes & des Gibelins, de la roſe blanche & de la roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échaffauts pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant le DIEU des chrétiens ſur la croix, aient appris à ſes ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés & perſécuteurs,

martyrs & bourreaux tour-à-tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent & il meurent pour des argumens dont les prélats se moquent en recueillant les dépouilles des morts, & l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce seigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà soumis à vos lumières dans ma seconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de Jean Hus, ni celui d'Anne du Bourg, ni celui de Servet, ni celui de Jean Calas, ni les guerres civiles, ni la St. Barthelemi.

Je vous avouerai, monsieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponse. Ce serait, me dit-il, insulter à ma raison & à mon malheur, de vouloir me persuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à sa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze siècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, sans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les persécutions de toute espèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commises au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle seule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuser? tous ces assassinats, de tant d'espèces différentes, n'ont eu qu'elle pour sujet & pour objet; elle en a donc été la cause. Si elle n'avait pas existé, ces horreurs n'auraient pas souillé la terre. Les dogmes ont amené les disputes, les disputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous osez dire que DIEU est le père d'une barbare engraissée de nos biens & teinte de notre sang, tandis qu'il lui était si aisé de nous en donner une aussi douce que

vraie, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfaiſante que démontrée !

Vous ne ſauriez croire quel enthouſiaſme d'humanité & de zèle échauffait les diſcours de ce bon ſeigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au chriſtianiſme. Ah ! dit-il, (les yeux mouillés de larmes) nos paſſions ne ſont point divines ; mais vous prétendez que le chriſtianiſme eſt divin. Etait-ce à lui d'être plus inſenſé & plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes ?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je, nous avons tout fait ſervir à notre perte, juſqu'à la religion même ! mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale, qui n'inſpire que la douceur & la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir & non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale. C'eſt celle du dogme ; c'eſt ce dogme qui *diviſe en effet la femme & l'époux, le fils & le père, qui apporte le glaive & non la paix.* Voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. Socrate, Epictète, l'empereur Antonin, ont enſeigné une morale pure contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé ; mais ſi non contens de dire aux hommes, ſoyez juſtes & réſignés à la providence, ils avaient ajouté, croyez qu'Epictète procède d'Antonin, ou bien qu'il procède d'Antonin & de Socrate : croyez-le ; ou vous périrez ſur un échaffaut, & vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer : ſi, dis-je, ces grands-hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auraient perdu le genre humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, &

que sa seule erreur est de ne pas croire ce que Paul appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec Augustin, *je le crois parce qu'il est absurde, je le crois parce qu'il est impossible.* Je plaignais son obstination, & je respectais son caractère.

Il est aisé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raisonne point : mais il est bien difficile de subjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'essayai de le dompter par sa vertu même. Vous êtes juste, vous êtes bienfaisant, lui-dis-je, les pauvres avec vous cessent d'être pauvres : vous conciliez les querelles de vos voisins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de *Jesus* qui l'a ordonné? Voici, monsieur, ce qu'il me répondit : je m'unis à *Jesus*, s'il me dit, *aimez votre prochain* : car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu. Mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à *Jesus* seul un précepte qui se trouve dans Moïse comme dans Confucius, & dans toutes les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à *Jesus*, je vous apporte un précepte nouveau, je vous fais un commandement nouveau; (*a*) *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le lévitique avait promulugé ce précepte deux mille ans auparavant d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle, (*b*) *tu aimeras ton prochain comme toi-même* ; & c'était un des préceptes des Caldéens. Cette faute grossière & impardonnable dans un auteur juif, fait soupçonner à beaucoup de savans, que l'évangile attribué à Jean, est d'un chrétien platonicien qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère, & qui connaissait moins l'ancien testament que Platon, dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

(*a*) Jean, chap. XIII. (*b*) Lévitiq. chap. XIX.

Quoi qu'il en soit de cette fraude & de tant d'autres fraudes, j'adopte la saine morale partout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même, car elle est uniforme dans tous les tems & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des prestiges, & par une méthaphysique incompréhensible ? en serai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer, & que l'espoir procède sans avoir cette puissance ? ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé, qui pense que le DIEU de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père, ou s'il est de semblable nature ? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs ?

N'est-il pas évident que la vertu vient de DIEU, & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? vous voulez être prédicant, prêchez la justice, & rien de plus. Il nous faut des gens de bien, & non des sophistes. On vous paye pour dire aux enfans : *respectez, aimez vos pères & mères, soyez soumis aux loix ; ne faites jamais rien contre votre conscience. Rendez-votre femme heureuse, ne vous privez pas d'elle sur de vains caprices ; élevez vos enfans dans l'amour du juste & de l'honnête ; aimez votre patrie. Adorez un* DIEU *éternel & juste. Sachez que puisqu'il est juste, il récompensera la vertu & punira le crime.* Voilà continua-t-il, le symbole de la raison & de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs, vous ne serez pas à la vérité décorés de titres & d'ornemens fastueux, vous n'aurez pas un luxe méprisable & un pouvoir abhorré. Mais vous aurez la considération convenable à votre état, & vous serez regardés comme de bons citoyens, ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, monsieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer : il mérite de l'être. Il est vertueux,

il adore ſincérement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment ſage & infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de ſon ſoleil le plus grand nombre de ſes enfans pour aveugler le plus petit à force de lumières, un père infiniment juſte, qui ne châtie que pour corriger, & qui récompenſe au-delà de notre eſpoir & de notre mérite. Ce bon ſeigneur met dans le gouvernement de ſa maiſon toutes ces maximes en pratique. Il ſemble qu'il imite le DIEU qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée, qu'il y a changé l'eau en vin, qu'il s'eſt transfiguré ſur le Tabor, qu'il a été tenté par le diable, qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons, que l'ânesſe de Balaam a parlé auſſi-bien que le ſerpent, que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, & la lune ſur Aïalon, pour donner le tems aux bons Juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens, qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés; que dans l'Egypte où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, pourſuivit trois millions d'Hébreux avec une nombreuſe cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères: ſans cela que lui ſervirait ſa vertu?

Je ſais, monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire, peut effaroucher quelques ames pieuſes, & paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les

miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſurtout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantiabilité, non-ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; & j'oſe dire que j'admettrais (DIEU me pardonne) le miracle de la transſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée, & le modéré St. Athanaſe l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être

QUATRIÈME LETTRE.

Du Propoſant à Mr. le Profeſſeur. Remerciemens à ſes extrêmes bontés.

QUE je vous ſuis obligé, monſieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuſe armée des incrédules; c'eſt Achille qui prête ſon armure à Patrocle; mais on m'a dit que Patrocle ayant été vaincu, je devais craindre de l'être auſſi.

J'ai malheureuſement répété votre leçon devant un jeune écolier de phyſique & d'aſtronomie; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeſſe, le ſavoir vivre que vous avez employé pour m'inſtruire, je lui ai expoſé votre démonſtration de la manière dont le ſoleil & la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le tems à Joſué de maſſacrer ces Amorrhéens écraſés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit: Mr. le profeſſeur prétend qu'il ſuffit pour cette opération naturelle, que la terre ſe ſoit arrêtée huit

à neuf heures dans sa rotation sur son axe, & que c'est là tout le mystère.

L'écolier, monsieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politesse, en a eu cependant assez pour me dire qu'il n'était pas possible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêrise, & que vous possédez trop bien votre écriture sainte & l'astronomie, pour parler avec cette excessive ignorance. Les sacrés cahiers affirment positivement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, & la lune sur Aïalon à l'heure de midi. Or la lune ne pouvait suspendre son cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, sans que la terre suspendît sa course annuelle, car le soleil est mis pour la terre dans les sacrés cahiers; & l'auteur inspiré ne savait pas que c'est la terre qui tourne.

Or, si la terre & lune se sont arrêtées, celle-ci dans son période d'un mois sur Aïalon, celle-là dans son période d'un an vis-à-vis de Gabaon, il est absolument nécessaire que les points correspondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce tems-là. Mais comme au bout de huit à neuf heures ils se retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes eussent suspendu leur course; cela est démontré en rigueur (*a*).

Mais c'est un grand gain pour Mr. le professeur; car le miracle est bien plus beau qu'il ne croyait, & il y a quatre miracles au-lieu d'un. Non-seulement la terre & la lune s'arrêtèrent dans leurs période menstruel & annuel, mais aussi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles; & non-seulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troisième miracle; & le mouvement de projectile & de

(*a*) La plupart des commentateurs prétendent que le soleil & la lune s'arrêtèrent un jour entier.

gravitation fut suspendu dans toute sa nature, quatrième miracle.

Je lui parlai ensuite, monsieur, de la comète que vous supposez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au consistoire pour avoir appellé comète ce que les sacrés cahiers appellent étoile, & qu'il n'est pas loyal de falsifier ainsi l'écriture sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains & des trois mille poissons qui nourrirent cinq Juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains & des trois poissons qui nourrirent cinq mille Juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voisinage en pains & en poissons. Mais y pensez-vous ? oubliez-vous que c'est-là précisément ce que proposait le diable, quand il dit à *Jesus*, dites que ces pierres deviennent pain ?

Il me demanda ensuite si vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil Hérode, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car sans doute c'était une chose très-miraculeuse qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, & fît massacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquez le silence de Flavien Joseph sur cette St. Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choses merveilleuses sur Jonas.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut Jonas qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'est contenté de confondre sérieusement une mauvaise plaisanterie, en avouant pourtant que le bon homme Jonas avait pris son plus long pour aller à Ninive.

Il est lui-même fort plaisant, repliqua l'écolier, il

devait examiner avec les plus judicieux commentateurs, si Jonas fut avalé par une baleine, ou par un chien marin ; pour moi je suis pour le chien marin. Et & je pense de plus avec le grand St. Hilaire que Jonas fut mangé jusqu'aux os, & qu'il ressuscita au bout de trois jours comme de raison. Les miracles sont toujours plus grands que ne le croit monsieur le professeur ; mais je vous prie de le consulter sur une autre petite difficulté.

Jonas prophétisa du tems du roitelet Juif Joas, vers l'an 850 avant notre ère vulgaire. Phul, selon Diodore de Sicile, fonda Ninive en ce tems-là. Le divin historien qui a écrit l'histoire véridique de Jonas, assure qu'il y avait dans cette ville six-vingt mille enfans qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. (*a*) Cela fait, suivant les calculs de Breslau, d'Amsterdam, de Londres & de Paris, quatre millions quatre-vingt mille ames, sans compter les eunuques ; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez aussi à monsieur le professeur, si c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire sécher, afin d'être l'ombrage à Jonas qui dormait. En effet, rien ne ressemble plus à un lierre qu'une citrouille ; & l'un & l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

C'était au molard que se passait ce petit entretien : on s'attroupa, la conversation s'anima au point qu'on se mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, & il n'y eut que monsieur le professeur qui ne rît point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaissez, fendit la presse : vous savez qu'il n'a jamais connu de prêtre que l'aumônier de son régiment. Il

(*a*) On mulitpilie par 34 les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne savent ces distinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans est mort dans l'année, cela fait un tiers en sus d'habitans.

me dit mort b . . . Monſieur le propoſant, allez dire à monſieur le profeſſeur, --- diſpenſez-moi de répéter les termes indécens dont il ſe ſervit. Ces bonnes gens voulurent il y a quelque tems faire mettre mon ami Covelle à genoux. S'ils avaient oſé faire cet outrage à notre liberté & à nos loix -- je -- dites-leur, s'il vous plaît, que nous ne ſommes plus au tems de Jehan Chauvin Picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conſeil --- les tems ſont un peu changés; vous ſavez qu'un prédicant de village qui a voulu excommunier Mr. Rouſſeau, a été réprimandé par un roi héros & philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, & qu'il ne reſte aux théologiens d'autre reſſource que d'être civils & modeſtes.

Je m'acquitte, monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné

CINQUIÈME LETTRE.

Du Proposant à Mr. Néedham jésuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiser sous le nom d'un théologien : & vous n'avez pas eu raison de faire l'astronome. On voit bien que vous vous servez du quart de cercle comme du microscope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; & de-là vous avez conclu que si de la farine produit des anguilles, tous les animaux à commencer par l'homme, avaient pu naître à-peu-près de la même façon. La seule difficulté qui restait, était de savoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (*a*)

Vous avez cru que vos anguilles ressemblaient aux rats d'Egypte qui étaient d'abord moitié rats & moitié fange, ainsi que quelques hommes qui se mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes venu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit, monsieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politesse.

Un pauvre proposant fait humblement des questions à un grave professeur, & vous vous jetez à la traverse comme l'avocat Breniquet qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ?

(*a*) Il faut savoir que le jésuite Néedham a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la farine de bled ergoté.

Je demandais de nouvelles instructions à mon maître pour affermir les fidèles dans la croyance des miracles, & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes absurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes Anglais. Ah monsieur ! vous êtes Anglais comme arlequin est Italien. Il n'en est pas moins balourd. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-grossier qui a l'insolence de mêler dans cette querelle & de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre ; vous avez cru peut-être que votre obscurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu, ne vous donne pas trop de sécurité.

SIXIÈME LETTRE

Laquelle n'est pas d'un Proposant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit sur les miracles, un jeune proposant a demandé des instructions à un professeur qui a le mot pour rire. Mr. N . . . . qui n'est pas si plaisant, s'est cru sérieusement intéressé dans cette affaire. Il s'est imaginé qu'on parlait de lui sous le nom de *Jesus-Christ*. Ce Mr. N . . . . ne manque pas d'amour-propre, comme vous voyez. Il est comme cet histrion qui jouant devant Auguste, prenait pour lui les applaudissemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que *Jesus-Christ* a changé l'eau en vin, aussi-tôt Mr. N . . . . . pense à sa farine qu'il a changée en anguilles, & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Istius farinæ homines sunt admodum glorioſi*, comme dit St. Jérôme.

Mr. N..... crie comme une anguille qu'on écorche contre un pauvre propoſant de notre ville qui ne ſavait pas que ce Mr. N..... fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à Mr. le profeſſeur & à Mr. le propoſant de rendre plus de juſtice à Mr. N....., & de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien & du nouveau teſtament, & ceux de Grégoire Thaumaturge.

Mr. N..... eſt certainement un homme prodigieux, il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles; car il reſſemble aux apôtres avant qu'ils euſſent reçu le St. Eſprit: DIEU opère toujours les grandes choſes par les mains des petits, & ſurtout des ignorans, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si Mr. N..... n'a pas ſu qu'on avait vu la lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. DIEU s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. Amos qui était un bouvier, s'explique en bouvier, Matthieu qui avait été commis de la douane, compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure. Et quand Mr. N..... pauvre d'eſprit, s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que Mr. N..... n'outrage le St. Eſprit & ne trahiſſe ſa vocation quand il conſulte nos maîtres en Iſraël ſur ce qu'il doit dire au propoſant: c'eſt ſe défier de ſon inſpirarion divine, que demander conſeil à des hommes; il peut me répondre que c'eſt par humilité,

& que Moïse demandait le chemin au fils de Jéthro, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. Mr. N..... n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage : d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les espaces imaginaires ?

Qu'il s'en tienne à ses anguilles, puisqu'il est leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'est pas en tant qu'elles fretillent. Que surtout l'envie de se transfigurer en serpent ne lui prenne plus ; qu'il ne pense pas qu'il soit en droit de siffler parce qu'on le siffle : & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraser la tête. Qu'enfin il laisse la lune s'arrêter sur Aïalon, & qu'il ne se mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIÈME LETTRE

De Mr. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au sujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, & j'en ai plus de droit que personne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle. C'en est un assurément que d'échapper à la main de certaines gens, & d'abolir un usage impertinent établi depuis deux siècles.

J'ai toujours pensé que les abus, quels qu'ils soient, ne doivent jamais jouir du droit de prescription. Une tyrannie d'un jour, & une tyrannie de deux mille ans doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu savoir de quoi on disputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un Irlandais papiste & prêtre s'avisait de vouloir faire parler de lui.

Mens ratione furens & multis pasta chimeris.

Je

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entiérement de ſon avis ; ce miracle me plaît fort. Nous voudrions, l'Irlandais & moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans un lac, cela paſſe la raillerie, ſurtout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons ; cela faiſait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte Irlandais eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ſerait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme Jonas, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte Irlandais ; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant Irlandais il s'eſt déguiſé en Genevois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur : j'ai eu la curioſité de le voir ; & j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que Balaam eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou de St. Patrice, (*a*) dont il n'aurait jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de mes parens. Je ne ſouffrirai pas cette inſolence, il aura à faire à Mr. le capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon couſin le propo-

(*a*) Le trou St. Patrice eſt très-fameux en Irlande ; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

ſant d'être reçu dans la vénérable compagnie ; & il a été cauſe par ſa transfiguration que je me ſuis mis en colère contre un profeſſeur orthodoxe qui aime la conſubſtantiabilité preſque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abſurde pour mettre mal enſemble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens tels que Mr. le profeſſeur & moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, ſi mon couſin le propoſant eſt refuſé par la vénérable compagnie, ce grand ſeigneur Allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiſte dans ſa maiſon avec trois cents écus de gages. Notre Irlandais avec ſes anguilles & ſes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il ſoit prêtre, ou athée, ou déiſte, ou papiſte, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIÈME LETTRE.

Ecrite par le Propoſant.

NOUS ſoupâmes hier enſemble Mr. le capitaine, Mr. Covelle, Mr. le paſteur P... & moi. La converſation roula toujours ſur les miracles entre ces ſavans hommes. Ventre-Servet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, & qu'un fripon qui veuille les faire croire. Mr. Covelle prit ce diſcours pour une démonſtration, & Mr. le paſteur P... qui eſt fort doux, inſinua modeſtement au capitaine qu'il croyait aux miracles ; auſſi, monſieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme. Mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple, dit le paſteur, c'eſt un dérangement des loix de la nature entière en faveur de quelques perſonnes de mérite que DIEU a voulu diſtinguer. Par exemple, Joſuah, homme juſte & très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jérico, & auſſi-tôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, & de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mammelle pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paſſer pour arriver devant cette ſuperbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits; rien n'eût été ſi facile & ſi ordinaire que de la traverſer; on aurait eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture; ou ſi on n'eût pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſait de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier Joſuah, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, & pour encourager ſon peuple chéri qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les loix mathématiques du mouvement, & la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers ſa ſource, & la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Il en eſt de même quand le Seigneur veut faire ſentir ſa puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens; c'était une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte, il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard Samſon qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moiſſons phéniciennes ſont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte Néedham.

Ainſi vous voyez que dans tous les tems le Seigneur opère des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, & c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

Mr. Covelle prit alors la parole, & dit: vous avez expliqué merveilleuſement des choſes merveilleuſes, & je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point eſt que perſonne ne touche à nos prérogatives. Faites

tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiſte qui eſt ici ; il cabale sûrement contre notre liberté, & il y a là anguille ſous roche.

Le capitaine prit feu à ce diſcours, & jura que ſi les choſes étaient ainſi, ce papiſte n'en ſerait pas quitte pour ſes deux oreilles, quelques longues qu'elles fuſſent. Pour moi, je gardais le ſilence comme il convient à un propoſant devant un paſteur en pied. Ce digne miniſtre qui ſait un peu de mathématique, reprit la parole, & s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de Mr. Needham, il eſt trop mal informé des affaires du monde ; vous ſavez qu'il ignore l'aventure de la lune & d'Aïalon. Alors il tira ſon etui de ſa poche, & nous fit ſur le papier une très belle figure. Il traça une tangente ſur l'orbite de la lune, & tira des rayons viſuels de la terre aux autres planètes. Mr. Covelle ouvrait de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux ſavans de ſon cercle.

Vous voyez bien, diſait le miniſtre, que ſi la lune perd ſon mouvement de gravitation, elle doit ſuivre cette tangente, & que ſi elle perd ſon mouvement de projectile, elle doit tomber ſuivant cette autre ligne. Oui, dit Mr. Covelle. Le capitaine s'attacha aux rayons viſuels, & nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus queſtion de miracles, & notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un jéſuite. C'eſt une choſe avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi ! m'écriai-je, un jéſuite transfiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme ! cela eſt dangereux de bien des façons : il faut en avertir dès demain Mr. le premier ſyndic.

Lui jéſuite ! dit le capitaine, cela ne ſe peut pas, il

est trop absurde (*a*). Vous vous trompez, repliqua l'auditeur, sachez que les armées de moines sont comme celles où vous avez servi, elles sont composées de principaux officiers qui sont dans le secret de la compagnie, & de soldats imbécilles qui marchent sans savoir où, & qui se battent sans savoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre est celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles ; & tous les moines ressemblent aux sujets du vieux de la montagne : mais vous savez, dieu merci, que les jésuites ne sont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chasser celui-ci, ne fût-ce que pour le scandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cause.

Pour moi, je demandai sa grace, attendu qu'il m'avait dit de grosses injures, sans que j'eusse l'honneur de le connaître.

Mr. le ministre P... fut de mon avis, aussi-bien que Mr. Covelle ; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon seigneur Allemand dont je suis l'aumônier, & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billevesées.

(*a*) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jésuite Néedham a fait une parodie de la troisième lettre humble & soumise que j'écrivais si respectueusement à mon sérieux maître *R...* : c'est assurément une chose bien louable de défendre notre sainte religion chrétienne par une parodie. Il est beau que ce soit un jésuite à qui nous en ayons l'obligation. C'est un ennemi qui vient à notre secours, en attendant que nous nous battions contre lui ; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit :

« Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est » formée, comprendront facilement que je n'ai touché en rien » à la forme, aux idées, pas » même aux mots, &c.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puisse juger si l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement sans qu'on ait vu cet original ? n'est-ce pas-là un nouveau miracle que ce jésuite suppose dans ses lecteurs ? vous voyez qu'il y a des jésuites naïfs.

NB. St. Patrik est le patron du jésuite Néedham. Le premier miracle que fit St. Patrik fut d'échauffer un four avec de la neige. Néedham raisonne aussi conséquemment que le bon homme St. Patrik.

NEUVIÈME LETTRE

Ecrite par le jésuite des anguilles.

TOUS les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, & me demandent des miracles. Je leur dis *race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père St. Ignace & de mon patron St. Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron & de moi, dans la vénérable compagnie, au consistoire & chez les repasseuses; cela ne m'ébranle point, *& contra sic argumentor.*

Mr. le proposant croit tourner mon *St. Patrice* en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours operés par ses élus. Qu'il lise ma dissertation sur ce miracle imprimée dans le Journal chrétien; il verra qu'il est très-possible que de la neige chauffe un four, quoique la chose soit miraculeuse.

St. Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'est seulement de l'eau chaude; & que si on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque & en Genevois, & que par cette métamorphose j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration sur le Tabor. A DIEU ne plaise, j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même, & je veux enseigner à Mr. le proposant ce que c'est que ce miracle dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eſt ſans doute ce que nous avons de plus reſpectable après la transſubſtantiation. J'oſe même dire que c'eſt de la transfiguration que dépend notre ſalut. Car ſi un pécheur, un faiſeur de parodies ne ſe transfigure pas en homme de bien, il eſt perdu ; & voici comme je le prouve.

JESUS ſe transfigura ſur un haute montagne, les uns diſent que c'eſt ſur le mont Hermon, les autres ſur le Tabor. Ses habits parurent tout blancs, & ſon viſage très-reſplendiſſant ; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large viſage, haut en couleur, & un bel habit tout blanc : ce qu'il fallait démontrer.

Le propoſant ne convient pas de cette vérité, & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi : mais quand il s'agit du ſalut, il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, & je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, & les habits de la transfiguration blancs. Or le blanc ſignifiant la candeur, & le rouge étant la couleur du zèle, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs vous avez un rouge tirant ſur le jaune ; donc les miracles ſont très-poſſibles, donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels ; donc Mr. Covelle a tort. St. Denis en portant ſa tête entre ſes bras était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis ; or le ſang de ſa tête & de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Tabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, & ce que firent Moïſe & Elie ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'Elie n'était pas mort, & qu'il pouvait aller où il voulait. Enſuite je dirai qu'il eſt clair que

Moïse ressuscita pour venir faire conversation, comme je l'ai prouvé ci-dessus, & qu'il remourut ensuite, comme je le prouve ci-dessous.

Ce n'est pas tout ; il faut approfondir la chose. Je dis premièrement que le bled ergoté étant visiblement doué d'une ame sensitive....

Comme j'en étais à cette phrase, Mr. R... professeur en théologie, entra chez moi avec un air consterné. Je lui demandai le sujet de son embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans si le vin des noces de Cana était blanc ou rouge qu'il avait bu très-souvent de l'un & de l'autre pour décider de cette grande question, & qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conseillai de lire St. Jérôme, *de vino rubro & albo*, St. Chrysostome *de vineis*, & Johannem de Bracmardo *super pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, & qu'il était plus embarrassé que jamais ; ce qui arrive à presque tous les savans. Je lui repliquai que la chose était décidée par le concile d'Ephèse, session 14. Il me promit de le lire, & fut tout épouvanté de mon savoir. Mais, comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'messe en Irlande, & que le vin vous manque ? Je lui répondis, je fais alors du punch auquel je mêle un peu de cochenille : ainsi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que Mr. le professeur R... fut extrêmement content de mon invention, & qu'il me donna des éloges que mon extrême modestie m'empêche de transcrire ici.

L'estime qu'il me témoigna, & celle que je sentis par conséquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait St. François Xavier. Je lui avouai ingénument que les écrivains de sa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour suivre la méthode des premiers siècles, & qu'après un long examen je n'en avais avéré

que deux cent dix-ſept. C'eſt bien peu, me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, & que dans l'âge pervers où nous vivons il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne faiſait pas des miracles quelquefois dans ſon tripot : il eut la bonne foi de me dire que non : & en cela il avouait, ſans le ſavoir, la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions à faire à des ſots : mais notre peuple eſt inſtruit & malin ; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions, par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes ; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſerait avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déja rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens & à mon ſtyle. Cela me ſuffit, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

DIXIÈME LETTRE.

*Par Mr. Covelle, à Mr.**** paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

NOUS croyons vous & moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon pere eſt plus grand que moi*, ſignifie ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon père : & c'eſt-là un miracle de paroles. Quand Paul devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques Juifs qui vendaient des guenilles à Rome, *Le don de DIEU s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jeſus*, cela veut dire ſans difficulté, *Le don de DIEU s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul DIEU qui eſt Jeſus.*

Il n'y a qu'à s'entendre ; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé Athanaſe, Cyrille & pluſieurs autres pères. C'eſt un des miracles opérés par le R. P. Néedham à la grande édification des fidèles, *cum devotione & Cachinno.*

Je conſeille à ce jéſuite Néedham d'aller faire un tour à Gabaon & à Aïalon, pour voir comment le ſoleil & la lune s'y prennent pour s'arrêter ſur ces deux villages. Je laiſſe Mr. le propoſant gagner ſes trois cents écus pata-

gons par an chez son seigneur Allemand, je m'adresse à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville,

Vous avez une jolie femme, & je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiselle Herbot; c'est un grand péché, je l'avoue.

Jesus égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé quand un Genevois fait un enfant à une fille, & certainement il jeterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les loix de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à *Jesus*; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à *Jesus*, & comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'état, mais du St. Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter & pour faire quelqu'autres fonctions. Vous croyez parce que nous vous avons appellés pasteurs, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que *Christ* dit expressément à ses disciples, *il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, & de rompre le pain avec eux. Si quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidèles, & avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains, j'en suis bien aise ; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez ? Ceux qui vous ont reçu ministre du St. Evangile vous ont-ils donné autre chose qu'une déclaration que vous ne savez point l'hébreu, que vous savez un peu de grec, que vous avez lu Matthieu, Luc, Marc & Jean, & que vous pouvez parler une demi-heure de suite. Or certainement plusieurs de nos citoyens sont dans ce cas ; & j'écoute quelquefois Mr. Deluc une heure entière, quoiqu'il ne sache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conseillâtes par une lettre. Vous sûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU ; & vous apprîtes que les pasteurs ne sont point magistrats. Nous savons très-bien distinguer l'empire & le sacerdoce. L'empire est à nous, & le sacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous présente a nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejetter ; donc nous sommes vos souverains. Prêchez, & nous jugerons de votre style ; écrivez, & nous jugerons de votre doctrine ; faites des miracles, & nous jugerons de votre savoir faire. Je vous l'ai déjà dit, le le tems n'est plus où les laïques n'osaient penser ; & il n'est plus permis de nous donner du gland quand nous nous sommes procurés du pain.

Les gens d'église dans tous les pays sont un peu fâchés que les hommes aient des yeux ; ils voudraient être à la tête d'une société d'aveugles; mais sachez qu'il est plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raisonnent, que de dominer sur des gens qui ne pensent pas.

Il y a deux choses importantes dont on ne parle jamais dans le pays des esclaves, & dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une est le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artisan, doivent se mettre en état de n'être trompés ni sur l'un ni

sur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer sur moi, n'a servi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme & de chrétien. Tous ceux qui pensent comme moi, (& ils sont en très-grand nombre) soutiendront jusqu'au dernier soupir ces droits inviolables. Et comme me disait fort bien une lingère de mon quartier, *Fari quæ sentiat*, est le privilège d'un homme libre. Croyez-moi, messieurs, ménagez les citoyens, bourgeois & habitans, si vous voulez conserver un peu de crédit; car selon St. Flaccus Horatius, dans sa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui est dû ou deu, &c. &c. &c. &c.

ONZIÈME LETTRE.

Ecrite par le proposant à Mr. Covelle.

MONSIEUR,

JE bénis la providence qui m'a conduit chez monsieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-seulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je suis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, rasé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui desservait la chapelle de la veuve Michas l'idolâtre, eût une condition aussi bonne que la mienne. Il est vrai que madame Michas lui donnait une soutane & un manteau noir par année, & qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de con-

fiance, & je ne déſeſpère pas de le convertir ſur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jéſuite Néedham ne s'en mêle pas, car ſon excellence a une répugnance invincible pour les jéſuites, pour les abſurdités, & pour les anguilles ; c'eſt à cela près le meilleur homme du monde. Et ſi jamais vous venez dans ſon petit état, vous verrez combien ſa conduite eſt édifiante, & avec quelle ſincérité il adore le DIEU de tous les êtres & de tous les tems.

Il eſt de plus fort ſavant. Il me fit appercevoir hier d'une faute énorme de mon imprimeur, qui ſe trouve à la page 4 *des autres queſtions d'un propoſant.* Il eſt dit à la fin de cette page que Flavien Joſeph que nous avons tant lu vous & moi, *en citant les auteurs qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de Moïſe.* Il y avait dans ma lettre, *n'en cite aucun qui diſe un ſeul mot des miracles de Moïſe.*

C'eſt-là ce qui eſt en effet très-étonnant ; car que Manéthon & Cheremone n'euſſent point parlé d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de Moïſe eût été fabuleuſe. Mais qu'en parlant de Moïſe il n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte, & du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade, ni de la mort de Mr. F.... mon parent.

L'omiſſion même des miracles de Moïſe eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit Moïſe avec les ſorciers du roi d'Egypte, ne devait pas ſurtout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortilèges, que l'étaient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient ſi hon-

teux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais encore une fois, monsieur, cela n'est pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne dissimulent pas la perte des batailles de Canne & de Trasimène.

De plus les magiciens de Pharaon ne furent vaincus que sur un seul article. Moïse fit naître des poux, & c'est-là le seul miracle que les sorciers de sa majesté ne purent faire. Or il était très-aisé à un historien habile, ou de passer sous silence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de sa nation. Il pouvait dire que les Juifs qui ont toujours été fripiers, se connaissaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaissances.

Enfin, il n'était pas possible que Cheremone & Manéthon eussent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maisons d'Egypte.

De très-illustres savans ont cru, comme vous savez, monsieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cent mille familles; cela fait douze cent mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je suppose, par exemple, qu'un jésuite savoyard envoyé de DIEU, eût assassiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un seul de nos annalistes qui oubliât cette boucherie exécrable? & les écrivains savoyards seraient-ils les seuls qui transmettraient à la postérité un évément si divin?

La probité, monsieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je suis persuadé qu'il est d'un malhonnête homme de traiter avec un mépris apparent les raisons de ses adversaires quand on en sent toute la puis-

fance dans le fond de ſon cœur ; c'eſt mentir aux autres & à ſoi-même. Ainſi quand nous avons examiné enſemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguiſé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, & nous n'avons oppoſé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi conſiſte à croire ce que l'entendement ne ſaurait croire ; & c'eſt en cela qu'eſt le mérite.

Mais, monſieur, en étant perſuadés par la foi, des choſes qui paraiſſent abſurdes à notre intelligence, c'eſt-à-dire, en croyant ce que nous ne croyons pas gardons-nous de faire ce ſacrifice de notre raiſon dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois, vous croyez des choſes incompréhenſibles, contradictoires, impoſſibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choſes injuſtes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raiſonnaient à merveille. Certainement qui eſt en droit de vous rendre abſurde eſt en droit de vous rendre injuſte. Si vous n'oppoſez point aux ordres de croire l'impoſſible, l'intelligence que DIEU a miſe dans votre eſprit, vous ne devez point oppoſer aux ordres de mal faire, la juſtice que DIEU a miſe dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyranniſée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'eſt-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquiſitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'aſſaſſiner des particuliers ou des princes d'une ſecte différente de la nôtre, on s'eſt toujours ſervi de ces paroles de l'évangile, *je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive; je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille & la mère, &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui conſiſte à entendre le contraire de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire, *je ſuis venu*

venu réunir le fils & le père, la fille & la mère; car si nous entendions ce passage à la lettre, nous serions obligés en conscience de faire de ce monde un théatre de parricides.

De même lorsqu'il est dit que *Jesus* secha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier sec, car ce dernier miracle est utile, & le premier est pernicieux.

Croyons aussi que quand le grand serviteur de DIEU Josuah arrêta le soleil qui ne marche pas, & la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de massacrer en plein midi, de pauvres citoyens, qu'il venait voler, mais pour avoir le tems de secourir ces malheurs, ou de faire quelque bonne action.

C'est ainsi, monsieur, que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

En un mot, que votre religion soit toujours de la morale saine dans la théorie, & de la bienfaisance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens; qu'ils sachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu, qu'ils fassent usage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs assemblées. La société humaine a été trop long-tems semblable à un grand jeu de bassette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens discrets n'osent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'esprit qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'est-ce en effet que d'être libres? c'est raisonner juste, c'est connaître les droits de l'homme, & quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumiè-

res, Adieu, monsieur, je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu, trois seules choses pour lesquelles on doive aimer la vie.

La douzième lettre se trouve au dernier volume des questions sur l'encyclopédie, page 77 &c.

TREIZIÈME LETTRE

Adressée par Mr. Covelle à ses chers concitoyens.

MESSIEURS,

LEs occasions développent l'esprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penser avant que je me visse obligé de soutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une bassesse. Ce qu'a dit un de nos concitoyens sur les miracles, m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il est fort peu important pour le bien de la société, pour les mœurs, pour la vertu, de savoir ou d'ignorer qu'un figuier a été séché parce qu'il n'avait pas porté de figues sur la fin de l'hiver, nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait transmis aucuns miracles jusqu'à nous.

Supposons un moment, mes chers compatriotes, que jamais Moïse ne passa par la mer Rouge à pied sec pour aller mourir lui & les siens dans un désert affreux; supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, & le soleil sur Gabaon en plein midi, pour donner à Josuah fils de Nun le tems de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà assommés. Supposons qu'une

ânesse & qu'un serpent n'aient jamais parlé, & que tous les animaux n'aient pu se nourrir un an dans l'arche. De bonne foi, en serons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il est toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enseignent des choses que leur bon sens & le nôtre désavouent? dans quel esprit peuvent-ils nous tromper? ce n'est pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'est pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutissement de l'esprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, & il est horrible & insensé de prétendre que plus nous serons sots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les soumettre. La fureur de dominer est de toutes les maladies de l'esprit humain la plus terrible. Mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent transport au cerveau que des hommes vêtus de noir puissent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela est bon pour les sauvages du Paraguai qui obéissent en esclaves aux jésuites. Mais il faut en user autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raison comme de ceux de notre liberté. Car plus nous serons des êtres raisonnables, plus nous serons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs & habitans; il faut qu'on ne nous trompe ni sur notre religion, ni sur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous pensons, est le droit de tout homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse. Ce privilège nous est aussi essentiel que celui de nommer nos auditeurs & nos syndics, d'imposer des tributs, de décider de la guerre & de la paix; & il serait plaisant que ceux en qui réside la souveraineté ne pussent pas dire leur avis par écrit.

Nous savons bien qu'on peut abuser de l'impression comme on peut abuser de la parole ; mais quoi ! nous privera-t-on d'une chose si légitime sous prétexte qu'on en peut faire un mauvais usage ? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conservons toujours les bienséances, mais donnons un libre essor à nos pensées. Soutenons la liberté de la presse. C'est la base de toutes les autres libertés. C'est par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, & chaque lecteur examine à loisir & sans passion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la presse : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux : ce n'est que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'est par-là que la nation anglaise est devenue une nation véritablement libre. Elle ne le serait pas, si elle n'était pas éclairée ; & elle ne serait point éclairée, si chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne : je sais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petitesse doit-elle nous dépouiller de nos droits ? & parce que nous ne sommes que vingt-quatre mille êtres pensans, faudra-t-il que nous renoncions à penser ?

Un judicieux tailleur de mes amis disait ces jours passés dans une nombreuse compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, est que chacun veut élever sa profession au-dessus de toutes les autres. Il se plaignait surtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas sur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du sang dans quelques occasions. Mais les barbiers, disait-il, ont grand tort de se préférer à nous, car c'est nous qui les habillons, & nous pouvons fort bien nous raser sans eux.

Voilà précisément, mes chers concitoyens, le cas où

nous sommes avec les prêtres. Il est très-clair qu'on peut se passer d'eux à toute force, puisque la Pensilvanie s'en passe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Aussi est-elle la ville des frères, elle est plus peuplée que la nôtre & plus heureuse. Supposons pour un moment que tous les prédicans de notre ville soient malades d'ingestion, dimanche prochain en chanterons-nous moins les louanges de DIEU? notre musique en sera-t-elle moins mauvaise? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces messieurs le plus aisément du monde? & s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart-d'heure de suite sans rien dire & qui sont supportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on est prêtre? encore passe si ces messieurs faisaient des miracles; s'ils rajeunissaient Mr. Abauzit; s'ils guérissaient Mr. Bonnet de sa surdité; s'ils donnaient un bon déjeûner à toute la ville avec cinq pains & trois poissons; s'ils délivraient des esprits malins Mr. G... & Mr. F... qui ont certainement le diable au corps, nous serions fort contens d'eux, & ils auraient une haute considération. Mais ils se bornent à vouloir être les maîtres; & c'est pour cela qu'ils ne le seront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de pensées, & pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme Servet & Antoine, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres instructifs & édifians; & ils trouvent quelques têtes à perruques qui sont taillées pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pousser le commerce. Vivons libres, soutenons nos droits, & buvons du meilleur.

QUATORZIÈME LETTRE

A M. Covelle, *citoyen de Genève, par Mr.* Beaudinet *citoyen de Neuchâtel.*

MONSIEUR,

VOs Lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles; j'y crois comme vous & comme tous les gens raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une âneſſe n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'Achille n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeſſeurs d'aujourd'hui? Les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? *& parler comme une vache eſpagnole*, n'eſt-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix & rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je ſens bien, monſieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites & cinq pains mollets, & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou du vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, & à moi auſſi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que Mr. Rouſſeau a faits à Veniſe; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comté de Neuchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe & à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouir de ſa gloire en philoſophe, voilà des vrais miracles; & ſi après cela il noyait deux mille cochons

d'un seul mot, j'aurais de la peine à l'en estimer davantage.

Je me flatte que votre consistoire a renoncé au magnifique dessein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réussi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baisât les pieds comme au pape. Vous savez qu'ils ressemblent aux amans, qui prennent de grandes libertés quand on leur en a passé de petites.

Nous avons eu aussi à Neuchâtel nos tracasseries sacerdotales. C'est le sort de l'église, parce que l'église est composée d'hommes. Depuis que Pierre & Paul se querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. je souhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté ; mais elle a été sur le point de partir de Neuchâtel.

Je sais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir versé le sang comme les partisans d'Athanase & ceux d'Arius, ni de nous être assommés avec des massues, comme les Africains disciples de Donat évêque de Tunis combattirent contre le parti d'Augustin évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, & baptisé avec son bâtard Deodatus. Nous n'avons point imité les fureurs de St. Cyrille contre ceux qui appellaient Marie mère de *Jesus*, & non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens, qui oubliant que tous les pères de l'église avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, saisir la belle Hypatie dans sa chaire, où elle enseignait la philosophie de Platon, la traînèrent par les cheveux dans la place publique & la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu leur inspirassent le moindre remords ; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre Platon pour Aristote.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont désolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglans, formés par de saints prétendans à la chaire de St. Pierre,

au titre de vicaire de DIEU, & au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvellé les horreurs incroyables des seizième & dix-septième siècles, de ces tems abominables, où sept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne Circé changea des Grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, monsieur, n'ont été que ridicules. Les esprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au sujet d'un pauvre diable de pasteur de campagne, nommé Petit-Pierre, bon homme, qui entendait parfaitement la Trinité, & qui savait au juste comme le St. Esprit procède, mais qui errait *toto cœlo* sur le chapitre de l'enfer.

Ce Petit-Pierre concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaissance du bien & du mal, comment Adam & Eve vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fussions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne composition; il voulait bien que les descendans d'Adam, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fussent damnés pendant sept ou huit cent mille ans; cela lui paraissait juste; mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impossible *data fluente* que la faute momentanée d'un être infini, fût châtié pas une peine infinie; parce que le fini est zéro par rapport à l'infini.

A cela, nos prédicans répondaient que les Caldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs & les Romains qui l'avaient embelli (tandis que les Juifs l'ignoraient absolument) étaient tous convenus que l'enfer est éternel. Ils lui citaient le sixième livre de Virgile, & même le Dante. Mr. Petit-Pierre se pourvut aussi de quelques autorités; on eut recours à la manière d'arguer dans Rabelais. La dispute

s'échauffa ; notre auguſte ſouverain fit ce qu'il put pour l'appaiſer ; mais enfin, Mr. Petit-Pierre fut contraint d'aller faire ſon ſalut en Angleterre, & notre monarque eut la bonté d'écrire, que puiſque nos prêtres voulaient abſolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fuſſent. J'y conſens auſſi de tout mon cœur, & grand bien leur faſſe.

Cette querelle étant appaiſée, Mr. Jean-Jacques Rouſſeau, citoyen du village de Couvé dans la province de Môtié-Travers, ou Moutier-Travers, en a eſſuyé une autre qui a été pouſſée juſqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme St. Etienne, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni diacre ; & l'on prétend que Mr. de Montmolin, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, monſieur, le ſujet de la noiſe. Lorſque Mr. Jean-Jacques Rouſſeau, déſeſpérant de ſe réconcilier avec les hommes, voulut ſe réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au paſteur Montmolin, qui lui accorda la permiſſion de manger *Jeſus-Chriſt* par la foi, au mois de Septembre 1761, avec les autres élus du village. Vous ſavez comme on mange par la foi. La choſe ſe paſſa le mieux du monde. Mr. Jean-Jacques Rouſſeau avoue qu'il pleura de joie; j'en pleure auſſi ; & tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que Mr. Rouſſeau, qui avait trouvé la muſique de Rameau & de Mondonville fort mauvaiſe à Paris, ne fut pas tout-à-fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU ſur l'air de *Réveillez-vous belle endormie*. Cet air eſt ſimple & naturel, mais je ne puis ſavoir mauvais gré à Mr. Rouſſeau d'avoir dit modeſtement à Mr. le paſteur Montmolin, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette, qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur qui ſe pique de goût, fut très-offenſé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus sérieuse par des lettres que plusieurs ministres du St. Evangile de Genève, écrivirent au ministre du St. Evangile de Moutiers-Travers, contre Mr. Jean-Jacques Rousseau. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, & ils reprochèrent au pasteur d'avoir donné la communion à un homme qui dans sa jeunesse avait eu des entretiens avec un vicaire savoyard.

Vous savez comment Mr. Montmolin encouragé & illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier Mr. Rousseau dans le village de Moutiers-Travers. Mr. Rousseau prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raison pour être privé de la manducation spirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié Théodore de Bèze qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune Candide, pour lequel il avait fait des vers qui ne valent pas ceux d'Anacréon pour Bathille; qu'en un mot, étant malade, & pouvant mourir de mort subite, il voulait absolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de mylord Maréchal, qui a pour cette manducation un très-grand zèle; sa faveur lui valut celle du roi. Sa majesté informée du desir ardent que Mr. Jean-Jacques Rousseau avait de communier, & sachant que non-seulement Mr. Rousseau croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Venise, le mit sous la sauve-garde royale; sauve-garde rarement efficace, depuis que l'empereur Sigismond ayant protégé Jean Hus, le fit rôtir par le pieux concile de Constance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus sage, plus humain & plus respectueux que ce beau concile, se conforma pleinement à l'autorité du souverain; il rendit le premier Mai 1765 un arrêt, par lequel il fut défendu de *molester d'injurier, d'aggredir de fait ou de paroles* le sieur Rousseau, son vicaire savoyard, & son pupille Emile; lequel pupille était devenu un excellent

menuiſier, fort utile à la communauté de Moutiers-Travers.

Mr. de Montmolin, ſon diacre, & quelques autres dévots, tinrent peu de compte des ordres du roi, & de l'arrêt du conſeil, ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que ſi le conſeil d'état a ſes loix, l'égliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après Rouſſeau, le huèrent & le ſifflèrent, à-peu-près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus; à peine Rouſſeau fut-il rentré dans ſa petite maiſon la nuit du 6 au 7 Septembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire, Mr. Rouſſeau dans ſon lit & ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombent ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aïalon, Gabaon & Betoron immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât; on caſſa toutes ſes vitres, & on enfonça ſes deux portes; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe Mr. Jean-Jacques, n'entamât le muſcle temporal, & l'orbiculaire, ne paſsât juſqu'au zigomatique, & en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

Mr. d'Aſſouci ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que Mr. Rouſſeau ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez-bon, monſieur, que je finiſſe ici ma lettre; la poſte me preſſe, j'acheverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIÈME LETTRE.

Par Mr. Beaudinet citoyen de Neuchâtel, à Mr. Covelle citoyen de Genève.

MONSIEUR,

LE 9 Septembre au matin je rencontrai dans Neuchâtel Mr. le pasteur Montmolin. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma surprise de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était son droit, & que les prêtres devaient punir les pécheurs. Pierre, dit-il, fit mourir d'apoplexie Ananiah & Saphirah, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ses pieds jusqu'à la dernière obole de leur bien. Il est clair que depuis ce tems-là les prêtres ont droit de vie & de mort sur les laïques; & c'est en vertu de ce privilège divin que nous avons été long-tems tout-puissans dans la comté de Neuchâtel, en Ecosse, à Genève, & dans plusieurs autres pays.

Je me recueillis un moment de peur de me mettre trop en colère, & je lui parlai ainsi:

Je sais, monsieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le siècle passé, le droit de commuer les peines décernées par le conseil, & d'imposer des amendes pecuniaires. Mais en 1695 ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardiesse de prendre long-tems le pas sur le conseil d'état dans Genève; ils entraient au conseil sans se faire annoncer, sans demander permission; ils dictaient des loix; on a reprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos justes bornes.

Pensez-vous donc que nous ayons secoué le joug

des évêques de Rome pour nous en donner un plus pesant!

Les meurtres, les empoisonnemens, les parricides d'Alexandre VI, l'ambition guerrière & turbulente de Jules II; les débauches & les rapines de Leon X nous révoltèrent; nous brisâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For priests of all relligions are the same

Eh! qui êtes-vous donc vous autres prédicans à manteau? Qu'avez-vous par dessus les laïques? les apôtres, *Jesus* même, n'étaient-ils pas laïques? *Jesus* forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'état? vous a-t-il envoyés à l'exclusion de tous les autres chrétiens? montrez-nous quelle suite de prêtres ordonnés par les apôtres, a transmis le St. Esprit jusqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jérusalem jusqu'à Neuchâtel? de qui descendez-vous? du cardeur de laine Jean le Clerc brûlé à Metz; de Jean Chauvin, qui s'étant dérobé au bûcher fit jeter Michel Servet dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de Viret imprimeur à Rouen, de Farel, de Bèze, de Crispin, qui n'étant point prêtres n'avaient été ordonnés par personne; ils ne purent vous donner le St. Esprit qu'ils n'avaient pas, & vous n'auriez été que des bâtards si le vœu des nations, si la sanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes ministres comme nous sommes assesseurs, lieutenans, baillifs, tréforiers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un ministre est amovible comme nous; il ne lui reste rien de son caractère quand il change d'état.

Pensez-vous de bonne foi que les langues de feu qui descendirent du ciel sur la tête des disciples, soient venues depuis le seizième siècle se répose sur la vôtre? Des nations sages & hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des superstitions dont la terre était infectée;

les magistrats vous remirent le soin de prêcher les peuples, mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de justice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juridiction, non pas même en fait de dogmes. Nous savons ce qu'il convient d'enseigner & de taire; c'est à nous à vous le prescrire; c'est à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation assemblée, ou à celui qui la représente, de confier un ministère, quel qu'il puisse être, à qui bon lui semble. Telle est la loi dans le vaste empire de Russie, telle est la loi en Angleterre; & c'est le seul moyen d'arrêter vos disputes, aussi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux collèges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples sages sentirent quels maux apporteraient des décisions théologiques. Ils fermèrent cette source de discorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre sang, & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laisse du pouvoir aux prêtres, est insensé; il doit nécessairement périr; & s'il n'est pas détruit, il ne doit sa conservation qu'aux laïques éclairés qui combattent en sa faveur.

Mais quoi! n'ayant aucun pouvoir vous en chercheriez en soulevant la populace contre un citoyen! ce ne serait pas là un abus; ce serait un délit que le magistrat punirait sévérement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs, sachez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme, le culte de DIEU du despotisme presbytérial, & que nous ne prétendons plus être menés avec un licou par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me servis, monsieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais pas alors, je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il

vous plaira de St. Justin qui a vu la statue de sel en laquelle la femme de Loth fut changée ; & des cellules des septante, prétendus interprêtes des livres juifs. Riez des miracles de St. Pacôme que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle, & de ceux de St. Grégoire Thaumaturge qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU & en servant le prochain, de vous moquer des superstitions qui aviliſſent la nature humaine ; riez des sottises ; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquisition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent, mais un inquisiteur veut vous ravir jusqu'à vos pensées ; il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours passés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il est sur la terre ; & que ce sont les persécuteurs théologaux qui en sont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BEAUDINET.

SEIZIÈME LETTRE.

Du Proposant.

MONSIEUR,

HIER Mr. le jésuite irlandais Néedham, en allant aux eaux de Spa, vint faire sa cour à son excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politesse de monseigneur & de madame, il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le servît point, parce que depuis quelque tems Mr. Néedham se trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuistre tel que j'ai pensé l'être, ne se serait jamais avisé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchisme, où il n'est pas plus question de la politesse que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baisé la robe de madame la comtesse, selon l'usage. Mr. Néedham parla beaucoup de vous; il fit votre éloge; car si la diversité de vos religions vous divise, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous savez qu'à dîner la conversation change toujours d'objet; on parla de mademoiselle Clairon, de la loterie, de la compagnie des Indes de France, des Anglais, & de l'Amérique. Monsieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boston : en voici le précis.

« Nous conclûmes dernièrement la paix avec la nation » des Savanois. Une des conditions était qu'ils nous ren- » draient de jeunes garçons Anglais, & de jeunes filles » qu'ils avaient pris il y a quelques années; ces enfans » ne voulaient pas revenir auprès de nous. Ils ne pou-

vaient

» vaient se détacher de leurs chefs Savanois. Enfin le chef » des tribus nous ramena hier ces captifs tous parés de » belles plumes, & nous tint ce discours :

» Voici vos fils & vos filles que nous vous rame- » nons, nous en avions fait les nôtres, nous les adop- » tâmes dès que nous en fûmes les maîtres. Nous vous » rendons votre chair & votre sang ; traitez-les avec » la même tendresse que nous les avons traités, ayez » pour eux de l'indulgence, quand vous verrez qu'ils » ont oublié parmi nous vos mœurs & vos usages. » Puisse le grand génie qui préside au monde, nous ac- » corder la consolation de les embrasser, quand nous » viendrons sur vos terres, jouir de la paix qui nous » rend tous frères ! &c.

Cette lettre nous attendrit tous. Mr. Néedham s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des sauvages. Pourquoi les appellez-vous sauvages ? dit Mr. le comte. Ce sont des peuples libres qui vivent en société, qui pratiquent la justice, qui adorent le grand Esprit comme moi. Sont-ils sauvages parce que leurs maisons, leurs habits, leur langage, leur cuisine, ne ressemblent pas aux nôtres ?

Ah ! monseigneur, vous voyez bien qu'ils sont sauvages puisqu'ils ne sont pas chrétiens, qu'il est impossible qu'ils aient tenu un discours si chrétien sans un miracle. Je suis persuadé que ce chef des Savanois était quelque jésuite Irlandais déguisé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle seule n'est pas capable de tant de bonté sans le secours d'un missionnaire. Ou c'était un jésuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle spécial, a illuminé tout-d'un-coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puisqu'ils ne sont pas de ma religion ?

Madame la comtesse sentit bien à quel homme on avait à faire, elle mordit ses belles lèvres pour étouffer un éclat de rire ; & regardant Mr. Néedham avec bon-

té, elle lui demanda des éclairciſſemens : ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long-tems damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie & tant d'autres pays ?

Hélas ! oui, madame ; mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au tems où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille ; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en Adam, ainſi on ne leur devait rien ; & quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grace.

Vraiment, mon cher monſieur Needham, ils vous ſont bien obligés ; mais comment les Africains, les Hurons & les Savanois étaient-ils damnés en Adam ? comment des peuples noirs & avec de la laine ſur la tête, & des peuples ſans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu & chevelu ? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique ?

Eh ! madame, n'avaient-ils pas l'arche ? ne leur était-il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau, qu'il l'avait été à Noé d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, & de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe ? on nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là ; mais nous y répondons d'une manière victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, & que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſière : ne voyez-vous pas, madame, que c'eſt un miracle perpétuel ? il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs, (ils puent tous comme des boucs,)

& cependant Abraham leur père ne puait point; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il eſt sûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée, n'ont une membrane noire ſous la peau & que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche Cham avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux & très-vraiſemblable, dit Mr. le comte, cependant je ne voudrais pas répondre qu'Abraham ſentît ſi bon que vous le dites; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante & quinze ans dans des pays fort chauds, & je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce ſoit un prêtre Irlandais qui leur ait dicté ce diſcours vertueux & attendriſſant, qui m'a charmé?

Très-sûr, monſeigneur, je ſuis *qualifié* pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. St. Auguſtin déclare expreſſément, qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata;* delà il eſt démontré que Scipion l'Africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché; Caton d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaiſir; Marc-Antonin, Epictète, des fripons.

Voilà une puiſſante démonſtration & furieuſement conſolante pour le genre humain, répondit avec douceur Mr. le comte, vos honnêtes gens ne ſont pas de la même trempe des faux ſages de l'antiquité; certes mon cher Néedham, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous Charles I, quatre-vingt mille proteſtans dont pourtant le nombre ſe réduit à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, monſeigneur; les élus ne doivent jamais

ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens, ils étaient sous l'anathême. DIEU commande aux Juifs de les massacrer tous sans distinction ni de sexe, ni d'âge; & pour les aider dans cette opération sainte & sacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers sa source, tomber les murs au son de la trompette, arrêter le soleil (& même la lune que j'avais oubliée dans mon savant écrit;) aucun meurtre n'a été exécuté par les Israélites, aucune perfidie n'a été commise, sans être justifiée par des miracles.

Jesus même, ne dit-il pas dans l'évangile, qu'il est venu apporter le glaive & non la paix; qu'il est venu diviser le père, le fils, la mère & la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous versions le sang; nous n'avons pas encore atteint la précision de la loi. Les mœurs se sont bien corrompues depuis ces heureux tems. On se borne aujourd'hui à de petites persécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les persécutés de notre tems crient comme s'ils étaient sur le gril de St. Laurent, ou sur la croix de St. André. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'insinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces persécutions vigoureuses, si agréables au seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins se bornent insolemment à l'adoration d'un DIEU, auteur de tous les êtres, DIEU unique, DIEU incommunicable, DIEU juste, DIEU rémunérateur & vengeur, DIEU qui a imprimé dans nos cœurs sa loi naturelle & sainte, DIEU de Platon & de Newton, DIEU d'Epictète & de ceux qui ont protégé la famille de Calas contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chérissent les hommes, ils sont bienfaisans: quelle absurdité & quelle horreur!

Ah! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la comtesse. L'anguillard applaudi, continua ainsi:

J'eus une violente dispute ces jours passés avec un scélérat qui, au-lieu d'assister à ma messe, s'était amusé à secourir une pauvre famille affligée, & l'avait tirée de l état le plus déplorable ; je voulus le faire rentrer en lui-même ; je lui parlai de la genèse & de Moïse. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite Newton, & qui me demande si la genèse n'a pas été écrite du tems des rois Juifs ? le beau sujet de son doute était que dans le trente-sixième chapitre, verset 3, ceux qui lisent la genèse attentivement, (desquels le nombre est très-petit,) trouvent ces paroles :

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent des rois.

Cet impudent osa me dire ; est-il probable que Moïse eût ainsi supposé qu'il y avait des rois Israélites de son tems ? il n'y en eut, à compter juste, que sept cents ans apres lui. N'est-ce pas comme si on faisait dire à Polibe : *voici les consuls qui furent à la tête du sénat, avant qu'il y eût des empereurs romains ?* N'est-ce pas comme si on faisait dire à Grégoire de Tours: *voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maison d'Autriche fût sur le trône ?* eh ! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'est une prophétie, que c'est-là le miracle, & que Moïse a parlé des rois d'Israël comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Israël est caldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien des siècles après Moïse ; donc Moïse écrivit le pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas Juif a été damné jusqu'au règne de Tibère ; donc la rédemption ayant été universelle, toute la terre, excepté nous, est damnée.

Ainsi parla Néedham ; on battit des mains à ce discours, on se récria, on nagea dans la joie, on but à sa santé. La belle chose, disait-on, que la théologie ! comme elle apprend à raisonner juste ! comme elle adoucit les mœurs ! comme elle est utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus

que Mr. Néedham fit de son triomphe. Il s'adressa à moi il me reprocha les variations de l'église protestante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine ; mais, vous autres papistes, vous avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier concile de Nicée, jusqu'au concile de Trente. C'est le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle se montre parmi nous sous cinquante faces différentes, mais vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu se produire qu'avec onze ou douze visages. Voyez quelle est notre prodigieuse supériorité.

Nous étions au fruit & tous de fort bonne humeur, lorsqu'un baron Allemand fit plusieurs questions au savant ; il demanda entr'autres choses, si c'était le diable qui avait emporté *Jesus-Christ* sur le toit du temple & sur la montagne, ou si c'était *Jesus* qui avait emporté le diable ? c'est bien le diable, dit Néedham ; ne voyez-vous pas que si le maître avait emporté le valet, il n'y aurait-là aucun miracle ; au-lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'est-là la chose la plus miraculeuse qui ait jamais été faite. Non-seulement il transporte DIEU sur une montagne de Judée dont on découvre, comme vous savez, tous les royaumes, mais il proposa à DIEU de l'adorer. C'est-là le comble, c'est-là ce qui doit ravir en admiration ! lisez sur cet article Dom Calmet ; c'est le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus sincère de notre misérable raison humaine. Il parle de cette affaire, comme de ses vampires. Lisez Dom Calmet, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un Anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri ; il mesura d'un coup d'œil la figure du petit Néedham avec un air d'étonnement & de mépris, & mêlé d'un peu de colère ; & lui dit en anglais :

Do you come from bedlam, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, monsieur. Je me marie dans huit jours, & je vous prie à la nôce.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

De Mr. Beaudinet *à Mr.* Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er. Décembre, l'an du salut 1765.

MONSIEUR,

MON cher Covelle, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami Jean-Jacques. Vous êtes sorti de toutes vos épreuves, votre nom passera à la dernière postérité avec celui de vos ancêtres qui se signalèrent pour leur patrie le jour de l'escalade. Mais vous l'emportez sur eux autant que la philosophie du siècle présent l'emporte sur la superstition du siècle passé. Le Covelle de l'escalade ne tua qu'un savoyard, & vous avez résisté à cinquante prêtres. Mademoiselle Ferbot en est toute glorieuse; c'est le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur Henri IV attendit trois jours pieds nuds & en chemise que le prêtre Grégoire VII daignât lui permettre de se mettre à genoux devant lui. Henri IV, roi de France, plus grand encore, se fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre *Clément VIII*, sur les fesses de deux cardinaux ses ambassadeurs. Et vous, mon cher Covelle, plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant les hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la

charge; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, se croit déshonoré. Ils se joignent dans mon pays, tantôt aux magistrats, tantôt aux citoyens; ils les divisent pour en être les maîtres: les vôtres sont puissans en œuvres & en paroles. Si Jean-Jacques Rousseau a fait des miracles, ils en font aussi. Ils s'associent avec le savant Jésuite Irlandais Néedham; ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce seront au fond de vrais serpens plus dangereux que celui d'Eve. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie, & les vôtres vous feront mourir de faim en vous persécutant. Voici ce que je vous conseille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous serez prêtre, vous recevrez l'esprit comme eux; vous pourrez alors devenir prophête comme de Serres & Jurieu l'ont été.

S'il vous tombe sous la main quelque Servet & quelque Antoine, vous les ferez brûler saintement, en criant contre l'inquisition des papistes. Si quelqu'un du consistoire n'est pas de votre avis, vous serez en droit de lui donner un bon soufflet, comme le prophête Sédékia en donna un au prophête Michée, en lui disant, devine *comment l'esprit de* DIEU *a passé par ma main pour aller sur ta joue.* (*a*)

Si le jésuite Néedham vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophêtes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre de l'hérésie, la mère du schisme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidèle vous parlera de vos amours avec mademoiselle Ferbot, vous citerez Osée, qui non-seulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée Gomer par ordre exprès du Seigneur, (*b*) mai qui ensuite

(*a*) Rois, liv. III, chap. 22.
(*b*) Premier & troisième chapitre d'Osée.

reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur, de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant & un quarteron & demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de mademoiſelle Gomer ou de mademoiſelle Ferbot. Priez Mr. Hubert de la peindre, & sûrement mademoiſelle Ferbot aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nud dans les rues de Genève, comme Jérémie dans les rues de Jéruſalem, ce vous ſera gloire devant les filles; elles prendront ce tems pour danſer auſſi toutes nues autour de vous, afin de ſe conformer aux idées de Jean-Jacques dans ſon beau roman d'Héloïſe; elles vous donneront des baiſers âcres. Rien ne ſera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleſſe dans votre poſte important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conſeiller ou d'un procureur-général vous appellent tête blanche, ſoit ſur le chemin de Cheſne, ſoit ſur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire deſcendre de la montagne de Salève deux gros ours, & vous aurez la ſatisfaction de voir dévorer les enfans de vos magiſtrats; ce qui doit être une ſainte conſolation pour tout véritable prêtre.

Enfin, je me flatte que vous ſerez tranſporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu, ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée; & cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre *ſi vis eſſe aliquid.* En attendant, contribuez par vos lumières, par votre éloquence & par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élèvent dans votre patrie & à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble & le plus précieux des biens, comme dit Ciceron.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande, on se moquait souvent des prêtres, & qu'on respectait toujours les magistrats; c'est, répondit Mr. du Peirou, qu'on aime les loix, & qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BEAUDINET.

DIX-HUITIÈME LETTRE

De Mr. Covelle *à Mr.* Néedham *le prêtre.*

VOus savez, monsieur, que dans le dernier souper que nous fîmes ensemble avec mademoiselle Ferbot, je vous avertis qu'on vous accusait de quelques petites impiétés. Je suis fâché que vous donniez sur vous cette prise ; je vais bientôt me faire prêtre comme Mr. Beaudinet me l'a conseillé. Vous sentez bien qu'alors mon premier devoir sera de vous poursuivre. Epargnez-moi ce chagrin; & si vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'est-à-dire, si vous n'êtes pas de mon avis, n'offensez pas au moins les oreilles pieuses par des expressions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, monsieur, de dire qu'il y a des fautes de copiste dans le pentateuque (*a*) c'est parler contre votre conscience, c'est justifier l'opinion où est tout l'univers, que vous êtes jésuite. Vous sentez bien qu'un livre divinement inspiré, a dû être divinement copié. Si vous avouez que les scribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'esprit divin abandonna ce livre sacré aux erreurs des hommes ; par conséquent vous le soumettez à la critique, comme les livres ordinaires ; ce n'est plus selon vous un ouvrage respectable, vous détruisez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, monsieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas souffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'est exprimé.

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes instructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques & soporifiques pour lesquelles vous êtes qualifié.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien teſtament *de Dom Quichottes qui ſe battent contre des moulins à vent.* (*a*) Ah! monſieur, l'écriture ſainte, un moulin à vent! quelle comparaiſon! quelle expreſſion! Mademoiſelle Ferbot qui eſt fille d'un meunier & qui s'intéreſſe vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher Néedham, de quoi vous mêlez-vous? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre Jean-Jacques Rouſſeau, Mr. Beaudinet & moi d'une part, & le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre? Au-lieu d'appaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde 1656, les ſeptante en 2262, & le pentateuque ſamaritain en 2309.

Delà vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés; vous affectez de douter du troiſième; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge; & parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur?

Et! monſieur, oubliez-vous les cataractes? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures? & devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des ſeptante & le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel & que tous les animaux de l'Amérique aient pu

(*a*) Page 2.

venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles? & ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarraſſés à compter les années depuis que Moïſe parla à Pharaon, juſqu'aux fondemens du temple jetés par Salomon. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cent trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe, qu'il n'y eut que quatre cent quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de Moïſe vers Pharaon, juſqu'à l'année ou Salomon jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'Eſdras compte quarante-deux mille trois cent quarante-un Iſraélites revenus de la captivité, & que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous, monſieur que mademoiſelle Ferbot vous demanda en ſoupant, quel âge avait Dina fille de Jacob, lorſqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux Dom Calmet. Mademoiſelle Ferbot qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes, & vous prouva que Dina n'avait pas ſix ans. Vous répondîtes qu'elle était fort avancée pour ſon âge; mais, monſieur, il fallait démontrer qu'elle avait ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, monſieur, ſi Dina n'avait que ſix ans quand elle fut violée, Ruben n'en pouvait avoir que treize & Siméon douze, quand ils paſsèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-

vous vous tirer d'affaire en disant que dans la race de Jacob, la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monsieur, le proposant Th. qui au fond est un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas Athanase, trouve fort mauvais que vous disiez que toute cette ancienne chronologie est erronée ainsi que les autres calculs. Seriez-vous un malin Mr. Needham ? St. Luc dit, qu'Auguste fit un dénombrement de toute la terre, & que Cirénius était gouverneur de Syrie, quand *Jesus* vint au monde ; & là-dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage, que jamais Auguste ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteste, que Cirénius ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de *Jesus*. Oui, monsieur, cela est vrai, mais ce n'est pas à vous de le dire.

Laissez-là votre chronologie & vos calculs, ne supputez plus si David amassa dans le petit pays de la Judée, un milliard ou onze cent millions de livres sterling en argent comptant, & si Saül avait trois cent soixante mille hommes de troupes en campagne, & Salomon quatre cent quarante mille chevaux ; cela est absolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui sont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que Matthieu fait enfuir la sainte famille en Egypte, & que Luc la fait rester à Bethléem, parce que Jean fait prêcher *Jesus* trois ans, & les autres seulement trois mois ; parce que Matthieu & les autres ne s'accordent ni sur le jour de la mort, ni sur les apparitions, ni sur un grand nombre d'autres faits. Ah ! Mr. Needham, ne cesserez-vous point d'éplucher ce qu'il faut respecter ? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens tems & en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que sous Trajan,

& que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des fidèles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des antropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages, parce que Moïſe trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appellez point les dames de Genève qui ſe moquent de vous, *des ravaudeuſes*. (*a*) Il ne faut jamais inſulter les dames, cela eſt d'un homme mal appris. Si les dames ſe moquent de vous, il faut entendre raillerie, & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames ſont la moitié du genre humain; que les railleurs compoſent l'autre moitié, & qu'il ne vous reſtera que vos anguilles; ce qui eſt une faible reſſource pour établir le papiſme à Genève, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture ſainte d'une main & à introduire le papiſme de l'autre. Vous me direz que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami Jean-Jacques s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en faiſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de *Jeſus* en ridicule, & qu'il a fait des miracles à Veniſe; que tantôt il a juſtifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, & que tantôt il les a vilipendés; qu'il a dédié une brochure à ſa chère république de Genève, & qu'après il a imprimé que ſes chers magiſtrats ſont des tyrans, & le conſeil des deux-cents une

(*a*) Page 9 des notes inſtructives, véridiques, théologiques & ſoporifiques de mon cher ami Néedham.

assemblée de dupes ; qu'il a fait l'éloge du prêtre Montmolin, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre Montmolin, a juré au prêtre Montmolin d'écrire contre l'auteur de l'Esprit qui avait été son bienfaiteur, & qu'il s'est fait ensuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre Montmolin. Hélas ! monsieur, vous avez raison en cela. Les loix se contredisent souvent. Les maris & les femmes passent leur vie à se contredire. Les conciles se sont contredits. Augustin a contredit Jérôme, Paul a contredit Pierre, Calvin a contredit Luther, qui a contredit Zuingle, qui a contredit Œcolampade &c. Il n'y a personne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ses parens & dans son propre cœur.

Je vais vous donner un bon secret pour ne vous contredire jamais ; c'est de ne rien dire du tout.

Je serai toujours sans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

DIX-

DIX-NEUVIÈME LETTRE

De Mr. Montmolin prêtre, à Mr. Needham prêtre.

A Bovereſſe 24 Décembre, l'an du ſalut 1765

MONSIEUR,

RAPPORT que *je ſuis d'un caractère très-reſpectable* (a) étant prédicant de Travers & de Bovereſſe à Bovibus, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de notre ſtyle m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiſte; je ſuis prêtre calviniſte; vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, monſieur, que Jean-Jacques ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme Mr. Jean-Jacques a un goût extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avait d'abord communié dans la ville de Genève où vous êtes, ſous les deux eſpèces avec du pain levé; enſuite il alla communier avec du pain azyme ſans boire, chez les Savoyards, qui ſont tous de profonds théologiens; puis il revint à Genève communier avec pain & vin; puis il alla en France où il eut le malheur de ne point communier du tout, & il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la Sainte Cène ou ſouper du matin, d'une manière ſi preſſante, que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table.

(a) Page 5 de l'information préſentée au public par le profeſſeur de Montmolin.

Il avait beau me dire comme le diable dans l'évangile : Mon cher Mr. de Montmolin, dites que ces pierres se changent en pain, je lui répondis, méchant, souviens-toi que Jehova fit pleuvoir des pierres sur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, & les tua tous avant d'arrêter le soleil & la lune pour les retuer ; & David tua Goliath à coups de pierres, & les petits garçons & les petites filles jetaient des pierres à Diogène, & tu en auras ta part ; ainsi dit, ainsi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme Mr. Covelle & mademoiselle Ferbot vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre se multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme Paul l'apôtre. Voyez la malice ! il est prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresse & chez les gens de Travers. Ce manteau n'est pas assurément celui d'Elizée ; car il avait un esprit double ; & vous & moi, monsieur, nous en avons un très-simple. Je ne voulus pas après cet exploit, commander au soleil de s'arrêter sur la vallée de Travers, & la lune sur Boveresse ; parce qu'il était nuit, & qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous saurez, monsieur, que Jean-Jacques ayant été lapidé, Mr. du Peiron, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'est avisé d'écrire que la lapidation n'est plus en usage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, & que par conséquent j'ai eu tort, moi prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à Jean-Jacques qui est de la loi naturelle. Figurez-vous, monsieur, vous qui êtes un bon philosophe, combien ce raisonnement est ridicule.

Mr. du Peiron a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être instruit des usages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occasion pour lui apprendre son catéchisme. Je vous prie de me mander si la lapidation n'est pas très-commune en

Irlande : car je ne veux rien faire ſans avoir de grandes autorités.

Il n'eſt pas, monſieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie, à des mécréans quand vous en avez rencontrés ; mandez-moi, je vous prie, ce qui en eſt arrivé, & ſi cela les a convertis.

Je me ſuis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, ſi on dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette atteſtation de vie & de mœurs ; cela me fait une vraie peine, & eſt pour moi une pierre de ſcandale ; car enfin, monſieur, l'égliſe de JESUS-CHRIST eſt fondée ſur la pierre ; ce n'eſt que parce que Simon Barjone était ſurnommé Pierre, que les papes ont chaſſé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres ; pour moi je ſuis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui ſont la pierre de touche de mon génie.

Je ſais qu'il eſt dit dans la genèſe, que Deucalion & Pyrra firent des enfans en ſe trouſſant & en jetant des pierres entre leurs jambes, & que j'aurais pu m'excuſer en citant ce paſſage de l'écriture, mais on m'a répondu que quand Mr. Jean-Jacques & ſa ſervante ſe trouſſent, ils n'en uſent point ainſi, & que je ne gagnerais rien à cette évaſion.

On m'a dit que depuis ce tems-là Jean-Jacques a ramaſſé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans ſon chemin pour les jeter au nez des magiſtrats de Genève ; mais par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres ſe changeront en pelottes de neige, & que tout s'adoucira par la haute prudence du petit & grand conſeil, des citoyens, & bourgeois.

S'il y a quelque choſe de nouveau ſur les anguilles & ſur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penſer dans les rues hautes & dans les rues baſſes, cela me fait friſſonner ; nous

autres prêtres nous n'aimons pas que l'on penſe ; malheur aux eſprits qui s'éclairent ; honneur & gloire aux pauvres d'eſprit ? Réuniſſons-nous tous deux, monſieur, contre tous ceux qui font uſage de leur raiſon ; après quoi nous nous battrons pour les abſurdités réciproques qui nous diviſent.

Tâchez d'obſerver avec votre microſcope l'étoile des trois rois qui va paraître, j'obſerverai de mon côté : je baiſe les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'égliſe d'Irlande, comme moi de Bovereſſe. Je ſuis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MONTMOLIN.

VINGTIÈME LETTRE

De Mr. Beaudinet à Mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'IL eſt vrai que vous vous ſoyéz priſe de goût pour l'agréable Mr. Néedham, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, & par conſéquent dans tout l'univers, vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé; & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que Mr. Néedham, prêtre papiſte, était allé en Suabe chez leurs excellences Mr. le comte & Mad. la comteſſe de Hiſſ-prieſt-craft, dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, & pour ſon malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſi-tôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux, comme parodies, notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

Mr. le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait, ſelon le ſieur Néedham, que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal ſonnantes, offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire vivement alarmé, somma Néedham de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte? Il

avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait sa synaxe tous les dimanches, qu'il faisait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuse; il se vanta de faire Théon, & même des milliers de Théoi, de quoi toute l'assemblée frémit.

Mr. le modérateur l'adjura au nom du DIEU vivant, de dire nettement s'il était jésuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit; il se recueillit un moment; & répondit en balbutiant, je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Malheureusement en disant ces paroles, il laissa tomber de sa poche une lettre du général de Rome, dont l'adresse était: *Al reverendo, reverendo padre* Néedham, *della società di Giesu*. Etant ainsi convaincu d'avoir menti au St. Esprit & au consistoire, il fut envoyé en prison. L'on continua le lendemain son interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans Matthieu est contraire à celle qui est dans Luc? a répondu que oui; & que c'était là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies? a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment & proditoirement, que, selon Matthieu, la sainte famille s'était enfui en Egypte, & que selon Luc elle ne bougea de Bethléem, jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée? a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes; il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, & par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, selon Jean notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême, & que selon les autres il n'avait vécu que trois mois? a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition & l'ascension en Galilée, selon Matthieu, & selon Luc à Jérusalem & en Béthanie? a répondu que ce n'était pas

une chose importante, & qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie ; sur quoi Mr. le modérateur lui repartit fort pertinemment : Maître Néedham, bien est-il vrai que les théologiens sont par fois gens absurdes, mais on peut raisonner comme un coq-d'inde, & se conduire avec prudence de serpent.

Je vous épargne, mademoiselle, le grand nombre de questions qu'on lui fit, & que vous entendriez aussi peu que toutes les saintes femmes de votre caractère.

Quand il eut signé son interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix, à faire amende honorable une anguille à la main, & ensuite à être lapidé hors la porte de la ville, selon la coutume.

Comme on lui lisait sa sentence, arriva Mr. du Peiron, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il représenta au consistoire, que la sentence était un peu rude, que Mr. Néedham était étranger; & qu'une justice si sévère pourrait empêcher désormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le consistoire soutint la légitimité de sa sentence, par plusieurs saints exemples. Il représenta que les Cananéens étaient étrangers aux Israélites, & que cependant ils furent tous mis à mort. Que le roi Eglon était étranger au pieux Aod, & que cependant Aod lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche, que Michel Servet étant Espagnol, était étranger à Jehan Chauvin né en Picardie, & que cependant Jean Chauvin le fit brûler pour l'amour de DIEU avec des fagots verds, afin de savourer le doux plaisir de lui voir expier ses péchés plus long-tems, ce qui est un vrai passe-tems de prêtre.

Ces raisons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas Mr. du Peiron. Il trouva une ancienne loi portée du tems de la duchesse de Longueville, par laquelle il n'est

loyal au conſiſtoire de lapider perſonne, ſans la permiſſion du gouverneur. Malheureuſement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à Mr. ſon lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le conſiſtoire prétendait que la loi en queſtion n'était que de calviniſtes à calviniſtes, non pas de calviniſtes à papiſtes ; il ajoutait avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, & qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc ; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à ſon confrère ; l'un diſait, Mr. le modérateur, c'eſt à vous de commencer : l'autre, Mr. le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, & ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, Mr. du Peiron fit évader le patient, vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui & Mr. Covelle mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

N B. J'apprends, mademoiſelle, que vous renoncez à M. Covelle le digne appui du calviniſme, & à Mr. Néedham le digne pilier du papiſme ; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt : cela eſt très-important.

Fin de la ſeconde partie.

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

L'Epître aux Romains; *traduite de l'italien de Mr. le comte de* Corbéra. . . . . Pag. 1
Le Catéchumène, traduit du chinois. 32
Le Dîner du comte de Boulainvilliers. 53
Pensées détachées de Mr. l'abbé de St. Pierre. 90
La profession de foi des théistes, traduit de l'allemand. 94
Que DIEU *est le père de tous les hommes.* . . 96
Des superstitions. 99
Des sacrifices de sang humain. 102
Des persécutions chrétiennes. 106
Des mœurs. 110
De la doctrine des théistes. 112
Que toutes les religions doivent respecter le théisme. 114
Bénédictions sur la tolérance. 115
Que toute religion rend témoignage au théisme. . 117
Remontrance à toutes les religions. 118
L'empereur de la Chine & frère Rigolet. . . . 120
Lettre philosophique sur l'ame. 140
Les Questions de Zapata, *traduites par le sieur* Tamponet *docteur de sorbonne.* 149
Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action. Diatribe. 171
Du principe d'action. 172
Du principe d'action nécessaire & éternel. . . 174

Quel eſt ce principe ? . . . . . pag. 174
Où eſt le premier principe ? Eſt-il infini ? . . 175
Que tous les ouvrages de l'Etre éternel ſont éternels. 177
Que l'Etre éternel, premier principe a tout arrangé volontairement. 178
Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſont ſoumis aux loix éternelles. 179
Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis en tout aux loix éternelles du premier principe. . . 181
Du principe d'action des êtres ſenſibles. . . . 182
Du principe d'action appellé ame. 184
Examen du principe d'action appellé ame. . . 185
Si le principe d'action dans les animaux eſt libre. 187
De la liberté de l'homme & du deſtin. . . . 188
Ridicule de la prétendue liberté nommée liberté d'indifférence. 190
Du mal, & en premier lieu, de la deſtruction des bêtes. 191
Du mal dans l'animal appellé homme. . . . 192
Des romans inventés pour deviner l'origine du mal. 195
De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares. 196
Diſcours d'un athée. 198
——— *d'un manichéen.* . . . . . ibid.
——— *d'un païen.* 199
——— *d'un Juif.* 203
——— *d'un Turc.* 206
——— *d'un théiſte.* 208
——— *d'un citoyen.* 211
Les Oreilles du comte de Cheſterfield, *& le chapelain* Goudman.
CHAP. I. 214
CH. II. 216
CH. III. 218

CH. IV. *Conversation du docteur* Goudman, *& de l'anatomiste* Sidrac, *sur l'ame & sur quelque autre chose.* pag. 219
CH. V. 226
CH. VI. 229
CH. VII. 232
CH. VIII. 235
Lettre d'un ecclésiastique sur le prétendu rétablissement des jésuites dans Paris. 237
Les colimaçons du révérend père l'Escarbotier, *par la grace de* DIEU, *capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuisinier du grand couvent de Clermont en Auvergne. Au révérend père* Elie, *carme chaussé, docteur en théologie.* .
Première lettre. 243
Seconde lettre. 248
Réponse du révérend père Elie *carme chaussé.* . . 250
Troisième lettre du révérend père l'Escarbotier. . . 251
Dissertation du physicien de St. Flour. 252
Réponse du carme au capucin, & son sentiment sur la dissertation précédente. 260

Réflexion de l'éditeur. 261
Questions sur les miracles. . . . . . .
Première lettre. A Mr. le professeur R... *par un proposant.* 263
Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST *qui ont manifesté sa puissance ou sa bonté.* . ibid.
Des miracles typiques. 270
Des miracles promis par JESUS-CHRIST. . . 271
Des miracles des apôtres. 272
Des miracles, après le tems des apôtres. . . 275
Seconde lettre. 279
Comment les philosophes peuvent admettre les miracles. . . . . . ibid.
Evidence des miracles de l'ancien Testament. . 281

Des miracles du nouveau Teſtament. . Pag. 283
Troiſième lettre. 288
Quatrième lettre. Du propoſant à Mr. le profeſſeur. Remerciemens à ſes extrêmes bontés. . . 296
Cinquième lettre. Du propoſant à Mr. Néedham *jéſuite.* 301
Seizième lettre. Laquelle n'eſt pas d'un propoſant. 302
Septième lettre. De Mr. Covelle. 302
Huitième lettre. Ecrite par le propoſant. . . . 306
Neuvième lettre. Ecrite par le jéſuite des anguilles. 310
Dixième lettre. Par Mr. Covelle, *à Mr.* *** *paſteur de campagne.* 314
Onzième lettre. Ecrite par le propoſant à Mr. Covelle. 317
Treizième lettre. Adreſſée par Mr. Covelle *à ſes chers concitoyens.* 322
Quatorzième lettre. A Mr. Covelle *citoyen de Genève, par Mr.* Beaudinet *citoyen de Neuchâtel.* 326
Quinzième lettre. Par Mr. Beaudinet, *citoyen de Neuchâtel, à Mr.* Covelle *citoyen de Genève.* 332
Seizième lettre. Du propoſant. 336
Dix-ſeptième lettre. De Mr. Beaudinet *à Mr.* Covelle. 343
Dix-huitième lettre. De Mr. Covelle *à Mr.* Néedham *le prêtre.* 347
Dix-neuvième lettre. De Mr. de Montmolin *prêtre, à Mr.* Néedham *prêtre.* 353
Vingtième lettre. De Mr. Beaudinet *à Mademoiſelle* Ferbot. 357

Fin de la table.